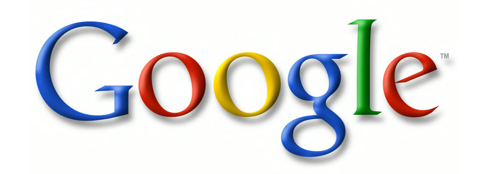





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

P. J. BITAUBÉ.

VII.

Fautes à corriger dans ce volume.

Page 7, *lig.* 13, impatiente; *lisez* impatientes.
Page 210, *lig.* 1, N'avaçonns; *lisez* Navançons.

JOSEPH.

PAR P. J. BITAUBÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE,
ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BERLIN.

SEPTIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat,
galeries de bois, n.° 240;
Et quai des Augustins (*ancienne maison DIDOT*), n.° 22.

AN XII. — 1804.


TAYLOR
UTION
LIBRARY

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de Joseph a toujours été regardée comme une des plus morales et des plus intéressantes : Voltaire a jugé ce sujet très-propre au poëme épique. En le traitant, je n'ai pas la prétention de publier un poëme. Les sentimens que ce récit inspire m'ont fait prendre une marche poétique, et employer une prose soutenue, qui retrace quelques-unes des couleurs de la poésie : la prose a peut-être plus de naturel pour des sujets simples, tels que celui-ci, qui peint des scènes champêtres et des mœurs patriarchales. Voltaire a défié que l'on produisît de suite un petit nombre de vers français

qui fussent sans défaut : ce défi, où sans doute il entre de l'exagération, est une leçon utile à ceux que la nature n'a pas fait naître poëtes.

En tout ce qui est essentiel, je ne me suis point écarté du texte de l'Ecriture. Quant aux légers changemens que j'y ai faits, je ne crois pas que les gens éclairés s'en formalisent. S'il fallait être si scrupuleux à cet égard, il serait impossible de traiter ces sortes de sujets.

J'ai resserré l'action pour la rendre plus rapide et plus intéressante. L'action est *Joseph vendu par ses frères, et rendu à sa famille*. Toutes les autres actions sont subordonnées à celle-là, forment le nœud, ou servent d'épisode.

La description de l'Egypte, au sixième livre, est faite sur les mémoires des bons voyageurs. J'y ai puisé ce que je dis de l'intérieur des pyramides. Une ancienne tradition chez les arabes, recueillie par le savant P. Kircher, attribue à Joseph le desséchement d'une grande étendue de terres de ce pays : j'en ai profité.

Quoique je n'aie pris que le langage de la prose, j'ai cru pouvoir me permettre d'employer le merveilleux pour l'ornement de mon sujet.

La plupart des poëtes épiques ont puisé dans la religion de leur pays le merveilleux de leurs poëmes et même leurs sujets entiers. Chez les Erses, les ames des héros volent dans des tourbillons de nuages : Homère s'est em-

paré de toute la mythologie païenne : le Tasse, non content de recourir aux anges et aux démons, s'est encore servi de magiciens ; et si les enchanteurs, mis en œuvre dans ce poëme, manquaient d'intérêt, tel est le prestige de l'amour, que l'on se plaît aux enchantemens d'Armide, lorsqu'un désert sauvage devient le séjour de la volupté. Milton et quelques poëtes allemands ont emprunté de l'Ecriture les sujets entiers de leurs poëmes. Pourquoi dans ces derniers tems avons-nous négligé et ce merveilleux et ce genre ?

J'en allègue d'abord pour raison le mauvais succès de plusieurs de nos poëtes. Quelques sujets heureux que fournisse l'Ecriture ; le *Moïse sauvé*,

et d'autres ouvrages pareils, avaient inspiré tant de dégoût, que l'on eût craint de le réveiller en puisant dans la même source où les auteurs de ces tristes poëmes avaient puisé. Les vers durs de Chapelain, en défigurant son poëme, avaient aussi défiguré les anges et les génies qu'il emploie. Cependant, malgré les tragédies bizarres prises de l'Ecriture, Racine fit *Athalie*.

L'amour aveugle de l'antiquité a pu aussi empêcher bien des poëtes de s'écarter du merveilleux reçu au Parnasse : les dieux d'Homère et de Virgile leur paraissaient les seuls auxquels ils dussent sacrifier dans leurs poëmes. Le Camoëns est un exemple remarquable de cette espèce de supers-

tition. Nous nous étonnons aujourd'hui, moins encore de l'usage qu'il a fait des divinités du paganisme, que lorsqu'il avance, dans le dessein de se justifier, que Mars représente Jésus-Christ; Vénus, la religion chrétienne, etc. Mais si nous ne pouvons goûter ces raisons, elles étaient alors très-propres à désarmer les critiques, qui, étant pour la plupart des commentateurs, et ayant abusé de l'allégorie pour justifier quelques bizarreries des anciens poëtes, ne pouvaient, sans se condamner eux-mêmes, rejeter une semblable défense, et peut-être n'étaient pas en état d'en sentir la faiblesse.

Despréaux, si digne d'être le législateur du Parnasse, mais dont on a

cassé avec raison plusieurs arrêts, a condamné le merveilleux tiré de l'Ecriture; et son sentiment semble avoir prévalu chez les Français. Quand il dit :

> Et quel objet enfin à présenter aux yeux ;
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux ?

il critique moins ce merveilleux en lui-même, que les défauts de ceux qui l'ont employé.

On aurait pu avec autant de fondement blâmer, d'après certains tableaux d'Homère, le merveilleux puisé dans la mythologie. Les écarts de Milton n'autorisent pas à critiquer la nature du merveilleux qu'il a mis en œuvre. S'il convertit les démons en pygmées, il ne faut pas oublier les discours sublimes qu'il leur fait quelquefois pro-

noncer ; l'apostrophe de Satan au soleil, la noble fermeté d'Abdiel, etc.

Mais ne semble-t-il pas, suivant Despréaux, que tout ce merveilleux se borne à faire *hurler le diable contre les cieux ?* Ce satyrique, accoutumé à saisir les objets du côté plaisant, n'a-t-il pas traité cette matière avec un peu trop de légèreté ? Destinée dans son origine à célébrer le Créateur, la poésie, en chantant les divinités bizarres du paganisme, se serait-elle énervée au point de ne pouvoir plus s'élever jusqu'à l'Être suprême ? Il n'y a qu'à lire les cantiques de David et quelques morceaux des prophètes, pour voir que ce genre de merveilleux est susceptible des images les plus sublimes. Il est vrai que si l'on

envisage la religion d'un côté mystique, on lui ôte de la grandeur. C'est une des raisons pourquoi, dans les pays où la religion a pris une forte teinte de mysticité, ce merveilleux n'a point réussi, et ensuite a été négligé. C'est sans doute sous ce point de vue que l'envisageait Despréaux lorsqu'il disait :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles :
L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités.

Elle s'était présentée sous le même aspect à Racine le fils : voilà en partie pourquoi, dans le poëme *de la Religion*, ce sujet ne paraît pas toujours digne de la poésie. Je ne voudrais pas qu'à l'imitation de Chapelain, on pei-

gnît la Vierge assise dans le ciel avec les prophètes, les apôtres et les saints, auprès du trône de Dieu, et l'implorant en faveur de la France : description plus digne des litanies que de l'épopée. Mais on peut imiter avec succès plusieurs morceaux des poëmes de Milton et de Gesner. Le ministère des anges, adapté à des sujets tirés de l'Ecriture, est fondé sur une tradition si ancienne, que le poëte en peut faire un usage heureux.

On aurait tort de conclure des fautes de quelques poëtes, que l'on pourrait bannir entièrement le merveilleux de l'épopée. Il y introduit de la grandeur et de la variété. Les hommes aiment les fables ; tous les lecteurs ne sont pas philosophes ; et la poésie triomphe,

au moins pour quelques momens, de la philosophie elle-même.

Si c'est par une sorte de respect pour l'Ecriture que Despréaux ne voulait point que le poëte épique y puisât, aujourd'hui c'est peut-être un motif contraire qui donne quelque éloignement pour de semblables sujets : et cependant on court en foule à plusieurs tragédies religieuses ; et l'on a goûté beaucoup les traductions de quelques poëtes épiques qui ont réussi dans ce genre.

Etait-ce la foi qui inspirait Ovide quand il chantait les Métamorphoses ? Auguste, sa cour, et les philosophes de Rome, regardaient-ils comme de véritables divinités celles qui composent le merveilleux de l'Enéide ? Ceux

qui blâment un poëme sur le titre ne songent pas assez que ce sont les détails et quelquefois les seuls épisodes qui le font réussir. Dans le tems que le Tasse écrivait la *Jérusalem délivrée*, on était peut-être encore un peu imbu de la folie des croisades; mais aujourd'hui qu'on est désabusé à cet égard, cela n'a pas nui au poëme. Le poëte, comme dit Horace, est une espèce de magicien qui produit une persuasion momentanée, au moyen de laquelle il opère tout ce qu'il lui plaît. L'éloquence a le même pouvoir.

Le sujet que j'ai traité en prose m'a engagé à faire ces réflexions, plus applicables encore à la poésie.

Des gens de goût, ayant lu le troisième livre de cet ouvrage avant que

je l'eusse livré à la presse, m'ont fait une objection trop considérable pour que je n'y réponde pas ici. L'invocation à la Lune, m'ont-ils dit, et le groupe de Mars et de Vénus, embellissent vos tableaux ; mais ces deux endroits sont contraires aux mœurs de l'Egypte, où ces dieux n'étaient point connus.

Pour répondre à cette objection, je vais rapporter un petit nombre de passages d'Hérodote, qui autorisent suffisamment mes fictions :

Les égyptiens ont trouvé les premiers les noms des douze dieux, et les grecs les tiennent des égyptiens ; ils ont même été les premiers qui aient dressé aux dieux des autels et des simulacres, et qui leur aient élevé des temples.

Presque tous les noms des dieux sont venus d'Egypte en Grèce. J'ai trouvé que la chose était ainsi, après m'en être informé sur ce que j'avais oui dire qu'on les tenait des barbares.

Les égyptiens ont des oracles d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Mars, de Jupiter, de Latone.

On fait des fêtes dans la ville de Saïs en l'honneur de Minerve; à Héliopolis, en l'honneur du Soleil; à Papime, en l'honneur de Mars.

Si les noms des dieux viennent d'Egypte, on peut croire que plusieurs fables en dérivent aussi : dans une antiquité si reculée, il est bien difficile de connaître leur véritable origine.

J'avais à-peu-près achevé mon ou-

vrage [1] lorsque j'appris que M. Bodmer, poëte allemand, connu par son poëme de Noé, avait fait deux poëmes, dont l'un est intitulé *Joseph et Zulica,* en deux chants, et l'autre, *Jacob et Joseph,* en trois chants. Je ne les ai lus qu'après avoir entièrement fini mon ouvrage. J'y ai trouvé des beautés; mais comme mon plan est fort différent du sien, je n'ai pu en profiter. Le même auteur a mis ces deux poëmes en drames.

Par respect pour le public, qui a honoré mon ouvrage de son approbation, j'ai fait dans l'édition présente quelques corrections qu'il m'a paru

[1] Je le composai après la première édition de ma traduction de l'Iliade. C'est pour cela que, dans le début, je désigne Homère principalement comme le chantre des combats.

désirer lui-même, la transposition d'un morceau du neuvième Livre au sixième, et de légères additions, dont la principale tient au culte religieux que l'ancienne Egypte rendait au Nil [1].

[1] Comme cet ouvrage était sous presse, il m'est tombé entre les mains un livre intitulé *Joseph*, par M. de Cérisiers. Il est écrit en prose française; on voit cependant par le style que l'auteur a voulu prendre un essor poétique. L'année de l'impression était effacée du titre. On jugera, par le morceau que je vais rapporter, que je n'ai guère eu la patience de me mettre au fait du plan de l'ouvrage. Voici son début: « Jamais « l'Egypte ne vit un plus beau jour que celui qui commença « la gloire de Joseph : le ciel lui communiquait de nouvelles « lumières pour éclairer l'appareil de son triomphe, et la terre « semblait se farder afin de paraître aux yeux de ce nouveau « dieu. Des trompettes faisaient un bruit si agréable, que « toutes les maisons devenaient autant d'échos pour le redire; « les tapisseries n'étaient plus l'ornement des murailles, mais « la litière des chevaux, qui foulaient indifféremment et la « pourpre et la soie, etc. »

JOSEPH.

LIVRE PREMIER.

Long-tems j'osai répéter les accords belliqueux du poëte qui, du sommet de l'Hélicon, où il règne couronné des lauriers les plus antiques, enflamme et le guerrier et celui qui le chante : aujourd'hui, animé d'une audace nouvelle, je n'emprunterai point mes accens ; un sujet plus doux, mais non moins noble, m'appelle et m'inspire.

Je célèbre cet homme vertueux qui, vendu par ses frères, précipité de malheurs en malheurs, élevé enfin de l'abîme des disgraces au faîte de la grandeur et de la puissance, bienfaiteur du pays où il porta des fers, jeune encore, se montra, dans l'une et l'autre fortune, un modèle accompli de sagesse.

Mortels, aimeriez-vous assez peu la vertu pour qu'un tel sujet vous parût austère ? Enflammés par la trompette héroïque, qui fait retentir à votre oreille le fracas des armes,

les cris et les combats, où pour la plupart vous n'êtes point appelés, vos cœurs seraient-ils insensibles à la voix douce et touchante des vertus pacifiques qui peuvent être votre partage ?

O toi qui nous transmis cette attendrissante histoire, après avoir peint la création, le chaos informe recevant des lois, le soleil créé dans le firmament par une parole, l'armée des astres commençant leur course éclatante, ce globe se couvrant de gazon, de plantes et de fleurs, les arbres déployant leur feuillage, les montagnes touchant les nues, tandis que les fleuves coulent dans leurs lits profonds, l'eau, l'air et la terre peuplés d'habitans, et enfin l'homme s'élevant au milieu d'eux comme leur roi et celui de la nature; toi qui sus enflammer l'ame de Milton et de Gesner: poëte sacré qui, affranchissant ton peuple, chantas sa délivrance, sois aujourd'hui mon guide ! que le feu qui t'embrâsa passe dans mon esprit et mon cœur ! que cette noble simplicité, ta compagne constante et source en toi du sublime, ne soit point altérée dans mon récit !

Joseph, dans sa jeunesse, était réduit à la condition d'esclave. Arraché au lieu de sa naissance, à Jacob le plus tendre des pères, à sa famille nombreuse, et à l'aimable Sélima, au moment même que l'hymen allait couronner leur amour mutuel, il était transplanté dans une contrée lointaine. Comme une fleur entourée de ses compagnes au milieu d'une prairie, et reposant sur elles sa tige encore chancelante, recevait la douce influence de leurs parfums et les vœux caressans du zéphyr, quand soudain l'aquilon l'arrache à ses compagnes, au zéphyr et au gazon qui fut son berceau; de même Joseph était éloigné du hameau de son père.

Tous les jours, cherchant la solitude, il conduisait son troupeau au bord du Nil dans un endroit écarté. Le cours majestueux de ce fleuve, ces campagnes décorées d'arbres, de plantes et de fleurs d'une espèce pour lui nouvelle, et où paissaient des troupeaux si supérieurs en beauté à ceux des autres climats; ces palais, ces jardins, le riche aspect de Memphis, et ces pyramides qui se confondaient avec les tours de cette ville superbe, tous ces objets n'attiraient pas l'at-

tention de Joseph, et ne dissipaient point sa douleur; ils erraient devant ses yeux ainsi que ces songes légers qui, sans laisser d'impression, flottent comme sur la surface de l'ame.

Cependant les plus affreux revers n'avaient point altéré la douceur de son caractère; il ne laissait pas éclater tout son désespoir, et il mettait quelque modération jusque dans ses plaintes. Couché sur la rive, presque inanimé, et tenant les yeux attachés sur le fleuve, dont le cours uniforme entretenait sa sombre rêverie: Grand Dieu! s'écrie-t-il (et depuis sa captivité ce sont les premiers accens qui sortent de sa bouche), grand Dieu! c'est donc ici que doivent se terminer mes jours!... Douce liberté, tu m'es ravie!... c'en est fait, je ne reverrai jamais mon père,... je ne le reverrai jamais;... je ne ferai plus la consolation de sa vieillesse!... Et toi, chère Sélima, dans le tems que notre cabane nuptiale était élevée, dans le tems que ta main m'avait couronné de fleurs... Ses sanglots lui coupent la parole; et il retombe dans une morne mélancolie.

Puis, levant sur son troupeau des yeux inondés de larmes: Et toi, dit-il, troupeau que me confia mon père, troupeau chéri, qui,

lorsque je chantais l'Auteur de la nature, bondissais devant moi, et participais à ma joie, où es-tu maintenant? quelle main te conduit? es-tu comme moi victime de mes frères? Il prononçait d'une voix faible et douloureuse ces paroles entrecoupées.

Si ses malheurs avaient un peu affaibli l'éclat de sa beauté, elle en était plus touchante. Une chevelure d'un blond argenté descendait en boucles négligées sur ses épaules; ses yeux étaient d'un bleu d'azur, les larmes dont maintenant ils étaient mouillés ajoutaient à leur douceur naturelle: la tristesse, en pâlissant les roses de son teint, avait rendu ses traits plus intéressans; mais il n'avait rien perdu de son air noble, quoiqu'ingénu, et les disgrâces faisaient mieux remarquer en lui l'empreinte de la vertu et de l'innocence.

Butophis, chef de tous les esclaves de Putiphar, était né dans les déserts brûlans de l'Ethiopie. Le lion qui, respirant tous les feux du soleil rassemblés dans ce séjour, rugit au milieu de ces sables arides, n'est pas plus redoutable au voyageur que ce maître inflexible l'était à ses esclaves. La couleur de sa peau et de sa chevelure égalait la plus

obscure nuit; le feu du courroux étincelait dans ses yeux comme l'éclair luit dans les ténèbres ; sa voix rugissante faisait entendre la menace et l'injure. Tout en lui, jusqu'à sa couleur, objet nouveau pour Joseph, remplissait de terreur l'ame de ce jeune infortuné.

S'abandonnant à sa tristesse, il portait ses pas errans sous des rochers solitaires, qui, sans l'épouvanter, le menaçaient de l'ensevelir sous leurs ruines. Là il compare ses malheurs présens à sa félicité passée : il se rappelle ces tems fortunés où, plein de joie, et participant au calme de la nature, il prévenait l'arrivée des ombres, et se hâtait de ramener son troupeau pour revoir son père : à peine avait-il aperçu le vieillard qui l'attendait à l'entrée de sa cabane, qu'il se précipitait vers lui ; Jacob lui ouvrait les bras, et la sensible Sélima partageait ses caresses. Maintenant, au lieu de ces douces étreintes et de ces tendres épanchemens, il trouve un surveillant redoutable dont l'accueil le glace, et qui examine d'un œil sévère son troupeau. Il ne voit dans ses compagnons d'esclavage que des hommes durs et féroces : en vain, touché de leurs disgraces communes, il les regarde

d'un air attendri; leurs ames insensibles n'entendent point ce langage. Tout semble s'être armé contre lui; la nature entière ne lui présente plus qu'un tableau lugubre : autrefois ses chants prévenaient ceux des oiseaux pour célébrer le retour du soleil; aujourd'hui ce spectacle ne réveille en son cœur qu'un sentiment de tristesse, et la rosée odoriférante du soir ne peut adoucir ses peines.

Tandis qu'il se livre à ses réflexions douloureuses, la nuit s'épaissit sans qu'il s'en aperçoive. Déjà ses compagnons se sont retirés avec leurs troupeaux : ses brebis impatientes errent autour de lui, l'approchent, et, réunissant leurs voix, le tirent enfin de sa rêverie profonde. Conduit par elles dans les ténèbres, il paraît devant un maître rigoureux qui lui reproche durement ce retard involontaire.

Cependant l'attention avec laquelle il remplit tous ses devoirs, la candeur qui est peinte sur son front, et cette douleur d'autant plus touchante qu'elle est muette et tranquille, commencent à lui gagner l'affection de Butophis. Mais bientôt se présenta une occasion où cet ascendant fut plus marqué.

Entre tous les esclaves Itobal fixait l'attention de Joseph : ils étaient du même âge. Né comme lui dans une situation plus élevée, il avait porté les armes, et c'est dans un combat où il signala sa valeur qu'il fut enveloppé et conduit en esclavage. La noble fierté qu'il avait contractée en combattant pour sa patrie, lui rendait ce joug encore plus odieux. Un jour, pour une faute légère, Butophis veut le faire traîner dans un cachot; déjà ses bras nerveux sont chargés de chaînes : il frémit d'indignation, et de ses yeux coulent des pleurs de rage. La multitude des esclaves, plus stupide qu'un troupeau qui verrait égorger un des siens, regardait ce spectacle d'un œil indifférent. Joseph, surmontant la terreur que lui inspire Butophis, se précipite à ses pieds, et lève vers lui ses mains et son visage mouillé de larmes : jamais la compassion ne parut sous des traits si touchans. Butophis, d'abord étonné, ne peut résister long-tems à cette douce prière; après quelques combats sa fureur est désarmée; il cède aux pleurs de Joseph. Tous les esclaves sont saisis de surprise; et Itobal, dégagé de ses chaînes, tourne vers son libérateur des

regards reconnaissans, et l'embrasse avec transport.

Depuis ce moment il ne peut vivre éloigné de lui. Souvent inquiet de la tristesse où le jeune esclave paraissait plongé, il allait troubler sa solitude; et voyant couler ses larmes, il le regardait avec attendrissement, et lui adressait la parole. Les accens de l'amitié portent quelque consolation dans cette ame insensible aux attraits de la nature entière : malgré les plus accablantes disgraces, Joseph n'est point farouche, et il ne peut fuir à jamais le commerce des hommes. Il paraît au milieu de ses compagnons : la douceur touchante de sa voix étonne et captive leur oreille sauvage; une éloquence naïve coule de son cœur vertueux et sensible, comme un ruisseau pur qui, descendant avec un murmure flatteur par une pente facile, arrose les fleurs des prairies.

Un jour que le soleil, arrivé au milieu de la voûte azurée, dardait ses rayons les plus ardens; le zéphyr haletait à peine sur le feuillage immobile; les arbres paraissaient étendre languissamment leurs rameaux, et les chantres dont ils sont la riante demeure,

réfugiés sous leur plus épais feuillage, avaient suspendu leur gazouillement : on n'entendait que le bruit de l'onde agitée par les troupeaux qui s'y abreuvaient. Les esclaves, devenus plus sensibles dans le commerce de Joseph, gémissaient de leur situation malheureuse, et tenant les yeux attachés sur ces troupeaux satisfaits, ils enviaient en secret leur sort : Joseph était plongé dans une rêverie profonde.

Itobal rompant enfin le silence : Que sert de gémir ? leur dit-il : c'est nous-mêmes qui rendons notre esclavage éternel. Quoi ! l'homme est-il fait pour être assujetti à l'homme, pour ramper aux pieds de ce fragile tyran ? Notre liberté, compagnons, est dans notre bras : si j'ai combattu pour ma patrie, je saurai combattre pour nous affranchir de la servitude ; secondez seulement mon courage. Est-il quelque danger qui vous arrête ? redoutez-vous la vigilance de Butophis ? qu'il soit notre première victime; je veux porter sur lui les premiers coups, et avoir la gloire de vous rendre libres.

Attentifs à ce discours, le mot de liberté flatte leur oreille ; ils applaudissent au cou-

rage d'Itobal ; et déjà leurs mains sont impatientes de répandre le sang, lorsque Joseph se lève : la vertu qui va parler par sa bouche s'annonce dans ses regards.

Quoi ! leur dit-il, vous aimeriez mieux être homicides qu'esclaves ! Itobal, ton cœur a-t-il pu former ce dessein ? et vous, avez-vous pu l'entendre sans frémir ? Hélas ! plus que vous peut-être je désire la liberté ; nés la plupart dans l'esclavage, vous y êtes entourés de votre famille, doux soulagement à vos maux ; et moi, j'ai perdu, depuis peu de jours seulement, cette liberté si chère que votre cœur regrette ; et, jugez de mon sort, c'est la plus légère de mes disgraces. Cependant je me soumets à ma cruelle destinée. Grand Dieu ! si, couvert de sang, j'osais rentrer dans le hameau paternel, ceux que mon éloignement consume de tristesse, loin de me recevoir dans leurs bras, me repousseraient avec horreur. Quant à vous, il n'est pas impossible que vous goûtiez ici quelque ombre de félicité. La vertu ennoblit même les fers de la servitude. O mon père ! tu m'as dépeint le sort du malheureux qui le premier répandit le sang humain, le sang de son frère ! Un

homicide porte sur la terre ses pas errans, et par-tout est esclave; enchaîné par le remords, il est poursuivi de la terreur d'un juge redoutable. La nature peut vous faire entendre une voix consolante; cet ombrage, ces fleurs peuvent interrompre le sentiment de vos peines. Butophis n'est pas inflexible; vous le gagnerez en veillant mieux sur vos troupeaux. Itobal, j'ai pu attendrir Butophis en ta faveur; ne pourrai-je obtenir de toi que tu n'attentes pas sur sa vie? Si mes prières sont vaines, partez; abandonnez un malheureux, je reste seul en ce triste séjour.

A mesure qu'il parle leur fureur se ralentit, et l'aurore du bonheur frappe leurs regards. Le fier Itobal étouffe les sentimens de la vengeance, baisse les yeux, s'attendrit, tombe aux pieds de Joseph et les embrasse. Ainsi, lorsque l'ange à qui l'Eternel a confié l'empire des mers élève sa voix au milieu de la tempête, la foudre arrête tout-à-coup son épouvantable fracas, les nuages fuient jusqu'au bout de l'horizon, les vents se précipitent dans leurs antres; et les vagues, qui se portant jusqu'aux cieux semblaient effrayer de leurs mugissemens les sphères célestes,

retombent, et coulent avec la tranquillité d'un ruisseau.

L'amitié que tous ces esclaves avaient pour Joseph, les engageait à troubler souvent sa solitude. Il chercha donc une retraite plus écartée, où il pût se retracer librement les amis auxquels il pensait être arraché pour toujours. Il arrive dans une forêt sombre, séjour de la nuit et de la mélancolie; il s'y arrête, ce lieu plaît à sa douleur. Deux palmiers antiques, qui, courbés l'un vers l'autre, confondaient leurs branches entrelacées, attirent tout-à-coup ses regards : ils avaient crû dans cet étroit embrassement; leurs rameaux s'étendant à l'entour touchaient la terre, et formaient comme d'eux-mêmes une cabane. Hélas! dit Joseph, frappé d'un triste souvenir, ainsi dans le hameau paternel s'entrelaçaient les deux palmiers qui m'invitaient à bâtir ma cabane nuptiale; mes mains l'ont élevée; mes jours devaient y couler unis à ceux de Sélima... Funeste image, mais qui peut servir d'aliment à ma tristesse !... Je veux achever de joindre ces rameaux. Puisque je dois terminer ici ma vie infortunée, consacrons cet ombrage au plus cher de mes sentimens : là je me livrerai

sans témoin à ma douleur ; je n'y vivrai point avec Sélima, mais elle y sera toujours présente à ma pensée. En même tems il exécute ce dessein. Il unit facilement les rameaux flexibles, qui, croissant l'un vers l'autre, semblaient tendre à cette union. Puis il cueille les fleurs que la terre produisait abondamment autour des deux palmiers, et il en décore la cabane. Au milieu de ce travail il se rappelle ce tems heureux où, formant une habitation semblable, il la consacrait non aux larmes, mais au bonheur. Alors il s'arrête, il soupire ; et des pleurs coulent de ses yeux sur les fleurs et sur les branches. L'ouvrage étant achevé, il y attache un œil attendri, et croit voir sa cabane nuptiale. Seulement règne ici cette négligence qui annonce la douleur.

Mais bientôt se livrant à des pensées différentes : Quoi ! dit-il, m'abandonnerai-je au seul sentiment de la tristesse ? et, tandis que je consacre ce séjour à mes amis les plus chers, oublierai-je le Dieu de mes pères ? Aussitôt il érige auprès de la cabane un autel, image de celui qui est élevé dans le lieu de sa naissance : il n'est formé que de terre, et n'est couvert que d'un simple gazon entre-

mêlé de fleurs; mais il est plus auguste et plus sacré que tous les temples superbes de l'Egypte idolâtre.

C'est dans cet asile qu'il se rend tous les soirs avant de ramener son troupeau. Là, du fond de la cabane isolée, tantôt il porte ses tristes et avides regards vers les lieux où le soleil se lève et où pleure sa famille ; tantôt fixant les yeux sur le Nil, que l'on découvrait à travers les arbres de la forêt : O fleuve, dit-il, pourquoi tes eaux ne coulent-elles pas vers le hameau qui m'a vu naître? je graverais sur une écorce quelques signes de mon existence infortunée ; j'abandonnerais ce fragile bois au cours d'une onde favorable : peut-être arriverait-il jusqu'au hameau paternel ; peut-être que Jacob et Sélima, assis sur le rivage, occupés à pleurer ma perte, saisiraient cette écorce, triste interprète de mes malheurs, et diraient en l'arrosant de larmes : *Joseph est esclave en Egypte :* peut-être viendraient-ils me consoler de mes infortunes. Qu'alors ma captivité serait adoucie ! Telles sont les pensées où l'égare sa douleur. Tantôt enfin, concentré en lui-même, il se retrace, avec la vivacité d'une imagination enflammée par le

sentiment, les traits du vénérable vieillard dont il tient la vie, ceux de Sélima et de Benjamin : il leur adresse la parole; il lui semble quelquefois les voir et les entendre. Mais lorsqu'il sort tout-à-coup de cette heureuse illusion, qu'il se trouve seul au milieu des ombres de la nuit, et que la nature entière est muette autour de lui, il éclate en sanglots, et pousse des cris douloureux. Alors il se traîne hors de la cabane, et, le front appuyé sur l'autel, il l'arrose de larmes, seule offrande que d'abord lui permette sa douleur. Enfin il lève les yeux et les bras vers le ciel; sa bouche ne peut encore exprimer les sentimens tumultueux de son ame. Après un long silence, il s'écrie :

Dieu de mes pères, j'ai tout perdu, un père, une épouse, des frères. Hélas! avais-je des frères même dans le hameau paternel? Tu me restes; tu es désormais mon seul père; prends pitié de ma jeunesse délaissée. Le tems n'est plus où, entouré de ma famille, je ne t'adressais que des chants d'alégresse et des pleurs de joie. Aujourd'hui, isolé, esclave, souvent pour toute prière je ne pousse que des soupirs douloureux. Je ne suis pas seul

infortuné ! soutiens un père, une épouse, qui comme moi s'abreuvent de larmes. Puissent mes frères s'aimer entre eux plus qu'ils ne m'ont aimé ! puissent-ils, plus heureux que moi, consoler les vieux ans de Jacob, et dissiper la douleur qui les empoisonne !

A mesure qu'il parle, ses pleurs coulent avec moins d'abondance; il sent son courage se ranimer, et il s'éloigne de ces lieux, plongé dans une plus douce mélancolie.

L'Egypte entière avait pleuré la mort du bœuf Apis, et le jour était arrivé où le nouveau dieu devait prendre sa place; orné de festons, le plus superbe temple de Memphis l'attendait : le hameau de Putiphar se trouvait sur son passage. Dès les premiers rayons de l'aurore, il arrive traîné sur un char magnifique. Sa beauté est frappante : la nature avec symétrie a marqueté de blanc sa peau d'un noir d'ébène; à ses cornes dorées pendent des guirlandes de fleurs; entouré de prêtres vêtus de robes d'une blancheur éblouissante, il est suivi d'une foule innombrable; il pousse de longs mugissemens, que la multitude écoute avec une religieuse terreur, tandis que leurs hommages et leurs cris l'épouvantent

lui-même : toutes les bouches répètent au son des instrumens sacrés ; Voici, voici le dieu de l'Egypte. A cet aspect les esclaves du hameau se prosternent.

Joseph, saisi de surprise et de douleur, se dérobe à cette fête impie, et se retire dans son asile. Arrivé devant l'autel qu'il a consacré à l'Être suprême : Grand Dieu, dit-il, tandis que l'on prostitue ton nom au bœuf qui broute les campagnes, reçois ici le culte qui t'est dû : ma bouche seule t'implore en ce séjour ; mais je te serai toujours fidèle.

Il dit, et dès ce moment il songe à éclairer l'ignorance de ses compagnons. Il avait exigé d'eux qu'ils respectassent son asile. Le lendemain de cette fête, poussé par une tendresse inquiète, Itobal l'y suivit de loin. Comme il y veut pénétrer, il découvre à travers l'épais feuillage, Joseph auprès de la cabane, et il l'entend pousser de profonds gémissemens. Tandis qu'il en est attendri, Joseph prononce une de ces prières qu'exhalait souvent son cœur vertueux et infortuné. A ce langage Itobal est ému jusqu'au fond de l'ame. Tel qu'un homme qui, d'un désert affreux où il ne vit que des rochers couverts de glaces et

n'entendit que les hurlemens des bêtes féroces, arrive dans un climat riant et heureux; à l'aspect du feuillage entremêlé de fleurs, d'où part sur les ondulations d'un air odoriférant une harmonie qui ravit l'oreille, il est saisi de surprise et d'attendrissement; ainsi le jeune esclave, tenant les yeux attachés sur ce beau séjour, est ému de la prière de Joseph. Immobile, il s'en retraçait encore les expressions touchantes, lorsque son ami s'éloigne et rentre dans le hameau.

Un matin, tandis que les troupeaux s'abreuvaient de la fraîche rosée, il conduit Joseph à l'écart: ils s'asseyent sur le sommet d'une colline. Après quelques momens de silence, Itobal prend la parole:

Il faut que je t'ouvre mon cœur, dit-il; depuis que tu m'as fait connaître les charmes de la vertu, tout a changé de face pour moi; les objets de la nature, que je regardais avec tant d'indifférence, font naître en moi une foule de sentimens auxquels je me dérobe toujours à regret. T'apprendrai-je mon indiscrétion? Inquiet de ta tristesse, j'ai osé te suivre dans ta retraite. Lorsque j'arrive dans la forêt, tes gémissemens déchirent mon cœur,

et bientôt tu prononces une prière dont le souvenir est encore présent à mon ame attendrie. Mon cher Joseph, toutes les paroles que tu profères me touchent, mais tu ne m'as jamais tant ému qu'en ce moment; il me semblait que tu renouvelais en moi la vive impression que j'éprouve à l'aspect des objets de la nature. Quel est, dis-moi, ce sentiment? quel est cet être en qui tu mettais toute ta confiance, et qui par degrés calmait tes sanglots?

En disant ces paroles, il regardait d'un air attentif et timide Joseph, qui, tournant sur lui des yeux satisfaits: Heureuse indiscrétion! s'écrie-t-il. O mon ami! la nature a parlé à ton cœur; aurais-tu encore besoin d'un maître? Regarde ce spectacle; n'entends-tu pas de toutes parts de sublimes leçons? et faut-il qu'un mortel mêle sa voix à ce langage? Hélas! ces objets, qu'autrefois je trouvais si enchanteurs, ne portent plus la satisfaction dans mon ame; mais malheur à moi si je n'y voyais pas gravée la plus grande et la plus consolante vérité! En même tems il lui montre la magnifique scène qui se présentait à leurs regards.

Le globe étincelant du soleil s'élevait avec majesté sur l'horizon, tandis que les astres innombrables qui avaient régné avec tant d'éclat pendant la nuit pâlissaient par degrés, et, près de s'éteindre, semblaient se retirer et se perdre dans l'espace immense des cieux. La nature entière paraissait sortir d'un sommeil profond; à la fraîcheur de la verdure on eût dit qu'elle venait d'éclore : l'homme partageait avec le ciel l'encens invisible qu'exhalait la terre ranimée. Les rapides rayons de l'astre du jour couronnaient la cime des montagnes, se répandaient sur la rosée étincelante des prairies, et pénétrant dans la ténébreuse horreur des forêts, dernière retraite de la nuit, y réveillaient des chants harmonieux. Les mugissemens des troupeaux, dont retentissaient les vallons, s'unissaient à la mélodie des bois, plus douce et plus touchante.

Les deux jeunes esclaves, gardant le silence, prêtaient l'oreille, promenaient leurs regards sur ces objets ravissans. Joseph en détournait quelquefois les yeux, et les portant sur son ami, jouissait des sentimens dans lesquels il paraissait absorbé.

Tandis qu'Itobal contemplait la marche

pompeuse du soleil, l'idée d'un Dieu, comme le soleil de l'univers, sort à ses yeux d'une nuit profonde. Oui, s'écria-t-il avec transport, et tenant toujours l'œil attaché sur le spectacle de la nature, une lumière nouvelle achève de m'éclairer; une voix plus forte parle distinctement à mon cœur. Il est un être qui forma ce soleil, ces astres, qui régla leur cours, qui répandit sur la terre toutes ces richesses, qui m'y plaça moi-même... Dieu qu'invoque mon ami, toute la nature semble en ce moment te célébrer; et moi, je tarde encore à te rendre mon premier hommage! En même tems il se prosterne.

Joseph se précipite dans ses bras : Cher ami, s'écrie-t-il, voici depuis ma captivité mes premières larmes de joie. Esclave de tes semblables, tu l'étais encore des animaux que tu adorais; maintenant, libre du joug le plus honteux, tu es plus digne d'une amitié vertueuse.

Aussitôt il lui prend la main et le conduit dans sa retraite. Là, lui montrant sa cabane: Voici, dit-il, ma demeure chérie en ce triste séjour; voici l'autel que j'ai consacré au Dieu que tu viens de connaître. Le premier homme

qui sortit de la main du créateur lui éleva un autel semblable ; et là, interprète de la nature entière, il lui présenta des vœux simples et sublimes ; quelquefois il y entendit la voix de l'Eternel. Ce culte, aussi ancien que le monde, et qui devait durer autant que les rochers et les montagnes, a été trop tôt anéanti par les erreurs et les crimes qui se sont multipliés avec la race humaine. Mon aïeul le rétablit ; et moi, marchant sur les traces de mes pères, j'adore en ces lieux le père de la nature.

Il dit : Itobal, frappé de respect, se prosterne devant cet autel, et là il renouvelle les vœux qu'il vient d'offrir à l'Être suprême.

Ils quittent cet asile, et, se tenant par la main, ils suivaient en silence le fil de leurs pensées. Tandis que Joseph, comme étonné des sentimens de joie que son cœur vient d'éprouver, laisse reprendre à la douleur son ordinaire empire, son ami se livre à une foule d'impressions nouvelles. La vertu lui paraît plus aimable, l'esclavage moins accablant, l'amitié plus attrayante, le spectacle même de la nature plus auguste. Comme le voyageur qui, conduit par la renommée, veut considérer de près un roi digne de ce titre, et

dont les bienfaits, tels qu'un fleuve fertile, coulent du haut de son trône dans la vaste étendue de ses possessions; arrivé sur les limites de cet heureux empire, il éprouve quelque sentiment de respect même pour le peuple et le royaume gouvernés par un tel monarque : ainsi le jeune berger voit la nature embellie de l'éclat de la divinité dont elle est l'ouvrage.

Bientôt cette lumière se répand dans le hameau; tous les cœurs y sont dociles à la voix de la nature. Alors la férocité de leurs mœurs achève de s'adoucir; ils remplissent à l'envi tous leurs devoirs; et Butophis de jour en jour devient moins farouche. Joseph goûte quelque consolation lorsqu'en des jours solemnels ses compagnons le suivent dans sa retraite, et qu'entourant l'autel élevé par ses mains, ils invoquent d'une commune voix le Dieu de l'univers. Tandis que toute l'Egypte était livrée à la superstition, et que les grands si superbes se prosternaient devant de vils animaux, des esclaves, dans ce séjour oublié, faisaient monter vers le ciel le seul encens qui soit digne de l'homme. Les anges qui, chargés des ordres divins, parcourent la terre, s'arrê-

taient dans cette forêt, et, frappés d'un langage inconnu dans cette contrée idolâtre, ils détournaient leurs regards de ses villes et de ses temples profanes, et les attachaient sur cet autel environné d'esclaves vertueux.

Le bonheur et la vertu appellent dans ce séjour l'harmonie des chants; née au milieu des hameaux, elle reparaît ici dans sa simplicité touchante. Les bergers font des lyres rustiques dont ils accompagnent leurs voix. Avec l'harmonie se réveille la sensibilité des cœurs; et l'on voit naître un amour vertueux et délicat. Les fleurs, qui auparavant se fanaient dans les prairies, parent maintenant les bergers et les bergères.

Joseph seul ne prend point en main la lyre, ne se pare point de fleurs, et n'offre ses vœux à aucune bergère. Il partage la félicité de ses compagnons, sans être heureux lui-même. Plus d'une fois, tandis que leur troupe s'abandonne à une joie douce et innocente, il se rappelle ces jours fortunés où, jouissant d'un semblable bonheur, il cueillait pour Sélima des fleurs nouvellement écloses, ou l'attendrissait par sa voix. Alors sa mélancolie éclate malgré lui dans ses regards. Dès que les ber-

gers s'en aperçoivent, ils interrompent leurs chants d'alégresse, et, se conformant à la situation de son ame, ils expriment les sons de la douleur. Joseph prêtait à ces tristes accens une oreille satisfaite, oubliait la contrainte, et laissait couler ses larmes; mais sortant tout-à-coup de cette douce rêverie, et voyant ses mains mouillées de ses pleurs, il se reproche de troubler la joie de ses compagnons, se lève, et cherche la solitude.

Cependant Zaluca, épouse de Putiphar, sort de Memphis dans un char magnifique, et prend le chemin de sa retraite champêtre. L'Egypte n'avait point de beauté qui l'égalât. Elle était dans ces années où la nature, attentive à perfectionner son plus bel ouvrage, ne peut plus rien ajouter aux charmes qu'elle développe avec une soigneuse lenteur. L'iris, formée des trésors du soleil, n'offre pas des couleurs plus vives ni mieux nuancées que les lis et l'incarnat de son teint. Sa noire chevelure descend avec art sur son sein d'albâtre, comme les ombres qui rehaussent un riant tableau. Les grâces et la majesté, si rarement compatibles, sont réunies dans ses traits et dans sa stature.

Deux tyrans de la grandeur, l'ambition et l'intérêt, venaient de serrer les nœuds de son hymen. Avec le cœur le plus sensible, et au milieu d'une cour brillante où elle est entourée d'adorateurs, elle n'a pas encore aimé; elle rebute leurs vœux autant par fierté que par devoir, et se dérobe en même tems et à leur foule empressée, et à des fêtes tumultueuses où l'on célèbre des liens qu'elle a formés à regret.

Non loin de Memphis, et au milieu d'un bosquet de myrte, où les fleurs et la verdure conservaient une fraîcheur éternelle, et où l'on respirait la volupté, était un temple consacré à Vénus. On raconte que, de tous les dieux qui se réfugièrent en Egypte pour se dérober à la colère des Titans, cette déesse y reçut les premiers hommages : les peuples, frappés de ses charmes, lui érigèrent ce temple, et y placèrent son image devant un autel où fume un perpétuel encens. Sur les murs sont représentés tous les triomphes de la déesse, les mortels, les héros, les dieux, et la nature entière soumis à son empire : la pudeur est bannie de ces tableaux; la beauté y paraît sans voile; et de l'intérieur du temple

part une voluptueuse harmonie qui peint les soupirs et les transports des amans. Zaluca, avant de serrer les nœuds de son hymen, avait été conduite dans ce lieu par le trouble secret de son cœur. Arrivée devant l'autel, elle avait attaché l'œil sur l'image de Vénus ; et pendant que tout le temple était parfumé de l'encens qu'elle offrait d'une main tremblante, elle avait prononcé ces paroles : O toi que tous les mortels adorent, et qui seule, dit-on, leur fais connaître le bonheur, dissipe les nuages que je vois s'amonceler sur mes jours : sans cesse mon cœur inquiet soupire ; peut-être il voudrait aimer. Déesse, fais que, d'accord avec mon devoir, je trouve l'amour dans l'hymen, et que je forme ce nœud avec moins de répugnance.

Tandis qu'elle implorait Vénus en faveur de l'hymen, soudain un feu dévorant s'allume dans son cœur, et se répand dans tous ses membres : son ame égarée se forme le tableau d'un jeune homme, le seul mortel qui doive fixer ses vœux. Comme Narcisse se contemplant dans l'onde et voulant s'unir à cette image, elle est vivement frappée de ce tableau ; il se grave dans son cœur en traits

ineffaçables. Depuis ce moment Vénus lui a paru les présenter sans cesse à ses regards; et lorsque, contrainte par le devoir, sa bouche jurait à son époux de l'aimer, ses sermens ne s'adressaient qu'à cette image charmante.

Comme elle arrive dans le hameau de Putiphar, elle est frappée d'entendre une agréable harmonie; elle s'avance, et aperçoit de loin les bergers et les bergères, ornés de guirlandes de fleurs, et qui unissaient leurs voix au son des lyres. Quoi! dit-elle, sont-ce là ces esclaves que l'on m'avait peints si féroces, et dont je me proposais d'adoucir le sort? Hélas! ils sont plus fortunés que moi; ils abandonnent leurs cœurs aux penchans de la nature, et heureux l'un par l'autre, ils ne sont pas contraints dans leurs amours. En disant ces mots elle les regarde, verse quelques larmes, et s'éloigne en soupirant.

Devant elle est une forêt sombre et solitaire: elle y porte ses pas dans l'espoir d'y trouver plus de repos. Se livrant au cours de ses pensées, elle s'enfonce sous l'ombrage épais, quand une cabane ornée de fleurs odoriférantes attire ses regards. A l'entrée de la cabane étais assis un jeune homme d'une

beauté frappante ; c'était Joseph : sa blonde chevelure descendait jusque sur le gazon ; il gémissait, et tenait les yeux tristement attachés au ciel : autour de lui erraient ses troupeaux.

A son aspect Zaluca est saisie de la plus vive surprise ; un trouble soudain s'empare de ses sens, son cœur palpite ; le feu de l'amour coule dans ses veines, et l'embrase. Immobile, elle considère long-tems Joseph : plus elle le regarde, plus elle est attendrie ; son œil enflammé ne peut s'éloigner de lui, et elle se sent comme enchaînée dans ce séjour.

Ce soir Joseph, au lieu de célébrer avec ses compagnons l'arrivée de l'épouse de leur maître, etait demeuré dans sa retraite : en vain ses amis l'avaient pressé de sécher ses larmes et de joindre sa voix à leur mélodie, ils n'avaient pu triompher de sa tristesse. A ses pieds était une lyre qu'Itobal avait portée dans cette cabane. Joseph y attache les yeux, il la prend dans ses mains. Bientôt il pousse ces accens douloureux, qu'il accompagne de la lyre :

On veut que je me couronne de fleurs, que

ma bouche éclate en chants d'alégresse, et que ma main forme une agréable harmonie! Hélas! ces heureux accords sont-ils faits pour un infortuné?.... Echos qui environnez le lieu de ma naissance, vous les entendîtes autrefois; vous vous plaisiez à les redire.... Sur ces rives lointaines quel serait le sujet de mes chants? Célébrerais-je les douceurs de l'amour et de la tendresse filiale? Noms chers et sacrés, vous ne faites que réveiller ma douleur!.... Exalterais-je les beautés de la nature, cet ombrage, ces fleurs, ces ruisseaux, qui ont perdu pour moi leurs plus doux charmes, qui ne sont plus les témoins de ma félicité?... Et toi, Etre souverain, qui règnes sur tout l'univers, toi, à qui je consacrais souvent mes accords, au sein de l'infortune pourrais-je produire des sons dignes de toi? Lyre, désormais sois muette, ou n'exprime que des gémissemens... ce seront mes seuls accens jusqu'au tombeau... Coulez, mes pleurs; soulagez, s'il se peut, un cœur brisé... Que ne puis-je en ce moment pousser ma dernière plainte et répandre ma dernière larme!.... . . . .

Il veut poursuivre, mais les cordes trem-

pées de ses pleurs ne rendent plus aucun son; sa voix est éteinte; et sa main, qui imitait le cours interrompu de ses sentimens, n'erre plus sur la lyre. . . . .

A cette voix douce et touchante, à cette mélodie où se peignait tout l'égarement de la douleur, à ces gémissemens, et à ce silence plus expressif encore, Zaluca, vivement attendrie, ne peut retenir ses larmes : les oiseaux sont muets et immobiles; et les troupeaux, qui erraient autour de la cabane, s'arrêtent et semblent émus. Ainsi quand Philomèle a vu périr son amant, elle gémit long-tems en secret, et ses tons les plus lugubres sont trop faibles pour sa tristesse; mais lorsqu'elle rompt enfin le silence, ses premiers accens sont si douloureux, que ses compagnes attendries suspendent leurs chants; et si quelque amante infortunée porte ses pas errans dans la forêt, elle-même interrompt ses plaintes, et lui laisse exprimer sa propre douleur.

Zaluca continue à considérer Joseph : elle est prête à s'approcher de lui et à lui demander le sujet de ses larmes; mais un trouble secret la retient, et tandis qu'elle reste indécise, il se retire. Arrivée dans sa

demeure champêtre, elle croit encore le voir, elle croit encore entendre ses chants : la nuit ne peut dissiper ces images ; et si le sommeil ferme un moment sa paupière, des songes séduisans les lui ramènent.

Dès le matin elle demande quel est ce jeune berger qui se retire dans le fond des forêts pour verser des pleurs. On lui dit qu'il appartient à Putiphar ; on lui vante sa beauté, sa douceur, ses vertus ; on lui apprend qu'il a su gagner ses compagnons les plus féroces, et même l'inflexible Butophis ; qu'avec lui la félicité est arrivée dans le hameau ; mais qu'en la répandant autour de lui, lui seul n'en jouit point, et se plonge dans une mélancolie profonde ; qu'aucune bergère n'a su attendrir son cœur, et que ses amis les plus chers n'ont encore pu lui arracher son secret.

Zaluca écoute avec complaisance les éloges que l'on prodigue à Joseph ; mais quand on lui parle de la douleur de l'infortuné, ses yeux se couvrent d'un nuage. Elle se demande le sujet de son trouble, et se persuade que c'est la pitié. La tristesse, dit-elle, qui était peinte sur le front de Joseph est toujours présente à ma pensée : quelle ame n'en serait

émue? Si jeune et si malheureux! il mourra victime de son silence... Sans doute il est d'un rang illustre; on découvre de la noblesse à travers sa naïveté; on a vu les dieux mêmes réduits à la condition d'esclaves... Seul de ses compagnons, il n'offre ses vœux à aucune bergère!... Je veux qu'il m'ouvre son cœur; je veux tendre à sa jeunesse une main bienfaisante.

Elle dit; et avant que le soleil ait achevé sa carrière, elle sort du palais sans être accompagnée, et ses pas se portent comme d'eux-mêmes vers la forêt. Joseph, assis dans sa cabane isolée, payait à sa douleur le tribut accoutumé de ses larmes, quand tout-à-coup Zaluca paraît à l'entrée de la cabane. Surpris, il se lève, retient ses soupirs, et veut essuyer ses pleurs.

Jeune infortuné, ne te trouble point, dit-elle d'une voix émue; l'épouse de Putiphar vient terminer tes disgraces. Quel est donc le sujet qui t'oblige à rechercher cette solitude, à renoncer aux douceurs de l'amour et aux jeux innocens qui conviennent à ton âge? Craindrais-tu de me confier tes secrets? Je connais moi-même l'infortune; et quand

je serais au faîte de la félicité, tu ne trouverais pas mon cœur insensible à tes peines. Tes pleurs ont su m'attendrir. Je lis dans tes traits que ta naissance est trop au-dessus de ce vil abaissement : quel barbare a pu te précipiter dans l'esclavage ? Parle ; gémis-tu d'un état si indigne de toi ? Dès ce moment tu es libre : la liberté est le moindre des biens auxquels tu pourras prétendre ; ma main essuiera ces larmes, les dernières qui couleront de tes yeux.

A ces mots, Joseph, vivement ému, cède à l'espoir de voir terminer ses peines, et se résout à révéler des crimes qu'il voulait ensevelir dans un silence éternel.

Le soleil paraissait tout en feu derrière la cabane et à travers l'épais feuillage, tandis qu'à l'opposé la lune traçait son orbe argenté dans les cieux et sur les flots tremblans du Nil. Les chants des oiseaux s'affaiblissaient par degrés, les feuilles des arbres s'agitaient plus lentement ; on entendait encore les mugissemens des troupeaux satisfaits, qui s'éloignaient des pâturages : mais bientôt tout se tait, et le calme est universel. Zaluca, assise avec Joseph à l'entrée de la cabane sur un siége de

gazon, fixe ses regards sur le jeune esclave; et lui prête une oreille attentive : la nature entière semble écouter en silence. Il prend la parole.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Je n'étais pas né, dit-il, dans cet état d'esclavage. Jacob, mon père, est le plus riche pasteur du pays de Chanaan; condition qui sans doute est ici méprisée puisqu'on l'abandonne à des esclaves, mais qui, au sein de la vertu et de la liberté, ses compagnes ordinaires, est heureuse et respectable. Tandis que les nations étaient plongées dans l'idolâtrie, l'aïeul de mon père fut instruit par la voix de Dieu même : cependant il était un pasteur. Semblable au palmier qui couvre plusieurs générations de son ombrage, sa vertu sublime devait servir de modèle aux siècles futurs. Son fils hérita de cette vertu, et la transmit à mon père. Hélas ! doit-elle s'éteindre avec lui dans le hameau qui la vit naître ?

Mes premières années furent un tissu de jours fortunés. J'étais le fruit long-tems attendu d'un doux hymen. Mon père, qui déja touchait à la vieillesse, me chérissait comme l'heureux gage du plus tendre amour; et mes frères, loin d'en concevoir de l'ombrage,

tour-à-tour me prodiguaient les témoignages de leur amitié. Quelquefois je les suivais dans la plaine, où ils me confiaient un petit troupeau de brebis : je bondissais avec elles ; ma main enfantine les ornait de fleurs, ou caressait leur toison. Pardonnez si je m'arrête à des circonstances légères qui me retracent les jours de mon bonheur.

Ils s'évanouirent comme le printems disparaît avec ses charmes : les fleurs qui se succèdent, la mélodie toujours variée des bosquets, l'air embaumé que l'on respire sous un ciel pur et serein, et la douce alégresse d'un cœur qui semble s'épanouir avec les fleurs renaissantes, tout nous dérobe le rapide vol des heures, jusqu'à ce que nous touchions en gémissant à la dernière de ces journées : ainsi se dissipa ma félicité. Hélas ! qui ne l'eût crue durable ! La frêle vigne ne s'entrelace qu'autour d'un seul ormeau, et je pouvais serrer dix frères dans mes bras : que d'appuis à ma jeunesse ! Il me semblait qu'il était si doux et si facile de s'aimer ! et mon amitié pour eux croissait avec mes années.

Le croiriez-vous cependant ?... ce sont eux,... ce sont des frères qui ont causé mes disgraces.

Ma bouche hésite ; je voudrais vous dérober la connaissance de leurs crimes ; mais ils sont trop liés à ma triste histoire.

La principale source de mon bonheur devint celle de mes infortunes : la tendresse que me témoignait Jacob excita la jalousie de mes frères. Il est vrai qu'il paraissait m'aimer avec quelque préférence, soit qu'il vît en moi le rejeton d'une épouse chérie, et le fruit de sa vieillesse, soit que, semblable au chêne qui hâte l'accroissement d'une branche nouvelle, tandis que celui de ses premiers rameaux est imperceptible, mon père me donnât des soins particuliers pour développer ma raison naissante : peut-être crut-il s'apercevoir qu'il était aimé de moi plus tendrement que de mes frères.

Quelle ne fut pas ma douleur lorsqu'ils firent éclater leur haine ! Voulant cacher mes larmes à Jacob, j'allais pleurer seul dans les bocages, qui jusqu'alors n'avaient été témoins que de mes jeux : je n'avais pas encore connu ce sentiment douloureux qui ferme le cœur à la joie : quoique destiné à répandre des torrens de pleurs, j'étais comme étonné de ces premières larmes que m'arrachait la tristesse ;

je me demandais s'il était bien vrai que je ne fusse plus aimé de mes frères. O mon père ! m'écriais-je, puisque ta tendresse m'attire tant de haine, dois-je souhaiter de la perdre ?

Cependant Jacob me confia la conduite d'un troupeau. Ce jour, suivant l'usage, fut célébré. Mon père mit sur mon front une couronne de fleurs, et dans ma main la houlette, symbole de la royauté pastorale. En même tems il m'embrassa ; et, répandant des larmes de joie : Je te bénis, ô ciel, dit-il, d'avoir prolongé ma vie jusqu'à cette journée ! Joseph, tu n'es plus enfant ; désormais les vertus dont j'ai jeté les semences dans ton cœur doivent produire des fruits durables. Tu ne te rendras pas indigne de mes soins, et peut-être le ciel ne me refusera pas la consolation de te voir développer ces semences précieuses, seule récompense que je désire. Tels furent ses vœux.

Couronné de la main de mon père, précédé de mon troupeau, et suivi de toute ma famille, je me rendis, au son des lyres et des flûtes, dans une vaste plaine. Cette journée entière fut consacrée à l'alégresse ; mes frères mêmes parurent oublier leur haine injuste, et

je me flattai de voir renaître les jours heureux de mon enfance.

En vivant avec mes frères, je vis qu'ils négligeaient leurs troupeaux, et se livraient à des festins dissolus, où ils ne respectaient ni le Dieu de leurs ancêtres, ni ces ancêtres eux-mêmes, ni leur propre père. Que de traits dont mon cœur était déchiré! Tantôt veillant sur leurs troupeaux comme sur le mien, je tâchais de réparer leur négligence. Tantôt je célébrais par mes chants l'Auteur de la nature, les vertus de nos aïeux, les charmes de l'amour filial et de l'amitié fraternelle: il me semblait que le désir de les émouvoir fît couler de mon cœur les sons les plus touchans et les paroles les plus persuasives. Tantôt enfin je les conjurais avec larmes de ne point affliger le plus vénérable des vieillards. Mais ils rebutaient mes soins, mes chants et mes prières. Va, me disaient-ils, vante à Jacob ta vigilance; adresse-lui cette douce mélodie qui a séduit son cœur; et que tes larmes, qu'il essuiera de sa main, l'instruisent de notre conduite.

Je me retirais; et bien loin de rendre mon père témoin de mes pleurs, je les séchais à

l'haleine du zéphyr : mais le zéphyr n'emportait pas la douleur dont mon ame était pénétrée.

Dans ce tems ma mère donna un second fils à Jacob; évènement plus entremêlé d'amertume que de joie, et dont le souvenir, au sein de mes malheurs, fait encore couler mes larmes. Je crois voir cette mère sensible tenant ce cher rejeton entre ses bras défaillans. J'oublie mes longues douleurs, dit-elle au vieillard : tendre époux, tu ne me perdras pas tout entière; je te donne un autre Joseph, ce sont tous ses traits.... Puis, tournant vers moi sa paupière mourante : Et toi, mon cher fils, dit-elle, je te donne un frère.... vous vous aimerez.... En achevant ces mots; elle me regarde tendrement, et expire.

Vous peindrai-je la douleur de Jacob et la mienne? Tour-à-tour nous arrosions de nos larmes et le corps glacé de ma mère, et l'enfant qui venait de naître. Cependant je voyais d'un œil satisfait croître Benjamin (c'était son nom); je bénissais le ciel de m'avoir donné un frère avec lequel je pusse goûter les charmes d'une amitié mutuelle.

Parlerai-je d'une circonstance peu remar-

quable (car, hélas ! un tel songe pouvait-il venir du ciel) ? Je racontai à Jacob, en présence de mes frères, qu'il m'avait semblé, dans une nuit majestueuse, que le soleil, la lune et onze étoiles, se détachaient de la voûte céleste comme pour se prosterner devant moi. Mes frères crurent entrevoir dans ce songe un présage de leur abaissement et de ma grandeur future. Vains fantômes ! astres, vous êtes maintenant témoins de l'ignominie de mon sort.

De tous mes frères, Siméon et Ruben étaient les plus animés contre moi. Je différais à vous les dépeindre ; et si je pouvais vous dérober leurs actions, je ne tracerais pas leur caractère. Que je plains sur-tout Siméon ! Quelque affreuses que soient mes infortunes, elles n'égalent pas encore les siennes. Mes premières années ont du moins coulé dans le sein du bonheur ; mais lui, depuis qu'il respire, il ne connaît que des sentimens d'amertume. Eloigné de mes amis les plus chers, je m'occupe de notre tendresse réciproque ; au comble des disgraces, je goûte encore la douceur d'aimer ; mais l'amitié n'a jamais su attendrir Siméon ; jamais ses yeux ne versèrent

de ces larmes délicieuses que le cœur préfère au ris. Toujours sombre et chagrin, il cherche la solitude : sa noire chevelure rend plus sensible sa pâleur naturelle; jeune encore, les rides sillonnent son front; il n'a jamais chanté ni pris en main la lyre; il voit les fleurs et l'aurore sans attendrissement. Quoiqu'il ne soit pas l'aîné de mes frères, tel est son ascendant sur leur esprit, qu'ils le regardent comme leur chef. Ruben, qui est le plus âgé d'entr'eux, me haïssait avec plus d'artifice....

Mes pleurs vous annoncent que je touche à la circonstance qui devait me rendre le plus fortuné des mortels.

Le jour où l'on célébra la fête que je vous ai dépeinte, et au moment que mon père m'eut couronné de fleurs, arriva dans notre hameau une jeune bergère nommée Sélima. Un voile couvrait son visage, mais sa taille et sa démarche attiraient tous les yeux. Elle s'approche de Jacob. Respectable vieillard, dit-elle, c'est à regret que je trouble ta joie. Tu vois une triste orpheline, issue de Nachor, frère d'Abraham. Lorsque je perdis mon père j'étais encore au berceau : je viens de fermer les yeux à ma mère. C'est moins son ordre que

le bruit de tes vertus qui m'attire en ce lieu : sers d'appui à ma jeunesse ; ralentis le cours de mes larmes ; et, consentant à flatter ma douleur, permets-moi de t'appeler du nom de père.

Aux accens de cette voix je sentis palpiter mon cœur ; mes regards voulaient pénétrer le voile pour considérer celle qui proférait des sons si touchans. Mais quelle ne fut pas mon émotion, lorsque, Jacob lui ayant accordé sa demande, elle fit voir à découvert tous ses traits ! Une fleur qui, mouillée des pleurs de l'aurore, s'épanouit, et prodigue à-la-fois ses charmes et ses parfums, est une faible image de ce que parut en ce moment la jeune Sélima. Ses larmes, comme une source argentée, coulaient le long de ses joues jusque sur son sein ; sa belle main les essuyait avec sa blonde chevelure. Ses premiers regards se tournèrent vers Jacob ; ensuite nos yeux se rencontrèrent, et nous fûmes troublés. Je m'approchai d'elle, et lui dis : J'ai souvent demandé au ciel une sœur, le ciel comble en cet instant mes vœux. Cependant ma bouche prononçait à regret ce doux nom, et il me semblait exprimer faiblement l'impression qu'elle m'avait faite.

Elle nous accompagna dans la plaine où la fête fut célébrée : là, nos yeux s'arrêtaient souvent l'un sur l'autre ; et tandis qu'elle baissait les siens, je la regardais encore ; ma lyre demeurait muette entre mes mains. Jusqu'à ce jour mon cœur n'avait connu que l'amour filial et l'amitié fraternelle ; je ne savais quel était ce nouveau sentiment ; mais il me semblait si doux et en même tems si impérieux, que je crus n'avoir encore rien aimé.

Ici Zaluca ne put cacher l'agitation de son cœur. J'abuse de votre bonté, lui dit Joseph ; mais tantôt je m'abandonne au souvenir de mes infortunes, tantôt à celui d'une félicité trop passagère.

Continue, répond-elle avec une tranquillité feinte, et n'omets aucun détail... Je crains que cette Sélima ne soit la cause de tes disgraces... Mais peut-être les sentimens qu'elle t'inspira ne furent point durables. En disant ces mots, elle attachait sur lui des regards où se peignait sa curiosité inquiète.

Non loin de notre hameau, reprit-il, est un secret vallon où ma main avait rassemblé les fleurs de plusieurs prairies ; un clair ruisseau coulait sous l'ombrage le plus frais à travers le

vallon : c'était mon asile chéri ; je le recherchais plus souvent encore depuis les nouveaux sentimens dont mon ame était agitée.

Un jour, pendant que mon troupeau paissait au bord de la fontaine, et que je m'abandonnais à une douce rêverie, je prends ma lyre, et je veux chanter les fleurs, les bocages, ou l'aurore, sujets ordinaires de mes accens : mais je ne pousse que des soupirs ; ma lyre les exprime, et le nom de Sélima se présente comme de lui-même sur mes lèvres : ces soupirs et ce nom formaient une mélodie nouvelle et touchante, que le ruisseau répétait dans son cours. Tandis que, l'œil fixé sur l'onde fugitive, je produis ces sons, tout-à-coup j'aperçois dans l'eau transparente l'image de Sélima ; il semblait que le ruisseau coulât plus lentement pour ne pas troubler cette image chérie : un agréable transport me saisit, je lève les yeux, et je vois Sélima elle-même : une rougeur aimable colorait ses joues, un doux embarras était peint dans ses regards. Ce fut l'instant heureux où je lui jurai un amour éternel, et où je reçus de sa bouche les mêmes sermens....

Quelques jours s'écoulèrent, et Jacob invita

tous ses fils. Nous nous rendons dans sa cabane, où nous voyons les apprêts d'un festin. Sur un feuillage frais étaient entassés les fruits les plus exquis, parsemés des fleurs les plus odorantes; des torrens de lait coulaient dans de grands vases, et l'on avait immolé un chevreau: une joie inexprimable éclatait sur le front de mon père. Au milieu de ces fruits et de ces vases remplis de lait étaient placées deux couronnes de fleurs. Nous nous regardions tous avec surprise; les yeux de Sélima sur-tout et les miens, se rencontrant sans cesse, montraient tour-à-tour la crainte et l'espérance.

A peine le festin est-il commencé, que Jacob, assis entre la jeune bergère et moi, ne peut contenir les mouvemens de son ame; il prend les deux couronnes de fleurs. Joseph, dit-il, mon fils, pourquoi me cacher tes sentimens? j'ai lu dans ton cœur; tu aimes Sélima: elle est vertueuse; elle sera ton épouse avant le tems où le rossignol cesse de chanter. Puis se tournant vers elle: Et toi, dit-il, dont le cœur sensible se plaît à m'appeler du nom de père, sois ma fille. Joseph, Sélima, puissé-je avant de mourir voir naître de vous des fils qui vous ressemblent!

En disant ces mots, il prend la main de la bergère et la met dans la mienne. Agité par un doux transport, je pressais la main de Sélima; et embrassant mon père, je sentais couler sur mes joues les larmes que lui arrachaient la joie et la tendresse.

Mais, au milieu de ces épanchemens, Siméon, l'œil étincelant de fureur, se lève, et sort de la cabane. Jacob, frappé de surprise, se dégage de mes bras, laisse tomber les couronnes de fleurs, suit les traces de mon frère, et l'appelant à haute voix : Mon fils ! s'écrie-t-il, mon fils ! est-ce ainsi que tu participes à notre satisfaction ? où t'emporte une haine aveugle ? voici l'occasion de l'oublier.

Ces paroles se dissipaient dans les airs, et Siméon s'éloignait avec les marques du désespoir. Nous en ignorions tous la cause ; mais le courroux de mon frère troubla la joie du festin.

Je ne tardai point à être instruit du sujet de ce courroux funeste. Un jour que je portais mes pas dans une forêt, plusieurs voix bruyantes frappent tout-à-coup mon oreille ; je m'approche de l'endroit d'où partait le tumulte ; et à travers l'épais feuillage j'aper-

çois tous mes frères, hors le jeune Benjamin. Siméon, pâle et tremblant de fureur, s'élevait au milieu d'eux, comme un pin altier qui, naguère frappé de la foudre, agite ses rameaux, et semble encore frémir.

Non, leur disait-il (et je crois encore entendre cette voix terrible dont retentissait toute la forêt); non, mes yeux ne seront jamais témoins de son bonheur. Ce n'était pas assez de me ravir l'amitié d'un père, il me ravit encore le cœur de Sélima... Vous en êtes surpris : oui, je l'aime. J'ai combattu un penchant peu compatible avec la fierté de mon caractère ; et lors même que l'ascendant de Sélima s'est trouvé le plus fort, je n'osais vous dévoiler ce secret. Jugez combien mon amour est violent; depuis qu'il croît dans le silence, j'ai senti s'affaiblir en moi l'inflexibilité que l'on me reproche : peut-être qu'un jour l'austérité de mon humeur se fût adoucie. Mais, non; Sélima n'était point née pour moi : Jacob n'a pu lire dans mon cœur comme dans celui de son cher fils; et quand il aurait pénétré mes sentimens, n'eût-il pas fallu les étouffer ? Vous avez tous été les témoins de mon opprobre; c'est en présence de vous

tous qu'il m'arrache Sélima pour la donner à ce frère perfide. C'en est fait, je vais m'éloigner du hameau pour n'y rentrer jamais. Voyez si vous voulez me suivre, ou me trahir à l'exemple de Joseph. Mais pourriez-vous oublier vos propres affronts ? Jacob ne préfère-t-il pas cet enfant à tous ses fils ? Ruben, ne te souvient-il plus que tu es l'aîné, et que tu occupais auparavant la première place dans son cœur ? Partons : ne craignez point d'affliger Jacob par notre départ ; ne se consolera-t-il pas dans les embrassemens de Joseph ? Si vous êtes trop faibles pour abandonner à jamais le hameau paternel, saisissons du moins quelque prétexte pour ne point assister à la fête d'un hymen odieux.

Il dit, et tous jurent de le suivre. A ce discours, à ces sermens, je sentis mon sang se glacer dans mes veines.

Aussitôt mes frères se rendent auprès de Jacob : je les suis, et j'arrive presque au moment qu'ils entraient dans la cabane. Ruben s'adressant à mon père : Tu nous accuses depuis long-tems, lui dit-il, de négliger nos troupeaux : permets-nous de les conduire dans les gras pâturages de Sichem. Jacob y consent,

en leur faisant promettre que, dans ce mois; le jour où la lune terminera sa carrière, jour marqué pour mon hymen, ils se trouveraient dans le hameau. En même tems il reçoit leurs adieux. Siméon s'approche de lui d'un œil farouche : le vieillard le regarde avec sévérité; bientôt il l'embrasse tendrement : mais Siméon conserve son air sombre, même dans les bras d'un père.

Quelle ne fut pas ma douleur! Quoi! disais-je en moi-même, les plus tendres liens deviendront toujours pour moi une source de disgraces! Siméon, que ne puis-je te sacrifier Sélima! Que je suis infortuné de ne pouvoir être heureux qu'aux dépens du bonheur de mon frère! Telles étaient mes plaintes.

Sélima cherchait à me consoler; sa voix insinuante dissipa ma tristesse : j'espérai que l'absence affaiblirait et la haine cruelle de Siméon, et un amour qu'il avait voulu éteindre dès sa naissance; et je ne songeai plus qu'à Sélima et aux apprêts de mon hymen.

A côté de la cabane de Jacob s'élevaient deux beaux palmiers, qui, parfaitement semblables à ceux qui forment cette demeure consacrée aux larmes, paraissaient m'appeler

sous leur ombrage. Souvent assis sous ces palmiers : Croissez, ô rameaux, chantais-je ; épaississez votre feuillage : témoins du tendre amour qui m'unit à Sélima, vous serez quelque jour notre habitation chérie. Ces rameaux avaient crû, leur feuillage s'était épaissi ; et je touchais à ce jour qui faisait l'objet de mes désirs. Avec quelle ardeur je préparai ma cabane nuptiale ! les branches dociles se pliaient à mon gré, et les fleurs semblaient s'assortir d'elles-mêmes. Vous voyez ici l'image de cette demeure qui devait être si fortunée. La cabane étant faite, j'y conduisis Sélima : sa présence y prêtait un nouvel éclat aux fleurs et à la verdure. Hélas ! nous n'avons vu qu'un moment le séjour où nous devions être unis à jamais !

Le jour de mon hymen étant arrivé, je devance l'aurore : le silence régnait encore dans le hameau ; je porte mes regards impatiens vers les lieux où le soleil se lève. Il paraît enfin, mais chargé d'épais nuages, que ses rayons avaient peine à percer ; les ténèbres semblaient vouloir prolonger leur empire. Eh quoi ! disais-je, un ciel serein n'embellira point la plus heureuse de mes journées ! En

prononçant ces mots, un secret pressentiment troublait mon cœur. Etonné de ne pas goûter plus de joie, je me reprochais mon indifférence.

Bientôt je vole vers Sélima; à peine l'ai-je entrevue, que ce trouble est dissipé. Je la pare des fleurs que je venais de cueillir; elle me décore d'une guirlande où l'on distinguait des emblêmes de notre union; mais je remarquais que les fleurs qui composaient ces emblêmes étaient mouillées de ses larmes.

Nous nous rendons dans la cabane de Jacob; il nous serre tendrement dans ses bras. Cependant mes frères ne paraissaient point : mon père, pour leur marquer l'impatience que nous avions de les revoir, propose d'aller à leur rencontre.

Nous sortons de la cabane; le vieillard me donne une main, et l'autre à Sélima; précédés du jeune Benjamin, nous traversons le hameau au milieu de mille cris de réjouissance, et sur un chemin que les enfans et les épouses de mes frères avaient parsemé d'un feuillage fleuri. Je portais des regards satisfaits et sur ces épouses vertueuses, et sur ces enfans qui ne participaient point à la haine de leurs

pères, et sur ces nombreuses cabanes décorées de fleurs nouvelles. Nous nous avançons à quelque distance du hameau ; Jacob s'assied sous un cèdre, tandis que Sélima, Benjamin et moi, nous montons sur une colline, afin de pouvoir lui annoncer l'arrivée de mes frères.

Le soleil avait fait la moitié de sa course, et mon père alarmé commençait à craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur à ses enfans ; il se reprochait d'avoir consenti à leur départ, et il voulait aller lui-même les secourir ou les consoler. Quant à moi, soupçonnant trop les véritables raisons de ce retard, je vis que mes espérances avaient été frivoles. Veuille te reposer sur mon zèle, lui dis-je, j'irai trouver mes frères.

Hé quoi ! répondit-il, tu veux aussi me quitter ! je me verrai donc privé de tous mes fils !..... Il est vrai que t'envoyer à Sichem c'est y aller moi-même ; je connais ta tendresse pour tes frères... Cependant, s'il me fallait attendre ton retour ainsi que le leur ! Je ne suis pas éloigné du trépas : si je mourais sans que tu reçusses mes bénédictions, sans que ta main me fermât la paupière !

À ces paroles je fus vivement attendri. D'un autre côté Sélima me pressait, avec les expressions les plus touchantes, de ne la point quitter. Mon cœur éprouvait de violens combats; mais l'amitié fraternelle et le devoir l'emportèrent. J'embrassai le vieillard, qui, me serrant contre son sein, poussait des gémissemens dont mon ame était troublée. J'embrassai Sélima; et le jeune Benjamin, qui partageait notre douleur commune, me tendait les bras, et versait des larmes.

Sélima éplorée suivit mes pas. Je n'ai pu te parler librement, dit-elle, en présence de Jacob. Où vas-tu? as-tu donc oublié la haine de tes frères? penses-tu les ramener dans le hameau? Ce jour devait être le plus heureux de notre vie: si tu m'aimais, pourrais-tu reculer notre union?

Je t'aime, lui répondis-je; mais l'amour éteindrait-il l'amitié que je dois à mes frères? Ma félicité ne serait-elle pas troublée si je célébrais sans eux mon hymen? Crois-tu que Jacob, inquiet sur le sort de ses fils, nous unisse en leur absence? C'est l'amour autant que l'amitié qui me porte à accélérer leur retour.

En achevant ces mots, je m'arrache doucement d'entre ses bras, et je m'éloigne. De tems en tems je me retournais, et j'attachais les yeux sur ces tendres amis, qui de leur côté me suivaient de leurs regards. Mais lorsque je les perdis de vue, je fus saisi de la plus vive douleur. Je fis quelques pas vers eux pour les voir encore; ils s'avancèrent vers moi dans le même dessein : nous nous tendions les bras, et nous demeurions longtems à nous regarder avec des démonstrations muettes de tendresse. Je me demandais : D'où vient répandent-ils des larmes ? Mais pourquoi mon propre cœur est-il si serré ? Si je les quitte, c'est pour un jour seulement, et pour revoir des frères.

L'idée de mon devoir se réveillant dans mon esprit, je donnai encore un dernier regard à Jacob, à Sélima et à Benjamin; et portant les yeux sur le hameau paternel, qui s'étendait devant moi sur une colline, j'y découvris ma cabane nuptiale : Adieu, dis-je, heureux séjour ! avant que soient fanées les fleurs qui te décorent, j'espère voir sous ton ombrage se dissiper le trouble de mon cœur. En même tems je continuai ma route.

A mesure que j'avançais, le désir d'embrasser mes frères tempérait ma tristesse. Je me flattais qu'ils ne pourraient résister à mon empressement, et à l'amitié tendre et sincère que manifesteraient les accens de ma voix, mes regards, mes prières, et mes larmes.

Occupé de ces idées, j'entre dans Sichem à l'heure où les troupeaux quittaient les pâturages : dans l'espoir de rencontrer mes frères, je traverse le hameau d'un pas rapide ; mais je n'aperçois aucun d'entre eux. Je demande où sont les fils de Jacob. On me répond que depuis plusieurs jours ces fils, peu dignes d'un père si vertueux, ont délivré le hameau de leur présence ; qu'on ignore leur nouvelle retraite, mais qu'on les a vus se rendre vers la forêt voisine.

A ce discours je pousse de profonds soupirs, et je porte mes pas errans dans la campagne : déjà s'avançaient les ombres de la nuit. Que j'éprouvai de combats! Prolonger mon absence, c'était inquiéter vivement un père et une amante que je désirais moi-même de rejoindre. Mais pouvais-je retourner sans être accompagné de mes frères? Eussé-je dit à Jacob qu'ils n'étaient plus dans Sichem,

que j'ignorais le lieu de leur demeure ? Je résolus de me sacrifier plutôt que de ne point ramener tous ses enfans dans ses bras. Je n'attendis pas le retour de la lumière. La nuit avait étendu son voile sombre, et j'entrais dans la forêt, où, marchant au hasard, je m'écriais : Fils de Jacob ! mes frères ! où êtes-vous ? Ma voix se faisait entendre comme les cris douloureux d'un agneau qui a perdu sa mère.

Quoi ! interrompit ici Zaluca épouvantée, t'engager seul, dans l'horreur des ténèbres, au milieu de cette forêt ! Je tremble que les bêtes féroces ne t'aient attaqué. Elles fuirent devant moi, répond Joseph ; je dus trouver dans mes frères des cœurs plus cruels....

Un étranger accourut enfin à mes cris ; et me dit que les enfans de Jacob étaient à Dothaïm ; je crus que c'était une intelligence céleste qui descendait à mon secours. Ah ! lui dis-je, si tu traverses le hameau de Jacob, veuille entrer dans la cabane du vieillard ; dissipe ses craintes, et celles de la jeune Sélima, à laquelle je serais maintenant uni sans des circonstances fatales : dis-leur que si je retarde mon retour, c'est que je suis les pas de mes frères.

Je continue ma route ; et marchant toute la nuit, j'arrive au point du jour dans la plaine de Dothaïm. Bientôt je vois s'avancer de nombreux troupeaux ; leurs chiens fidèles courent à moi, et me font des caresses. Ah ! m'écriai-je transporté de joie, je vais donc embrasser mes frères ! Je me précipite en même tems à la rencontre du premier ; c'était Siméon. A la fureur qui s'alluma dans ses yeux, je m'aperçus du moment où il me reconnut. Audacieux, dit-il, tu me suis dans des lieux où j'évite ta présence ! paré de cette guirlande odieuse, emblême de votre union, tu veux donc me forcer à être témoin de ton bonheur ? Il me repousse en disant ces mots.

Je l'avouerai, je voulus vaincre cette haine : malgré ses efforts je le pris dans mes bras ; et, sans pouvoir parler, je le serrai contre mon sein avec une violence pardonnable à la seule amitié.

Mais loin d'être attendri par ces embrassemens, il en devint furieux. Sont-ce là, dit-il, des témoignages de tendresse ou de haine ? Faible ennemi, qui ne m'as vaincu que par la ruse, penses-tu me surpasser en force ? En

prononçant ces paroles, il se débat, s'arrache de mon sein, s'arme de son coutelas, et le tient levé sur mon cœur. Je ne lui opposai aucune résistance; mais Ruben accourut, et retint le bras de mon frère.

Aussitôt je me vois entouré d'eux, je les entends délibérer sur mon sort. La fureur de Siméon ne pouvait être contenue. Il déchire la guirlande qui m'avait été attachée par la main de Sélima; et, sans me laisser le tems de l'implorer, il m'entraîne et me précipite dans une cîterne : elle était sans eau.

Le soleil touchait au milieu de sa course, et mes frères s'abandonnaient à la joie d'un festin; tandis que, faible et presque inanimé, étendu sur la pierre brûlante, j'attendais le trépas. Tout-à-coup Siméon paraît au bord de la cîterne; il m'ordonne d'en sortir, et me prête du secours. Quoique la même fureur éclatât dans ses regards, je crus que la compassion avait touché son ame.

Je le suis d'un pas chancelant jusqu'à l'endroit où mes frères étaient assemblés: là, je vois avec une vive surprise des étrangers qui leur comptaient de l'or. Mais apprenant bientôt ma destinée malheureuse, mes yeux se

portent de toutes parts pour chercher Ruben; il s'était écarté. D'abord mes sanglots me coupent la voix; je surmonte enfin ma douleur, et j'adresse ces paroles aux fils de Jacob :

Si les regards, les soupirs et les pleurs d'un frère pouvaient vous attendrir, je vous épargnerais les reproches. Est-ce là le prix de la tendre amitié que je vous ai vouée depuis mon enfance ? J'ai quitté le hameau paternel pour vous y ramener; ne vous trouvant pas à Sichem, je vous ai suivis jusqu'en ce lieu, et je vous aurais suivis plus loin encore; je ne voulais pas célébrer mon hymen sans être entouré de mes frères, sans avoir regagné leur tendresse : et voilà l'accueil que je reçois ! et les soins de mon amitié me coûtent tout mon bonheur ! . . . Mais, dites, est-il bien vrai que vous ayez la barbarie de m'arracher à un père, à une épouse. . . à des frères ? car je ne puis encore oublier que vous l'êtes. Pouvez-vous bien vous résoudre à vendre votre propre sang ? L'or est-il donc d'un plus grand prix à vos yeux que les doux et sacrés liens de l'amitié fraternelle ? . . . . . Siméon, pourquoi Ruben t'empêcha-t-il de

me donner la mort ? Mais il n'est point ici, reprends ton coutelas, voilà mon cœur ; j'aime mieux mourir que d'être esclave et vivre loin de tout ce qui m'est cher.... Si mes malheurs ne vous touchent point ; si, sans répandre des larmes, vous vous représentez les cris et les sanglots que, loin des miens, je pousserai dans l'horreur de l'esclavage ; êtes-vous insensibles à la douleur de Jacob ? voulez-vous faire couler les pleurs d'un père, et le précipiter dans le tombeau ?...... Hé quoi ! êtes-vous donc tous armés contre moi ? Nephthali, mon cher Nephthali ! toi qui partageas mes jeux, et qui reçus de la nature un caractère plus doux, te contentes-tu de verser des pleurs ?... Siméon, mon frère ! (ce nom seul devrait t'attendrir ;) tu m'aimas autrefois ; je ne te hais point, même après ce traitement barbare. Préviens les remords qui déchireront ton ame, rends-moi la liberté ; et j'oublie tout : mon père, Sélima même, ne m'arracheront point ce secret funeste ; j'effacerai la trace de mes larmes, je t'embrasserai ; nous retournerons au hameau, et notre amitié réciproque adoucira la vieillesse de Jacob, et prolongera sa vie.

En disant ces mots, je lui tendais les bras; et mes regards, en l'implorant, l'assuraient de ma tendresse.

La plupart de mes frères parurent touchés; Nephthali voulut prendre ma défense; les étrangers mêmes qui m'avaient acheté étaient attendris et irrésolus. Mais, ô pouvoir de l'avarice sur les cœurs! Siméon les gagne en leur remettant une partie de leur or. Puis, lançant des regards terribles à tous mes frères, il menace Nephthali de lui faire partager ma destinée. En même tems on me dépouille de la robe que Sélima avait tissue pour le jour de mon hymen, et l'on me revêt de l'habit d'esclave.

Alors voyant que je n'avais plus rien à espérer: Moment funeste, m'écriai-je, où, croyant trouver ici des frères, je m'arrachai des bras paternels, où je résistai à tes tendres instances, ô ma Sélima! maintenant je serais ton époux, nous respirerions le bonheur sous la même cabane!... Tu m'attends à chaque heure; tu me prépares peut-être une couronne de fleurs: abandonne-les aux vents; elles n'orneront point ma tête...

Ensuite m'adressant à mes frères: Je vous

conjure pour la dernière fois, leur dis-je, par l'autel élevé des mains d'Abraham, par les tombeaux de nos aïeux, par les cheveux blancs de Jacob, par vos épouses, par vos enfans, par toute la nature; enfin, par le Dieu que vous adorez, ce Dieu qui, maître de l'univers, nous a créés frères, qui a gravé lui-même dans nos cœurs les lois sacrées de l'amitié fraternelle, et qui en ce moment nous regarde du haut des cieux.... Vaines prières! je ne vous implore donc plus pour moi. Retournez au hameau paternel; vous n'y verrez plus un frère qui vous est odieux: que Jacob n'ait pas la douleur de perdre tous ses fils... Soulagez sa vieillesse!...

Nephthali se précipite alors dans mes bras; nous confondons nos pleurs et nos sanglots. Je retrouve donc ici un frère! lui dis-je: moment entremêlé d'horreur et de satisfaction.... Ecoute: pense que je ne suis plus, et souviens-toi de ma volonté dernière...Ne répands pas de larmes. Si tu es touché de mes malheurs, jure-moi de ne point abandonner mon père; sois l'appui de sa vieillesse: console, s'il se peut, sa douleur; qu'il ignore à jamais les auteurs de mes infortunes; il ne pourrait

soutenir un coup si terrible... Je te recommande Sélima.... Soutiens-moi, je succombe au poids de mes malheurs.... Prends soin de Benjamin...

J'allais poursuivre ; mais Siméon arrache Nephthali de mes bras : mes frères s'éloignent, et les étrangers m'entraînent. Il me semblait que l'on déchirât mon cœur en me faisant rompre à-la-fois tant de liens. Les noms de Jacob, de Sélima et de Benjamin, sortaient de ma bouche ; mes pleurs se précipitaient en torrens ; j'invoquais le ciel, je poussais des cris douloureux. Mais bientôt mes yeux s'obscurcissent, mes genoux chancellent; et je tombe. Je bénissais l'Etre suprême, croyant toucher à l'heure de mon trépas : des soins intéressés me rendent à la vie. En rouvrant les yeux, je demande mon père et Sélima, et je ne me vois entouré que de ces vils mercenaires qui trafiquent de la liberté des hommes.

Nous partons. Aucun objet ne frappait mes regards, on m'adressait vainement la parole : mon ame était absorbée dans le seul sentiment de la douleur. Toujours plongé dans cet égarement funeste, et, sans savoir quelle

route nous avons prise, j'ai été conduit dans ce hameau, où Butophis m'a mis au nombre de vos esclaves.

Voilà le récit de mes infortunes. Mon cœur trop plein, et qui jusqu'à ce jour ne s'est pas permis de raconter ses peines, seul soulagement des malheureux, a fait éclater devant vous toute sa douleur. Je vous ai dévoilé les crimes de mes frères. Cependant je ne doute point qu'ils ne soient en proie aux remords : la vertu aura repris son empire dans leurs ames.... Vous donnez des pleurs à mes disgraces. Que cette sensibilité me présage un heureux avenir ! Vous ranimerez ma vie languissante, et vous ferez renaître la joie dans le hameau de mon père.

Il se tait. La douce impression que fait sur un cœur sensible le silence qui succède à une mélodie touchante est le sentiment qu'éprouve Zaluca. Elle se livre au plus vif attendrissement ; ses larmes, sans qu'elle s'en aperçoive, continuent à couler de ses yeux ; tous les objets semblent avoir disparu devant ses regards ; elle ne voit pas même Joseph. Enfin, sortant de cette rêverie profonde, elle se lève, promet au jeune esclave de terminer

des infortunes si peu méritées, et prend la route de son palais.

Joseph, plus tranquille, essuie ses pleurs, et rentre dans le hameau.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

ZALUCA, retirée dans son palais, voulait se livrer au repos ; mais l'image de Joseph, toujours présente à son esprit, bannissait le sommeil de sa paupière. Il lui semblait qu'étant encore dans la cabane de l'infortuné, l'œil fixé sur lui, et l'oreille frappée de cette douce voix, elle écoutait la plus touchante histoire ; elle croyait encore voir couler les pleurs de Joseph : alors elle ne pouvait retenir ses larmes ; et pensant pleurer avec lui, elle trouvait du plaisir à les répandre. Mais lorsqu'elle se retrace cette partie du récit qui dépeignait si naïvement l'amour le plus tendre et le plus délicat, ses pleurs cessent de couler, un poison mortel l'agite, l'illusion flatteuse disparaît, elle s'aperçoit qu'elle est seule, et craint d'interroger son ame troublée.

Quel est donc, dit-elle enfin, le tumulte involontaire de mon cœur ? Touchée de la plus vive compassion, j'ai voulu connaître les disgraces de Joseph : il me semblait que ses malheurs étaient les miens. Il m'a satisfaite ; je

puis maintenant les terminer : demain il sera libre ; je le renverrai... Où ?... dans les bras de Sélima ! A cette pensée elle frémit de fureur.

Malheureuse ! reprend-elle, il est donc vrai, tu aimes ! Le voilà ce mortel pour qui ton cœur soupirait avant de le connaître, que tu demandais à toute la nature, et dont l'absence te rendait insipides tous les plaisirs... Quel est mon sort infortuné ! Je m'arrache à des fêtes où l'on célèbre un hymen que je hais, et je viens dans ces lieux pour y chercher du repos : j'espérais que, participant au calme de cet asile champêtre, j'y obtiendrais plus d'empire sur mon cœur ; et c'est dans cet asile même que ma tranquillité rencontre de nouveaux obstacles, et que je respire des feux contraires à mon devoir !...

Mais quel est cet indigne aveu ? toi qui rebutas les vœux de toute une cour, oubliant aujourd'hui l'orgueil de ta naissance, tu t'abaisses à soupirer pour ton esclave ! Que dis-je ? Joseph est-il né dans l'esclavage ? Si, comme je m'en flattais, il ne descend pas des immortels, ne mérite-t-il pas d'en descendre ? Ses aïeux étaient des rois paisibles, entourés

de leurs enfans et de leurs troupeaux. Si les dieux l'ont conduit dans la servitude, c'est peut-être pour l'amener dans mes bras. Et quand même il ne serait qu'un esclave, quel front couronné aurait plus de charmes ? qui, comme lui, unirait tant de noblesse à tant de simplicité ?...

Où t'égarent tes transports ? Ne te rappelles-tu point que ton cœur n'est plus à toi, que tu viens de le donner ; que l'honneur, que la vertu t'ordonnent d'étouffer de tels feux ? Mais quoi ! ma flamme ne peut-elle être innocente ? Est-ce être criminelle que d'aimer ? Les lois sévères de l'hymen m'interdiraient-elles jusqu'à la douceur de voir et de consoler un malheureux, de l'entendre raconter d'une bouche ingénue l'histoire de ses infortunes, de prêter l'oreille aux accens de sa lyre, d'unir mes larmes aux siennes, de soupirer avec lui, de lui dire que je l'aime, de recevoir l'assurance de sa tendresse ?...

Que dis-je ? as-tu donc oublié qu'il adore une autre que toi ? Lui que je croyais insensible, comme il me faisait à moi-même l'aveu de son amour ! Mais sait-il que je l'aime ? ose-t-il seulement le soupçonner ? n'est-ce pas

à moi de l'enhardir ? et puis-je douter un moment qu'il ne me sacrifie sa bergère ?

Tels étaient les sentimens tumultueux auxquels se livrait Zaluca.

Joseph, arrivé dans sa chaumière, avait séché ses larmes, les dernières qu'il croyait donner à ses malheurs. Il s'endort, occupé des espérances les plus heureuses ; et, depuis sa captivité, c'est la première fois que le sommeil lui verse ses tranquilles pavots. Déjà des songes flatteurs le conduisaient dans les bras d'un père et d'une amante. Il s'éveille au milieu de ces agréables images, et sort de sa chaumière.

Le soleil s'élevait derrière une noire forêt de cèdres, qu'il paraissait embraser de l'or de ses rayons; toute la forêt, animée du feu céleste, exhalait des parfums que les zéphirs portaient dans les campagnes; et, du sein de cet asile, les oiseaux faisaient entendre une mélodie si douce, qu'elle semblait partir du bout de l'horizon où naît l'astre du jour. Ce spectacle, à-la-fois touchant et majestueux, captive le cœur de Joseph ; il y attache ses regards, et en même tems il respire l'air embaumé, et prête l'oreille à ces concerts.

Tel qu'un homme qui, sortant d'une maladie longue et dangereuse, croit voir renaître avec lui toute la nature, se livre à des objets qu'il a long-tems regardés d'un œil insensible, et cependant ignore qu'il ne jouit que d'une lueur de santé : tel Joseph s'abandonnait à des sentimens auxquels son âme avait été si long-tems fermée. Soleil, s'écrie-t-il avec transport, toi qui éclaires le dernier jour de ma captivité, je puis donc contempler d'un œil serein tes premiers rayons ! je puis, sans répandre des pleurs, te voir luire aux lieux où ma famille est rassemblée ! Douce aurore, tu ne reparaîtras point désormais sans entendre mes chants !

Cependant ce jour était près de s'écouler, et l'impatient Joseph attendait encore dans sa cabane solitaire que l'on vînt le dégager de ses fers. Quoique la nuit étendît déjà ses voiles sombres, il semblait vouloir prolonger une journée qu'il pensait être celle de sa liberté, et il ne se retira que lorsque les ténèbres les plus profondes régnèrent sur la terre. Le lendemain il languit dans la même attente : plusieurs jours se succèdent, et il demeure esclave. Enfin ses espérances s'évanouissent,

la joie s'éteint dans son cœur, et il reprend sa morne tristesse. Mais il ne peut expliquer la conduite de Zaluca. Les larmes, dit-il, sont donc un gage trompeur d'une ame sensible à nos infortunes!

Zaluca, trop faible pour dompter un penchant impérieux, essayait le pouvoir de l'absence. Elle ne peut se résoudre à quitter son asile champêtre; mais, se tenant renfermée dans son palais et dans ses jardins, elle évite les lieux où elle eût pu rencontrer le jeune esclave. Vains efforts! cette image charmante semble la poursuivre dans la retraite la plus reculée. Le zéphyr, se jouant sur le feuillage, en tire-t-il des sons flatteurs, elle croit entendre la douce voix de Joseph. Si, dans le silence de la nuit, le rossignol pousse des accens douloureux, ou qu'un ruisseau coule avec un murmure plaintif, il lui semble que les soupirs et les regrets de Joseph frappent son oreille; elle se reproche alors que, loin de terminer tant de malheurs, elle les aggrave, et lui fait répandre des larmes nouvelles. Quelquefois, sans le savoir, elle prend la route de l'asile solitaire de Joseph; et, sortant tout-à-coup de son égarement, elle retourne sur ses pas.

Un soir qu'elle touchait à l'entrée de la forêt, elle veut s'arracher à ces lieux, et elle y est retenue par une force invincible : son ame, comme épuisée des longs combats qu'elle a soutenus, cède au pouvoir de l'amour. Elle s'avance d'un pas tremblant vers la cabane isolée : la lune éclairait sa marche timide. Déesse, s'écrie-t-elle, malgré tes pâles feux, et quoique chaste et sévère, tu ne pus te défendre d'aimer : tu descendis des cieux, et ce fut un berger qui te fit connaître ces doux transports. Comme toi je dépouille mes grandeurs, et j'aime un simple berger. Seconde mes désirs, tu les as ressentis : fais que mon amant ne soit pas insensible !

En même tems elle s'approchait de la cabane. Malgré la fierté naturelle à son cœur, elle tremble en présence de cet esclave. A son aspect, Joseph est d'abord étonné. Ah ! lui dit-il, vous venez sans doute m'annoncer que je suis libre. Pardonnez à mes soupçons ; je me croyais oublié de vous.

Zaluça garde un moment le silence ; elle soupire.. Que je suis loin de t'avoir oublié ! dit-elle... tes disgraces ont toujours été présentes à ma mémoire... Mais, poursuit-elle en

hésitant et en baissant les yeux, ne pourrait-on terminer tes peines sans que nous ayons la douleur de te perdre? Toi-même, nous quitteras-tu sans aucun regret? Tu as ici des amis: te résoudras-tu à les abandonner pour toujours?... Il est des liens plus forts peut-être que ceux de la naissance, et qui pourraient adoucir le plus rude esclavage.... Si rien ne peut te retenir, ne crains-tu point les pièges que te tendront des frères perfides? Peux-tu douter que, te voyant triompher de leur haine, ils n'attentent à tes jours? Ils répandront ton sang... j'en frémis... et c'est moi-même qui, en t'affranchissant, t'aurai livré à leur barbarie. Quand tu aurais le bonheur d'y échapper, je serai loin de toi, j'ignorerai ton sort, et mon ame alarmée se présentera toujours cette sanglante image...

Ah! ne redoutez rien, interrompit vivement Joseph: je vous l'ai dit; le remords règne dans le cœur de mes frères; les larmes et le désespoir de Jacob, de Sélima et de Benjamin, et même l'amitié fraternelle qui s'est réveillée dans leur ame, tout me les a rendus. Mais dussé-je rencontrer ma perte dans les bras de mes frères, je brûle de revoir un père

et une amante. Que me sert de traîner loin d'eux des jours infortunés? Après que je les aurai serrés contre mon sein, je mourrai, s'il le faut, avec moins de regret. Mais non, mes frères conspireront à mon bonheur. Ne le retardez plus, et vos bontés ne sortiront jamais de ma mémoire; jamais le soleil n'atteindra le bout de sa course sans que je les aie célébrées par mes chants : après l'auteur de la nature, vous recevrez le plus juste tribut de ma reconnaissance; et mon père et Sélima, pénétrés, ainsi que moi, de vos bienfaits, uniront leur voix à la mienne.

Sélima! dit Zaluca courroucée; Sélima!... Puis adoucissant sa voix : Tu ne respires donc que pour elle?... Et si tu trouvais ici une autre Sélima?...

Qui la remplacerait? dit Joseph; quelle bergère de ce hameau?...

Tu la vois devant toi, interrompt Zaluca... Reviens de ta surprise... Faut-il t'apprendre que je t'aime? mes regards, mes soupirs, mes larmes, mes craintes, n'ont-ils pu t'en instruire? Je ne cherche point à te vanter ta conquête, mais j'ai dédaigné les vœux d'une foule d'amans illustres, et sans toi je ne con-

naîtrais point l'amour : soit fierté, soit que mon cœur se réservât pour toi, jusqu'à présent il fut insensible. Entraînée malgré moi aux autels, j'y ai juré que, ne pouvant aimer mon époux, aucun mortel cependant ne régnerait dans mon ame. Vains sermens ! depuis que je t'ai vu, tu y règnes, je ne respire que pour toi. Pourquoi les dieux ne m'ont-ils pas conduite ici avant que je formasse ces nœuds? je n'eusse écouté ni l'orgueil de la naissance, ni l'intérêt, ni l'ambition d'un père; je t'aurais donné mon cœur. Mais, malgré les liens que la contrainte a formés, tu occupes ce cœur sans partage ; j'ai obtenu de mon époux que, content de m'avoir amenée aux autels, il ne troublât point ma retraite. Veux-tu partir encore? veux-tu m'abandonner ? Me préférerais-tu des frères perfides ? et mon amour ne balancerait-il pas la tendresse d'un père ? Te parlerai-je de Sélima ? peut-elle t'aimer autant que je t'aime ? Choisis maintenant ta destinée. Veux-tu que mon crédit t'élève jusqu'à moi ? qu'il me sera doux que ton bonheur soit mon ouvrage ! Satisfait des seuls biens de l'amour, veux-tu demeurer esclave ? les grandeurs, dont j'étais si jalouse, te seront sacrifiées :

cette cabane, où tu as répandu tant de larmes deviendra le séjour de ta félicité; elle sera mon palais, et l'unique témoin de notre tendresse.

En prononçant ces mots elle arrêtait sur Joseph des regards pleins de flamme. Tout paraissait seconder ses désirs : la douce lumière de la lune, en éclairant ses charmes, les rendait plus touchans ; l'ombre mobile du feuillage cachait et découvrait tour-à-tour un sein agité par de tendres soupirs; l'amour qu'elle venait de faire éclater parlait encore dans ses yeux; la forêt entière, et les guirlandes de fleurs dont la cabane était décorée, exhalaient des parfums odoriférans; et les rossignols, par leur voluptueuse mélodie, invitaient à l'amour les mortels et les habitans des bois.

Le jeune esclave, saisi de la plus vive surprise, gardait le silence. Zaluca en tirait un augure favorable; ses regards étaient plus touchans : elle croyait qu'un soupir achèverait sa conquête, lorsqu'il lui dit avec douceur :

Vous n'exigez pas sans doute que je vous déguise mes sentimens, et ma langue ne pourrait

se prêter à la feinte. Je ne puis répondre à votre tendresse. Grand Dieu, je serais infidèle à la vertu auprès de cet autel qui t'est consacré ! O mes aïeux ! ô mon père ! je me rendrais indigne de vous. Et toi, ma chère Sélima, je te manquerais de foi dans ce lieu où tous les jours je t'offre mes larmes, et qui me retrace ton image et ma cabane nuptiale !... Mais vous, pardonnez ma hardiesse ; n'êtes-vous pas unie à un époux ? Si je suis fidèle aux liens de l'amour, ceux de l'hymen ne sont-ils pas plus sacrés encore ? Quand on a serré des nœuds si doux, peut-on former quelque autre désir ? L'union de deux cœurs, cette union si libre, est donc ici l'ouvrage de la contrainte, et le même jour la voit naître et s'anéantir ! Si cette contrée autorise de telles mœurs, moi, je ne trahirai point mon devoir, Sélima et mon maître. Esclave et dépouillé de tout, je conserve la vertu, le seul bien qui me reste. Mais vous la respecterez vous-même. S'il est vrai que vous ayez quelque tendresse pour moi, je vous conjure par cette tendresse, si votre père respire encore, ou si, enfermé dans la tombe, son souvenir est cher à votre cœur, je vous conjure en son nom, terminez

mes infortunes, rendez un fils à son père.

A mesure qu'il parlait, l'amour qui était peint dans les yeux de Zaluca faisait place à la honte et à la fureur; ses traits s'altéraient par degrés; le sourire séduisant disparaissait de ses lèvres: tantôt ses regards sont baissés; tantôt, enflammés de rage, ils errent sur l'esclave insensible; et comme dans un bocage le bruit épouvantable du tonnerre interrompt la mélodie touchante des oiseaux, à la douce voix de Joseph succède cette voix terrible:

Ingrat! vil esclave! tu ne mérites point le bonheur que je t'offre; ton cœur est aussi bas que ta condition. Aime ta Sélima: seule elle peut te rendre heureux. Tu gémiras en vain de son absence; tu vieilliras dans l'esclavage, et tes yeux ne la reverront jamais.

En même tems elle sort furieuse de la cabane. Joseph demeure interdit et tremblant: les dernières paroles de Zaluca retentissent long-tems à son oreille. Accablé de ce coup imprévu, il rentre languissamment dans le hameau.

Cependant Zaluca se livre à sa fureur jalouse. Telle qu'une comète brûlante, qui, pendant la nuit, erre dans l'espace immense

des cieux, et dont la chevelure enflammée, la terreur du timide villageois, flotte au loin dans la voûte ténébreuse : telle Zaluca, l'œil étincelant d'un feu sombre allumé par l'amour et par la rage, et abandonnant aux vents sa chevelure éparse, portait dans ses jardins, au milieu des ombres, un pas égaré. Tout-à-coup elle s'arrête :

Quelle honte! quel opprobre! s'écrie-t-elle : est-ce bien moi qui viens d'essuyer des rebuts, les rebuts de mon esclave? Ai-je oublié l'orgueil de mon sexe, mon propre orgueil, mon rang, mon devoir, pour entendre prononcer le nom odieux de Sélima? Me préférer une villageoise! me le dire à moi-même!... Etouffons un indigne amour, reprenons ma fierté, quittons des lieux funestes à mon repos... Infortunée! tu veux reprendre ta fierté, et tu t'es avilie. Où iras-tu? Portant dans ton cœur l'image de ton esclave, paraîtras-tu devant ton époux? tous ne liront-ils pas ta honte écrite sur ton front? ceux dont tu rebutas la tendresse ne se riront-ils point de ton ignominie?... N'importe : après les affronts que j'ai subis, en est-il que je redoute encore? Fuyons... pourvu que mes yeux ne

voient plus l'ingrat, tout lieu m'est égal. Qu'il demeure dans ce hameau, qu'il y gémisse, qu'il y verse des larmes amères... Des larmes! ah! il sera plus heureux que moi; il triomphera de mes peines : délivré de l'horreur de ma présence, il ne craindra plus que je vienne troubler sa retraite; il s'y rendra tous les soirs; là, occupé de sa Sélima, il lui donnera des soupirs qu'il m'a refusés... Détruisons cette cabane qu'il lui consacra, où je me suis vue humiliée; renversons cet autel qu'il atteste pour justifier ses mépris. La vengeance est faible; mais il y sera sensible, et peut-être apprendra-t-il à redouter celle qu'il dédaigne.

Elle dit, et précipite ses pas pour faire exécuter ce dessein. La lune portait dans l'autre hémisphère le doux éclat de ses rayons, et les ténèbres les plus profondes couvraient les campagnes; le silence régnait dans les bois, sur les coteaux, et dans les vallons; les animaux les plus féroces, las de pousser leurs rugissemens, dormaient dans leur tanière; Philomèle même, qui seule résiste au sommeil vainqueur de toute la terre, y cédait enfin; et ses chants, affaiblis par degrés, ne se faisaient plus entendre : Zaluca seule est agitée, fu-

rieuse ; elle ordonne que l'on abatte la cabane de Joseph. On obéit à ses ordres. Toujours errante dans les ténèbres, le bruit retentissant des haches, répété par les échos, parvenait à son oreille satisfaite. Sous les coups redoublés les deux palmiers s'ébranlent, crient, et tombent avec un fracas terrible ; la terre tremblante en mugit : les oiseaux qui avaient posé leurs nids sous cet ombrage paisible, et qui, nourris des mains du jeune infortuné, se plaisaient dans sa demeure, et semblaient vouloir charmer ses peines, s'envolent en poussant des cris de douleur. Zaluca, au milieu de sa rage, goûte quelque joie.

Mais Joseph, sur qui le sommeil commençait à répandre ses plus légers pavots, et dont les larmes n'étaient pas encore séchées, s'éveille avec effroi. C'est ainsi que, dans une ville réduite par un long siége à l'extrémité, lorsque les malheureux citoyens livrés au repos ont enfin oublié leurs disgraces, tombe une tour minée par des assauts souterrains ; la ville entière, depuis ses fondemens jusqu'au haut de ses remparts, éprouve une secousse horrible ; et, tandis que le camp ennemi écoute ce tumulte avec les transports

d'une barbare alégresse, le citoyen se réveille tremblant, et voit sa perte assurée.

La douce aurore, parée de roses qui répandent un parfum délicieux sur la terre, commençait à se montrer dans l'orient, lorsque Zaluca, frémissant de rage, s'arrache à son palais champêtre, et va cacher sa honte dans les murs de Memphis.

Joseph apprend avec satisfaction la nouvelle de ce départ. Le soir, il prévient l'heure où il se rendait à sa solitude. Il pense que dans son malheur il pourra du moins s'occuper librement de Sélima, et que les momens qu'il lui consacre ne seront pas troublés par une rivale jalouse.

Rempli de ces idées, il touchait à son asile Quelles sont sa surprise et sa douleur lorsqu'il voit l'autel renversé, la cabane abattue, et les fleurs dont il l'avait décorée éparses sur le gazon ! Comme un villageois qui, sur le soir, soupirant après le repos, ramène à pas lents ses bœufs et sa charrue renversée; déjà il se peint la joie qui, à son aspect, éclatera dans les yeux de son épouse, et les cris caressans de sa naissante famille; mais comme il touche à sa chaumière, la foudre se précipite des cieux,

il voit la chaumière embrasée, et il entend les voix mourantes de sa femme et de ses enfans; pâle et glacé d'effroi il demeure immobile : ainsi Joseph tient long-tems les yeux attachés sur ce spectacle. Il se jette enfin sur ces débris, il les embrasse ; et les arrosant de larmes : Cabane chérie ! s'écrie-t-il, toi que j'avais consacrée au plus doux souvenir, non, les vents ne t'ont pas détruite ; le ciel ne m'eût pas ravi l'unique consolation que je goûtais en ce lieu : je reconnais ici les coups d'une rivale offensée. Il dit, et pleure long-tems sur ces ruines.

Cependant les vertus de Joseph, que jusqu'alors il avait exercées à l'ombre des bocages, ces vertus paisibles et modestes, semblables aux vapeurs odorantes qui, s'élevant des campagnes, ne se mêlent point à l'air impur des villes, si elles n'y sont portées par les vents, se font enfin connaître dans Memphis, et parviennent à l'oreille de Putiphar. Maître généreux et humain, il veut briser les fers du vertueux esclave, et il l'appelle dans son palais. Joseph, en recevant cet ordre, se livre à une tristesse profonde. Avant que de quitter le hameau, il se retire un moment

dans son asile solitaire. Là, tenant les yeux attachés sur ce séjour : Adieu, dit-il, autel que j'ai tant arrosé de mes larmes ! Adieu, cabane dont les débris me sont encore chers ! on m'arrache à ces lieux avant que j'aie pu remplacer ton doux ombrage. Je croyais ne me séparer de toi que pour revoir le hameau paternel ; et je vais, dans le sein d'une ville, subir comme un second esclavage. Peut-être on m'y tendra de nouveaux pièges, et ma vertu... sera toujours la même. Oui, Sélima, je te jure sur les débris de cet autel et de cette cabane, je te jure une fidélité inviolable.

Après qu'il a prononcé ces mots, il regarde encore ces lieux d'un œil mouillé de larmes ; ses pieds refusent de le porter loin de ce séjour. Il s'éloigne enfin, et il lui semble qu'on l'arrache une seconde fois à Sélima et à son père. A ces adieux succèdent ceux qu'il fait à ses amis ; il les embrasse tendrement ; il leur promet de venir quelquefois se consoler dans leur entretien : les larmes de l'amitié coulent de tous les yeux. Il prend à pas lents la route de Memphis.

L'absence, jointe aux efforts d'une vertu qui, ayant chancelé pour la première fois, se

relève avec d'autant plus de force, commençait à guérir le cœur de Zaluca : semblable au jeune palmier qui, après avoir cédé aux vents et touché la terre de sa cime orgueilleuse, se redresse soudain, roidit contr'eux son tronc et ses branches, pousse plus profondément ses racines, et, fier de ce premier succès, semble braver l'aquilon même. Chaque jour elle s'efforçait d'obtenir de son amour le départ de l'infortuné. Disposée enfin à prendre cette résolution généreuse, elle ne combattait plus que les derniers soupirs de sa passion, lorsque Joseph parut tout-à-coup à ses yeux. A cet aspect, elle est vivement troublée ; elle n'ose lever ses regards ni sur son époux ni sur le jeune esclave, qui, à son tour, ne peut la voir sans émotion.

Putiphar considère long-tems Joseph. Que le sort s'est trompé, dit-il, en vous soumettant au joug de l'esclavage ! Sans le savoir, j'ai participé à cette injustice. Vivez auprès de moi ; je veux la réparer, et vous combler de mes bienfaits. A ces mots Joseph voudrait exprimer sa reconnaissance ; mais il ne peut pousser qu'un soupir.

L'amour reprend tout son empire dans le

cœur de Zaluca. Elle voit tous les jours Joseph, elle habite avec lui le même palais; elle n'ose lui adresser la parole, mais sans cesse elle arrête sur lui ses regards: trop heureuse lorsqu'elle rencontre les yeux de celui qu'elle adore! Elle frémit à la seule idée de perdre ce faible bonheur: loin de combattre un penchant qu'elle avait été prête à vaincre, elle cède aux charmes qui l'entraînent; elle ne sait plus qu'aimer. Quelquefois elle se flatte que Joseph étant éloigné d'un séjour où tout lui rappelait sa bergère et le hameau paternel, il ne lui opposera plus qu'une faible résistance. Ce qui entretient encore cette erreur, c'est que, touché des malheurs de l'amour, il a plus d'une fois tourné sur elle un œil compatissant; cette expression d'une pitié ingénue, elle l'a prise pour l'effet d'une passion naissante. Errant dans le jardin qui touche son palais, elle s'y retrace ces regards attendris, seul retour qu'elle a pu obtenir, et qui nourrissent dans son cœur le feu dont elle est dévorée.

Joseph, las d'être entouré de murailles, et voulant se dérober au tumulte, portait ses pas dans ce jardin superbe; et là il ne trou-

vait point la nature. Au lieu de ces fleurs artistement rangées, ses yeux demandaient une vaste prairie, où du sein d'un riche gazon s'élève comme une forêt de fleurs, au milieu desquelles l'œil se plaît à s'égarer, et dont l'éclat éblouissant est tempéré par le fond d'une douce verdure. A l'aspect de plusieurs arbres, auxquels était marqué l'espace où ils osaient étendre leurs rameaux, il s'arrête étonné. Hélas! dit-il, l'homme n'est pas seul assujetti à l'homme, et vous êtes aussi mes compagnons d'esclavage. Où êtes-vous, cèdres heureux qui m'offriez pour asile votre libre ombrage, et sous lequel je respirais la liberté?

Tandis qu'il se livre à ces pensées, il aperçoit des ondes rapides qui, s'élançant du sein de la terre, jaillissent avec fracas, et, enchaînées dans des canaux, obéissent aux caprices de l'homme, et serpentent en contours symétriques. Il est plus surpris que touché d'un tel spectacle; et il soupire après un simple ruisseau qui suit sa pente naturelle, et qui, sortant d'un bocage frais, brille dans les vallons, et roule avec un agréable murmure son eau fraîche et limpide.

L'astre du jour avait atteint le milieu de

sa course, et l'air et la terre semblaient embrasés de ses rayons. Zaluca s'était retirée sous un berceau de myrte qui paraissait consacré à l'amour. Un lit d'un gazon tendre et fleuri tapissait la terre. Au bout du berceau l'on voyait Vénus dans les bras de Mars : le marbre peignait l'ardeur et l'ivresse de leurs transports : on croyait entendre leurs soupirs, qu'exprimaient le feuillage mollement agité et le cours interrompu d'un ruisseau. Le myrte ménageait l'entrée à une lumière plus tendre que celle de la lune : l'haleine caressante des zéphyrs semblait être celle des amours, et les oiseaux qu'attirait cet asile y adoucissaient leurs ramages.

Languissamment couchée au pied du groupe amoureux, Zaluca y tenait attachés ses regards. Elle pousse un soupir : Heureuse déesse, dit-elle d'une voix faible et troublée, tu serres ton amant dans tes bras ; et moi, je suis réduite à soupirer seule, et mon propre cœur me fait un crime de mes désirs !... Mais tu bannis de vains scrupules : je puis être heureuse comme toi. Déesse, écoute ma prière : c'est toi qui fis naître mes feux : tu répandis dans mon cœur ce poison funeste. Tu as sans

doute eu pitié de mes tourmens, et tu as fléchi l'ame la plus superbe : que d'amour ne doit pas expier ses froideurs ! achève de vaincre cette fierté trop long-tems rebelle.

A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que Joseph, qui cherchait un abri contre l'ardeur du soleil, s'avance sous le berceau. A l'aspect de ces lieux, il tombe dans une douce rêverie; son cœur soupire. Ah ! Vénus, mes vœux sont exaucés, dit en elle-même Zaluca; c'est toi qui me l'amènes.

Arrivé devant elle, il est frappé de surprise. A demi couchée sur le gazon, où sa noire chevelure flottait au milieu des fleurs, elle levait sur Joseph des regards où régnaient tour-à-tour l'égarement de ses transports et une molle langueur. Jamais elle ne fut plus belle : l'amour ranime sur son teint les couleurs qu'il avait fanées; ses soupirs agitant son sein en déployaient les charmes, expiraient sur ses lèvres vermeilles; ses appas n'étaient voilés que par une gaze légère dont se jouaient les zéphyrs : ainsi leur souffle développe au jour les attraits de la rose naissante : ainsi la naïade n'a d'autre vêtement que le crystal mobile des eaux.

Malgré tant de charmes, Zaluca n'ose encore se flatter que son triomphe soit leur seul ouvrage. Elle montre à Joseph Vénus et Mars tendrement unis. Regarde ce spectacle, lui dit-elle à voix basse : ce sont des dieux ; ils s'aiment ; l'amour fait leur félicité suprême : les mortels peuvent s'élever à leur bonheur... Ces derniers mots échappent de ses lèvres, et l'amour qui régnait dans son cœur passe tout entier dans ses regards.

Joseph considère tour-à-tour Zaluca, le marbre où respire la tendresse, et ces lieux enchantés. Que de pièges dont la volupté l'entoure ! Les feux du midi portaient dans l'ame une douce langueur ; les oiseaux retirés sous cet ombrage, affaiblissaient leurs chants et se livraient à l'amour ; le myrte, sensible à leurs plaisirs, agitait plus mollement son feuillage. Joseph se sentait ému dans ce séjour ; ses yeux s'attendrissaient ; Zaluca triomphe. Mais aussitôt la vertu se réveillant dans le cœur du fils de Jacob, il lance à Zaluca un regard sévère, et s'arrache à tant de pièges réunis. Elle ose le retenir par la robe ; mais il fuit, et la robe reste dans les mains de l'épouse de Putiphar.

Confondue, immobile, elle garde un long

l'esclave, il lui ouvre les bras. Joseph s'y précipite, et ne peut articuler ses adieux que d'une voix entrecoupée.

Zaluca, couchée encore sous les myrtes, méditait des projets de vengeance, lorsque son époux paraît sous le berceau. Vous voyez couler mes larmes, dit-il en s'avançant : Joseph est libre; j'ai reçu ses adieux; en ce moment il part, et retourne au hameau de son père.... Mais quel courroux éclate dans vos yeux? quel désordre s'empare de votre ame?... Quelle est cette robe? c'est celle de Joseph....

L'ame de Zaluca est partagée entre la consternation et la fureur. Après un combat d'autant plus violent qu'il était court, la fureur l'emporte. Contrainte de s'accuser elle même, ou de rejeter sur Joseph un crime odieux, irritée de le voir échapper à sa vengeance, la rage précipite ces paroles du fond de son cœur : Joseph! l'ingrat! l'insolent! il part! il triomphe! Vengez mes affronts.... Cette robe, sa fuite, ne vous instruisent-elles pas de ses outrages?

Putiphar demeure immobile de surprise et de courroux. Aisément susceptible de jalousie,

il aimait une épouse qui, bien qu'insensible à sa tendresse, s'était jusqu'alors montrée vertueuse, et avait paru respecter les nœuds de l'hymen. Il se rappelle la fuite de Joseph, sa pâleur et son trouble. Grand Dieu! s'écrie-t-il, tant d'hypocrisie entre-t-elle dans le cœur de l'homme! Pendant que je donnais des larmes à l'histoire simulée de ses malheurs, que je vantais sa vertu, et que je l'embrassais, ce perfide, ce vil esclave!... Mais je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'échappera point à ma vengeance. En même tems il marche à pas précipités vers son palais; et s'informant de la route que Joseph avait prise, il le fait poursuivre.

Joseph n'avait point retardé son départ; assis sur un chameau, il s'avançait rapidement dans la campagne. Il fuyait avec joie un séjour aussi funeste que tumultueux, et lui opposait les douceurs qu'il allait goûter dans l'habitation paisible où il coulerait ses jours auprès d'un père et d'une épouse, et où tout, jusqu'aux remords de ses frères, entretiendrait sa vertu. Il se promettait de ne leur adresser aucun reproche, et que Jacob ni Sélima n'entendraient jamais de sa

bouche le véritable récit de ses malheurs. Tandis qu'abandonné au cours agréable de ces pensées, il songe qu'à chaque pas il s'approche de sa félicité, tout-à-coup il se retrace les amis qu'il laisse au hameau de Putiphar. Avant de partir, il veut les embrasser encore, leur communiquer son bonheur, et donner quelques regards au séjour de sa captivité : il est des liens qui attachent une ame sensible aux lieux où l'on a pleuré ses infortunes.

Peu éloigné du hameau, il y porte ses pas : à peine y est-il entré que les bergers l'entourent, et font éclater des transports d'alégresse. Mes amis, leur dit-il, vous me voyez pour la dernière fois; mes peines sont enfin terminées. Putiphar, le meilleur des maîtres, a donné des larmes à mes disgraces; il m'a ouvert les bras; j'ai senti la tendre humanité qui faisait palpiter son cœur : il m'a dit que j'étais libre. Quelque vive que soit ma joie, je ne vous quitte pas sans regrets. L'amitié, la vertu, l'infortune, sont les nœuds sacrés qui nous ont unis. Je pars, et je vous laisse dans l'esclavage! Mais je me flatte que vos liens ne seront pas éternels. Continuez à

consacrer tous vos soins à un maître sensible au sort des malheureux, et qui sait récompenser la vertu.

A ces mots la douleur se peint sur leurs fronts : mais bientôt s'oubliant eux-mêmes, ils partagent la satisfaction de Joseph ; leurs pleurs s'arrêtent, ils le félicitent, ils l'embrassent : il demeure plus long-tems dans les bras d'Itobal.

Tandis qu'ils se font ces tendres adieux, s'avance une troupe armée dont les farouches regards annoncent des ordres sévères. Ils environnent les bergers ; et l'un d'entre eux s'adressant à Joseph : Esclave indigne des bontés de ton maître, lui dit-il d'une voix terrible, rentre dans les fers : Putiphar nous ordonne de te conduire dans le plus profond cachot. Il dit : les acclamations de joie et de tendresse sont suspendues ; et Joseph, frappé comme d'un coup de foudre, tombe entre les bras des bergers aussi consternés que lui : la douce joie expire dans ses yeux ; et l'incarnat dont elle avait animé son teint fait place à une pâleur mortelle. Tel un jeune héros, sortant du champ de bataille où il a signalé sa valeur, est reçu aux portes de la

ville avec transport; lorsqu'au milieu des embrassemens des citoyens et de sa famille un ennemi l'atteint d'un plomb mortel : il tombe; l'audace de la victoire s'éteint dans ses yeux mourans; le sang coule sur les lauriers dont on a couronné son front; et ces bras entrelacés qui le serraient en témoignage de joie et de tendresse, ne lui servent plus que de soutien.

Lorsque Joseph a repris ses sens : L'ai-je bien entendu, dit-il d'une voix faible, cet ordre qui m'arrache soudain au bonheur?.... vos larmes le confirment... Amis, cessez de vous attendrir sur mon sort. Il est affreux sans doute : mais mon cœur est fait aux disgraces. Recevez mes adieux.... eussé-je cru qu'ils seraient tels?.... Ses sanglots lui coupent la parole.

Les bergers, revenus de leur première surprise, tournent sur lui leurs regards, comme pour lire dans ses yeux s'il était coupable; mais l'innocence et la vertu que respirent tous ses traits dissipent des soupçons que les ordres de Putiphar auraient pu faire naître. Alors ils unissent leurs sanglots à ceux de leur ami. Bientôt ils emploient la force pour

le retenir : Itobal sur-tout, malgré les prières de Joseph, se distinguait par son courage. Mais leurs efforts sont inutiles ; et tandis qu'ils font éclater leur désespoir, et joignent les imprécations aux cris douloureux, la troupe armée arrache d'entre leurs bras l'infortuné, et l'emmène.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

JOSEPH marchait au milieu des soldats en gardant un profond silence : ses yeux éteints ne versaient point de larmes; ses lèvres pâles et tremblantes ne proféraient aucune plainte; toute sa douleur était concentrée au fond de son cœur. Les cris et les sanglots de ses compagnons d'esclavage, parvenant à son oreille, augmentaient le trouble de son ame : il se retourne; ses regards leur témoignent sa reconnaissance. Bientôt il n'entend plus ces cris, et il ne voit autour de lui que des gardes farouches armés de glaives étincelans : il implore de l'œil le secours de ces glaives, et désire que, tournés contre son sein, ils le délivrent de ce poids accablant d'infortunes.

C'est au milieu de cet appareil qu'il rentre dans Memphis. Tous les yeux étaient attachés sur lui; sa jeunesse, sa douceur, l'innocence qui éclate dans ses traits, et l'accablement où il était plongé, attendrissaient tous les spectateurs.

Cependant il arrive devant la prison, dont

le noir aspect ressemblait à celui du Tartare; on y entendait de même les malheureux secouer leurs chaînes pesantes. Un geolier, dont l'air sombre annonce le ministre des châtimens, vient ouvrir les portes d'un profond cachot. A la vue de ce séjour ténébreux, semblable aux abymes de la terre, Joseph recule d'horreur; mais contraint d'y descendre, il entend fermer sur lui les portes de fer, et il se trouve seul au milieu d'une épaisse nuit. Il tombe presque inanimé sur une vile couche; ses yeux se ferment; son sang glacé coule plus lentement: il doit à l'excès de sa douleur quelque suspension à ses peines.

Immobile, il demeure en cet état jusqu'au lendemain : au lieu de goûter le sommeil, il a l'insensibilité de la mort. Lorsqu'il commence à reprendre le sentiment, et qu'ouvrant sa débile paupière il ne voit que des ténèbres affreuses, il pousse des gémissemens; répétés d'un ton plus lugubre par les voûtes profondes, ils semblent en ce séjour être des voix funèbres, et devoir augmenter l'effroi du malheureux qui l'habite. Grand Dieu! dit-il enfin, n'est-ce pas un songe sinistre d'une ame accoutumée depuis long-tems aux plus

funestes images? En même tems ses mains languissantes erraient sur ses yeux, sur sa couche, et sur les murs du cachot.

Hélas! il est trop vrai, poursuit-il d'une voix entrecoupée, mes infortunes sont réelles... Tandis que, pensant toucher au terme de mes malheurs, je m'avançais plein de joie vers un père et une amante.... C'est donc ici le séjour du crime!... et c'est moi qui l'habite!... moi qui fuyais les piéges que l'on tendait à ma vertu!.... Et ce coup terrible part de vous, ô Putiphar, le plus généreux des maîtres, vous qui veniez de rompre mes fers, et qui, en recevant mes adieux, me serriez contre votre sein, et répandiez des larmes!....Une amante irritée vous aurait-elle poussé à cette barbarie? Mais l'amour peut-il porter à tant de fureur? et donne-t-on le trépas à l'objet que l'on aime? Ici la douleur interrompt le fil de ses pensées.

Il garde un long silence. Les gémissemens et les cris des malheureux renfermés dans cette demeure percent les murailles qui le séparent d'eux, et frappent son oreille : ainsi retentissent dans une forêt sombre les hurlemens des loups et des oiseaux nocturnes.

Je ne te regrette pas seulement, reprend-il, hameau qui m'as vu naître, et loin duquel je ne puis goûter de bonheur; je te regrette encore, hameau où j'ai subi l'esclavage, que je regardais, hélas! comme le comble des disgraces... Je vous regrette, chers amis qui vous empressiez à bannir ma tristesse, et en qui j'avais trouvé de tendres frères.... Je te regrette, asile consacré au souvenir de ceux que j'aime, où je goûtais la douceur de pleurer... Et toi, troupeau qui avait remplacé le mien, et qui, sensible à mes plaintes, errais tristement autour de moi, tu as aussi quelque part à mes regrets... Maintenant j'habite une solitude plus horrible que le plus affreux désert: vivant, je suis enfermé dans un tombeau... Peut-être qu'en ce moment l'aurore se lève, mais ce n'est point pour moi; arraché à toute la nature, je suis environné d'une nuit éternelle... Où êtes vous, oiseaux qui, rassemblés dans ma retraite, étiez les fidèles compagnons de mes peines, et dont la mélodie attendrissante facilitait le cours de mes larmes?... Où êtes-vous, favorables zéphyrs, vous qui, lorsque j'étais près de succomber à ma douleur, veniez m'offrir vos doux par-

fums, et ranimer le souffle languissant de ma vie ?.... Maintenant je ne respire que les vapeurs infectes qu'ont respirées des malfaiteurs !... Il retombe dans une mélancolie morne et muette.

O mes frères ! s'écrie-t-il tout-à-coup, mes malheurs surpassent sans doute ceux que vous me destiniez ! Quand vous me haïriez encore, quand vous désireriez ma mort, vos pleurs couleraient si l'on vous racontait ma triste histoire !... Mais je me flatte de n'être point éloigné du trépas. Tombeau, seul asile des infortunés, oh ! quand serai-je environné de tes ombres paisibles ? tu seras mon père, tu seras tout ce qui m'est cher, et je trouverai le calme dans ton sein.... Cependant je ne serai pas enseveli auprès de mes aïeux ; Jacob ne me fermera point la paupière ; Sélima ne recevra point mon dernier soupir ; mes regards mourans ne verront pas Benjamin ; mes frères ignoreront que je leur pardonne ; ils ne pourront point arroser mon tombeau des larmes de leur repentir ; des mains chéries ne le couvriront pas de fleurs.... Que dis-je ? infortuné ! ai-je encore un père ? ai-je encore une amante ? Jacob, Sélima, avez-vous

pû résister à tant de douleur ? Ah ! nous ne sommes plus ; ce souffle qui m'anime encore va s'éteindre, et nos cendres dispersées voudront vainement se réunir !

Telles sont les idées lugubres où son esprit s'abandonne. Maintenant il se retrace tous ses malheurs. Tantôt il suit leur fil depuis la première étincelle de la haine de ses frères jusqu'à cette dernière catastrophe : tel le malheureux tombé de la cime des Alpes roule de précipice en précipice jusque dans un abyme épouvantable qui touche au centre de la terre, où l'œil des mortels ne peut le suivre, et où nul n'entend ses cris. Tantôt ses malheurs, comme les vagues amoncelées d'une mer en courroux, se présentent à-la-fois, et semblent fondre sur lui. Alors son ame, qui pouvait à peine soutenir l'aspect de chacune de ces disgraces, est trop faible contre l'horrible tableau qui les réunit : il se précipite de sa couche, et, se roulant sur la terre, il fait retentir de ses cris les voûtes du cachot. Un affreux silence succède à ces cris. Bientôt le désespoir renaît au fond de son cœur, éclate sur ses lèvres, quand tout-à-coup l'infortuné s'arrête, comme effrayé de l'excès de sa douleur :

Grand Dieu ! s'écrie-t-il, ma bouche a-t-elle proféré ces murmures ? Ombres d'Abraham et d'Isaac, et toi peut-être, ombre de mon père, si vous errez autour de ces lieux pour voir si je soutiens mes maux avec courage, que pensez-vous du lâche désespoir où votre fils s'abandonne ?

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que du fond du cachot s'avance un fantôme éclatant. C'est un vieillard vénérable : la plus sublime vertu et la sagesse de plusieurs siècles sont peintes dans ses traits : à travers les rides qui sillonnent son front, éclate une joie tranquille : la majesté de ses regards, sa démarche noble, et la barbe blanchie qui descend jusqu'à sa ceinture, tout en lui imprime le respect.

Arrivé devant Joseph, qui levait sur lui un œil timide : Tu ne te trompes point, lui dit-il, l'ombre d'Abraham vient juger ta vertu et la raffermir. Mon fils, ne te laisse point abattre : reprends ton noble courage. J'ai connu l'infortune, et j'ai su la vaincre. Mais n'arrête point tes regards sur les vertus des mortels : invoque l'auteur de ton être ; c'est du ciel que descendra dans ton sein le plus solide

courage : il t'entendrait, dusses-tu l'implorer des plus profonds abymes de la terre.

En disant ces mots, le vieillard, portant sur Joseph des regards où régnaient tour-à-tour une douce compassion et une fermeté sublime, lui tend la main : Ombre chérie ! s'écrie l'infortuné en se relevant, ange tutélaire ! je me rendrai digne de toi. Il veut parler encore, mais le fantôme a disparu.

Joseph ne sait si ce qu'il vient de voir et d'entendre est l'effet d'une ame égarée par la douleur, ou si ces images sont réelles. Mais il obéit à cette voix ; et se prosternant sur la terre où il a fait éclater son désespoir, il prononce une prière fervente.

Loin des mondes qui roulent dans l'immensité, s'élève le trône de l'Eternel, d'où ils paraissent comme cette poussière subtile qui flotte dans les airs aux rayons du soleil. Le trône est entouré d'Intelligences qui célèbrent le créateur. La prière du sage, pénétrant les plus fortes barrières, parvient jusque dans ce lieu, et se mêle à ces concerts sublimes ; tandis que les vœux de l'injuste sont dispersés par les vents, et se perdent sur la terre.

La prière de Joseph arriva devant le trône

auguste. L'Eternel l'entendit. Aussitôt la Consolation à l'œil tendre et compatissant, l'Espérance au front serein, et la Paix inaltérable, compagne de l'Innocence, descendent dans un nuage odoriférant, triomphent des voûtes du cachot, et entourent l'infortuné. Telle, dans le silence d'un beau soir, distille des cieux la douce rosée, qui fertilise les campagnes, rafraîchit et embaume la cabane du laboureur accablé de travaux, et lui prépare un sommeil paisible. Joseph sent couler dans son cœur une force qu'il n'a point connue; le poids qui l'oppressait diminue par degrés; il respire plus librement; il est surpris de pouvoir répandre des larmes. Bientôt le sommeil appesantit sa paupière, arrête le cours de ses pleurs, et lui apporte l'heureux oubli de ses peines.

Cependant Zaluca veut triompher et jouir de sa vengeance; mais elle est étonnée des sentimens qui s'y opposent. Semblable à ces volcans qui, de l'abyme des mers troublées par la tempête, lancent des feux que ne sauraient étouffer les ondes agitées, son cœur brûle encore, et flotte entre l'amour, les remords et la fureur.

Quoi ! dit-elle, je serais sensible à la pitié ! pour un ingrat ! pour un esclave qui m'a vue rougir !... Mais cet esclave, cet ingrat, c'est Joseph, le seul mortel qui ait su toucher mon cœur... Qu'ai-je fait ? je suis le bourreau de l'innocence ! Coupable envers mon époux, coupable envers celui que j'aime, au lieu d'imiter la vertu la plus pure, je l'ai calomniée ! Les malheureux sont des objets sacrés ; mais ni ses infortunes, ni sa douleur, ni sa jeunesse, ni ses charmes, ni mon amour, n'ont pu le garantir de ma rage ! Va, misérable ! va plonger toi-même le poignard dans son cœur ; va repaître tes yeux de son sang, et vois-le rendre le dernier soupir sans lui donner une larme... O Sélima, suis-je réduite à envier tes appas, ta condition, et même ta douleur ? Tu pleures ton amant ; mais il t'aime, et ses malheurs ne sont pas ton ouvrage... Peut-être expire-t-il en ce moment ; peut-être n'est-il plus, la mort l'a dérobé à ma furie.

Elle dit, et veut voir l'infortuné, et n'ose paraître à sa vue. Souvent, lorsque les ténèbres règnent sur la terre, elle sort de son palais, et s'avance vers la prison : mais à peine elle touche au pied de ces tours funestes

qu'elle s'arrête ; et, croyant entendre les gémissemens de Joseph, son sang se glace, elle fuit saisie d'horreur. Tel, dans la nuit, un malheureux homicide, entraîné comme malgré lui sur le tombeau de celui qu'il immola, s'y livre au désespoir qui déchire son cœur, quand soudain il croit entendre gémir l'ombre plaintive : il tremble ; ses cheveux se hérissent, il recule épouvanté ; l'ombre sanglante lui paraît s'élever du tombeau, et le poursuivre à travers les ténèbres.

Un soir cependant, couverte d'un voile, elle se détermine à pénétrer en secret dans la prison : on ouvre devant elle les portes redoutables. Elle entre, tenant d'une main tremblante une lumière qui perce avec peine l'épaisseur des ténèbres. Elle avance d'un pas chancelant : le criminel qui vient habiter ce lieu éprouve moins de terreur.

Joseph, plus calme depuis qu'il a imploré l'Eternel, dormait d'un sommeil tranquille : on voyait sur ses joues des traces de ses pleurs ; sa couche en était trempée, une pâleur mortelle était empreinte sur ses lèvres et sur son front ; mais alors même ils n'étaient pas dépouillés de tous leurs charmes.

Zaluca, jetant de tous côtés les yeux, aperçoit Joseph : elle s'arrête ; puis, faisant quelques pas, elle voit dans ses traits les couleurs de la mort. Elle croit qu'il n'est plus ; elle recule d'effroi, et la lumière est près d'échapper à sa main tremblante. Mais bientôt s'avançant jusqu'à la couche, elle voit qu'il sommeille. O pouvoir de l'innocence ! dit-elle d'une voix faible ; il goûte le repos dans ce séjour d'horreur ; et moi, dans mon palais, le sommeil fuit de ma paupière ! En disant ces mots, elle repaît ses yeux de cet objet chéri, et ses pleurs inondent le visage de Joseph.

En ce moment il se livrait aux prestiges d'un songe trop flatteur. Il lui semblait qu'étant presque inanimé, il voyait tout-à-coup Sélima paraître devant lui : Je te revois donc enfin, ô mortel accablé de disgraces ! je viens les partager, et terminer avec toi mes jours dans ce cachot. Telles étaient les paroles qu'il croyait entendre de sa bouche.

Dans cette illusion ses traits s'animent ; le transport de la reconnaissance les colore ; le sourire de l'amour se peint sur ses lèvres ; croyant tendre les bras à son amante, il les tend à Zaluca. Zaluca, incertaine et troublée,

ne sait si elle est l'objet de ces témoignages de tendresse; jamais elle ne fut payée d'un tel retour. Joseph s'éveille, et voit devant lui une femme semblable par sa stature à Sélima : enivré d'une douce erreur, il ne s'aperçoit pas qu'il sort d'un songe; tout ce qu'il vient de voir et d'entendre, il le croit réel. C'est donc toi, s'écrie-t-il, ô ma Sélima, toi à qui j'ai donné mon cœur ! le voici, il est toujours à toi.... En même tems il s'avance les bras ouverts. Mais, ô coup terrible ! il aperçoit sous le voile les traits de l'épouse de Putiphar. Saisi de terreur, il retombe sur sa couche, et son front reprend sa pâleur mortelle.

Alors le courroux s'allume dans les yeux de Zaluca. Jeune insensé, lui dit-elle, rien ne peut donc te détacher de ton amante ! son image te suit jusque dans ce lieu, se peint dans tes songes, et ma présence même sert à l'entretenir !.... Ecoute : je t'offre pour la dernière fois mon cœur. Tu vois mon pouvoir; c'est moi qui t'ai précipité dans ce cachot.... Tu frémis !... Je n'allègue point ce qui pourrait me justifier, ni la violence de mon amour : si tu sentais pour moi quelque étincelle du même feu, ton ame ne serait pas entièrement

fermée à cette excuse. Mais si tu savais ce que j'ai souffert depuis ce moment fatal, malgré l'excès de tes infortunes, tu plaindrais les miennes. Toujours poursuivie par les remords, mon palais est pour moi un séjour plus épouvantable que cette prison; et, au prix de mes tourmens, ton sort me paraît digne d'envie. Ah! délivre-moi de tant d'horreurs.... Consens que l'amour répare les maux qu'il a faits.... Peut-être aurai-je quelque jour plus d'empire sur mon cœur. Il faut au moins me préparer à l'affreuse idée de ton absence : je ne puis me résoudre à me séparer de toi dans ces momens terribles.... où je t'ai persécuté, où tu ne peux t'empêcher de me haïr, et où tu n'emporterais de moi qu'une image odieuse... Que ne puis-je habiter avec toi ce cachot! il serait à mes yeux la demeure la plus fortunée. Mais l'or séduira tes gardes; je te déroberai aux yeux de mon époux; je te conduirai dans des lieux riants, où tu seras entouré de fleurs, de ruisseaux, de bocages; les jeux et les ris y accourront à ta voix; tu reprendras la lyre.... Si tu le veux, l'amour t'y fera oublier tes disgraces : au lieu d'être esclave, tu régneras sur mon cœur. Prends pitié de ta jeunesse... de

tes charmes. Tandis que tes jours s'écoulent dans ce sombre abyme, et que les pleurs flétrissent tes traits, les coteaux et les vallons t'appellent, les échos voudraient répéter tes accens, les fontaines demandent à être embellies de ton image... Enfin j'implore ta pitié pour moi-même : ton ame est si sensible ! tu as pardonné à tes frères qu'animait cependant la haine ; cruel envers moi seule, ne me pardonneras-tu point des outrages causés par l'égarement de l'amour ? Mon cœur a ressenti tous les coups que je t'ai portés ; si tu meurs, j'expire : mais je ne puis te répondre que ma rage s'arrête.... Joseph, que fais-je ? est-ce moi qui vous adresse encore des menaces ? Ah ! il dépend de vous d'entendre un plus doux langage !

Pendant qu'elle parle, les remords, la jalousie et la tendresse animent ses traits tour-à-tour. Elle verse des larmes que sèche le feu du courroux ; bientôt elles coulent avec une nouvelle abondance. Cependant ce séjour hideux, ces voûtes ténébreuses, et cette faible lumière, relevaient l'éclat de sa beauté. Telle, au sein de noirs rochers, une fleur embellie des rayons et des pleurs de l'aurore, exhale des parfums auxquels le roc est insensible.

Mon choix est fait, répond Joseph d'un ton ferme et sévère : quelque affreuse que soit cette demeure, j'y suis plus heureux avec la vertu que je ne serais même dans le hameau paternel si j'étais coupable. O vertu, ô Jacob, ô toi que j'aime, dussé-je être accablé d'infortunes plus terribles, s'il en est sur la terre, je jure de vous rester fidèle.... . . . .

Où s'adressent tes sermens, interrompt Zaluca : peut-être Sélima n'est plus qu'une ombre vaine ; ou si elle respire encore, qui t'assurera qu'elle n'est point à ton frère ? qui t'assurera que Jacob, qui touchait au tombeau, voit encore le jour ? . . . .

Ici Joseph pâlit et tremble : la douleur et l'effroi lui font garder un long silence. Quelque espoir renaît au cœur de Zaluca.

Que vous avez l'art, répond-il enfin, de porter le trouble au fond de mon ame ! Ah ! lorsqu'une troupe armée, m'arrachant à mes amis, me conduisit en ce lieu, lorsque j'entendis fermer sur moi ces portes redoutables, j'éprouvai moins d'horreur qu'à cette heure, où vous présentez à mes yeux Sélima et mon père expirans.... Mais quand Jacob ne serait plus, quand je n'aurais pas même le triste

espoir d'arroser son tombeau de mes larmes, ses leçons, sa mémoire, et ma vertu, ne s'éteindraient pas avec lui.... O Sélima, si tu vis, tu m'es fidèle : mais si tu n'es plus, je jure à ton ombre de te garder mes sermens. Il dit, et ses pleurs coulaient le long de ses joues.

Alors la rage passe du cœur de Zaluca dans tous ses traits. Tu me préfères ce cachot, dit-elle ; eh bien ! tu y périras. Les voûtes répètent ces paroles terribles. Elle sort en même tems d'un pas précipité par la fureur. Joseph reste dans les ténèbres ; les portes et les verroux se ferment avec fracas, et il lui semble que ce soit pour jamais.

Cependant errait un inconnu autour de la prison ; il gémissait et versait des larmes. Il regarde d'un œil furieux cette demeure inaccessible : il cherche à ébranler les portes ; mais elles résistent à ses efforts. Plus ardent par les obstacles, il court vers le geolier, et lui demande l'accès au cachot. Le geolier le refuse d'un ton farouche. Alors l'inconnu tombe à ses pieds ; ses pleurs se précipitent de ses yeux. Vous le voyez, lui dit-il, je n'ai point d'armes, je suis un simple berger, l'ami de Joseph ; je ne veux que l'embrasser. Si jamais

la douce amitié s'est fait sentir à votre cœur, si vous avez connu l'infortune, et qu'une main chérie ait essuyé vos larmes, ne soyez point inexorable.

L'ame du geolier, attendrie par la voix et les pleurs de l'amitié, se trouve pour la première fois sensible. Il dit au berger de le suivre ; il lui ouvre les portes de la prison. Le berger s'élance dans ce séjour ténébreux, et embrasse Joseph sur sa couche : ils gardent tous deux un long silence. Consolateur généreux, dit enfin Joseph, ame noble, qui seul compatis à mes peines, parle, qui es-tu? quels sont ces tendres liens, et ces soupirs qui pénètrent jusqu'au fond de mon cœur?

Ne reconnais-tu pas ton ami, répond le berger, celui qui ne peut vivre sans toi, qui vient partager ta douleur, et te tirer de ce lieu funeste?

O doux langage de l'amitié! dit Joseph, combien vous touchez un cœur devenu presque insensible par les disgraces! Cher Itobal, quel génie bienfaisant t'a ouvert ces portes terribles?... Mais il n'est plus de félicité pour moi, dans peu ce cachot sera ma tombe. Va, retourne au hameau; que mes amis soient heu-

reux : pourquoi viens-tu troubler ton bonheur par l'aspect de mes infortunes ?

Nous heureux ! répond Itobal ; ah ! depuis le moment funeste où des barbares t'arrachèrent de nos bras, la consternation et le deuil règnent dans tout le hameau. Nous avons brisé nos lyres ; on ne se pare plus de fleurs, nos cabanes n'en sont plus décorées ; l'amour est banni du milieu de nous ; on ne se rassemble que pour pleurer tes malheurs. Les troupeaux mêmes errent tristement dans les campagnes ; la nature entière ne nous paraît plus qu'une affreuse prison ; nous avons repris notre condition première, et nous ne sommes plus que de vils esclaves... Te le dirai-je ? je ne vois plus qu'à travers un nuage épais le Dieu que tu me montras à découvert. La bonté, me disais-tu, est son essence, et la source de tout ce qui respire. Mon cœur le reconnaissait à ces traits : mais s'il est bon, pourquoi souffre-t-il que mon ami vertueux soit opprimé ? Ressemblerait-il à ces dieux mortels qui règnent sur nous ? serait-il tour-à-tour généreux et cruel ? et ses bienfaits ne serviraient-ils qu'à nous rendre les maux plus sensibles ? Mon cher Joseph, depuis que tu es

éloigné de nous, son autel demeure renversé dans la poussière.

Qu'entends-je ! interrompt Joseph pénétré de douleur ; c'est donc là le funeste effet de mes infortunes ! Plongé dans ce cachot, loin de l'autel élevé par mes mains, je pensais quelquefois (et cette pensée adoucissait mes malheurs) que mes compagnons l'avaient rétabli, et que l'entourant, ils levaient vers le ciel leurs mains innocentes. Itobal, cesse de m'aimer, si l'amitié te fait méconnaître le père de la nature. Ami trop aveugle, as-tu donc oublié qu'il est au-delà du tombeau un séjour heureux et tranquille, retraite assurée de l'innocence ? Si mes tristes jours doivent s'écouler dans ce cachot, c'est là que nous nous reverrons ; c'est là que se rassembleront des amis non moins tendres que toi, et que mes persécuteurs ne pourront plus m'arracher à ce que j'aime. M'y transportant par la pensée, comme celui qui, dans les rigueurs de l'hiver, se peint les charmes du printems qui s'avance, j'oublie quelquefois ce noir cachot, et je cesse de verser des larmes... Ma fermeté t'étonne. Elle n'a pas toujours été inébranlable ; je la dois à ce Dieu que j'ai imploré. Recourez

donc à lui, et vous aurez le même courage.

Quoi! dit le jeune berger vivement ému, tandis que je venais adoucir tes peines, c'est toi qui me consoles!... Mais mon ame déchirée ne peut égaler ta constance. Non, tu ne périras point dans ce cachot; apprends que nous ne voulons plus servir un maître barbare; je mourrai, ou je te délivrerai de sa rage; je combattrai pour toi et pour la vertu; je ne partagerai point, par une lâche indolence, l'injustice de tes persécuteurs... Viens, sors de ce gouffre; c'est la seule fois peut-être que l'accès m'est ouvert en ce lieu: je n'ai point d'armes; mais que ne peut la valeur quand l'amitié l'enflamme! Crois-tu que j'aie oublié ce jour où, près d'être précipité dans un cachot, tes pleurs firent tomber mes liens? Tu ne me connaissais pas cependant; la seule humanité t'inspira: et moi, trahissant à-la-fois et l'amitié, et la reconnaissance, et le Dieu que tu m'as dévoilé, et la vertu que tu gravas dans mon ame, je te laisserais expirer dans cet horrible séjour! Les larmes ne t'arracheront point à tes tyrans: n'ont-ils pas vu couler les tiennes? c'est du sang qu'il faut répandre. Viens; Dieu lui-même combattra pour

l'innocence. En finissant ces mots, il saisissait avec feu la main de Joseph pour l'entraîner hors de ce lieu.

Joseph retire sa main de celle d'Itobal. Si vous voulez, dit-il, diminuer le poids de mes disgraces, soutenez-les avec courage. Demeurez tous fidèles à Putiphar; il n'est point coupable.... Retourne au hameau; porte-s-y la paix et la constance. Rétablis l'autel que j'avais élevé; conduis-y tes compagnons: tant que je respirerai, de cette sombre demeure mes vœux s'uniront aux vôtres. La Piété descendra du ciel au milieu de vous, et sa main essuiera vos pleurs. Reprenez les lyres; cueillez les fleurs des prairies; qu'un amour vertueux vous console des peines de l'amitié: l'idée de votre bonheur arrêtera quelquefois le cours de mes larmes... Veux-tu qu'en m'évadant je m'avoue criminel; que je parte comme un esclave infâme qui se dérobe au supplice; que le bruit des crimes qui me sont imputés me suive jusque dans le hameau de mon père, et que je n'ose embrasser ceux qui me sont chers, avant d'avoir repoussé cet opprobre?

Eh bien! répond Itobal, apprends-moi du

moins la cause de tes malheurs. Jusqu'à ce jour j'ai respecté tes secrets; j'ignore tes infortunes passées : soulage ton cœur et le mien, et verse tes déplaisirs présens dans mon ame. En disant ces paroles il lui serrait tendrement la main.

Tu connais les devoirs d'un cœur reconnaissant, dit Joseph; ce que je dois au meilleur des maîtres m'oblige à ne point révéler des vérités odieuses.... Cher ami, reçois mes derniers adieux. Quand la mort aura comblé mes désirs, recueille, si tu le peux, ma cendre; transporte-la dans ce séjour isolé, et sous les ruines de cette cabane où coulèrent mes pleurs. Ne pouvant être enseveli au hameau paternel, que du moins mes amis environnent ma tombe; grave-s-y quelque emblême, qu'on y lise : Ici repose la cendre paisible d'un infortuné. Porte quelquefois tes pas dans ce lieu : que cette main chérie répande quelques fleurs sur mon tombeau : ne l'arrose point de tes larmes; souviens-toi alors que le trépas est le plus doux asile que ton ami ait trouvé sur la terre. Si quelqu'un d'entre vous éprouve une disgrace accablante, qu'il se rende dans cette retraite que

je consacrai aux pleurs : là, il sera forcé de convenir que ses maux n'égalent pas ceux qui terrassèrent ma jeunesse, et peut-être mon ombre y viendra raffermir son courage.

Il dit : entrelacés dans les bras l'un de l'autre, ils étaient étendus sur la couche. Itobal ne pouvait s'arracher à ces embrassemens, et versait un torrent de larmes. Joseph, attendri lui-même, poussait des soupirs et des sanglots. Tels sont les adieux de deux frères qui s'aimaient tendrement, et dont l'un touche aux portes du trépas : long-tems celui-ci a voulu consoler son frère, mais la mort approche ; il ne le voit plus ; il le sent qui le serre dans ses bras, et l'inonde de ses pleurs ; alors, près de se glacer, son cœur goûte encore une fois le sentiment de l'amitié, et ses yeux, en s'éteignant, laissent couler leurs dernières larmes.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

Joseph, resté seul, est long-tems livré à une douleur profonde, quand soudain un grand tumulte attire son attention. Bientôt s'ouvrent les portes du cachot, et deux prisonniers y sont conduits; Aménophis et Darbal étaient leurs noms. Ils sont couverts de pourpre, et l'or et les pierreries qui décoraient leurs vêtemens brillent dans ce sombre séjour. Pleurant de rage et de confusion, ils voudraient cacher leurs larmes. On voit en eux un mélange d'orgueil et de bassesse. Tour-à-tour ils parlent d'un ton superbe aux soldats qui les environnent, et ils implorent leur protection. Mais leur audace et leurs prières sont inutiles; renfermés dans la prison, leur oreille est encore long-tems frappée des cris triomphans d'un peuple assemblé. Ils pâlissent, et gardent un farouche silence.

Le désespoir éclate enfin sur leurs lèvres. Tantôt ils s'accablent de reproches mutuels; tantôt chacun tourne sa rage contre soi-même. Darbal, qui, plus coupable qu'Aménophis, l'avait entraîné dans cet abyme, était

tel qu'un sanglier retenu dans des filets. Il grinçait des dents ; l'écume couvrait ses lèvres brûlantes ; ses yeux lançaient des flammes dans les ténèbres ; et se heurtant la tête contre les murailles, il faisait retentir les voûtes du cachot. Tous deux s'indignaient qu'on les eût enfermés dans une même prison avec un esclave.

Joseph cependant, tranquille au sein de l'infortune, ne poussait aucune plainte ; de tems en tems sa bouche laissait échapper des soupirs. Touché du désespoir des deux criminels, il oublie ses propres malheurs, il veut les consoler ; et leur adressant une voix dont la douceur eût étonné des tigres : Depuis long-tems, dit-il, sans être coupable, j'habite cette demeure...

Esclave, interrompt Darbal d'un ton terrible, oses-tu te comparer à nous? ce lieu diffère-t-il beaucoup de la chaumière que tu as habitée? affranchi du travail, n'es-tu pas trop heureux de jouir ici du repos?

Joseph se tait. Quoi! dit-il en lui-même, malgré les crimes dont ils paraissent chargés, je suis touché de leur sort ; et l'innocence persécutée les trouve insensibles! Où êtes-

vous, douce voix de l'amitié, qui faisiez couler quelque consolation dans mon cœur, et vous, tendres liens, qui souteniez un faible roseau long-tems agité par la tempête?

Cependant l'Eternel, du haut de ce trône d'où l'univers entier n'est qu'un point, arrête sur cette terre ses regards plus perçans que les rayons de l'astre du jour, qui pénètrent les profonds abymes. Les sphères célestes, qui forment comme un mur toujours mouvant, ne lui dérobent aucun objet; et, malgré leurs concerts éclatans, qui composent avec ceux des immortels une même harmonie, il entend les derniers soupirs d'un insecte, ou la chute d'une feuille, dans ce globe éloigné. En ce moment il ne porte point l'œil sur les palais des rois, ni sur les beautés de la nature, ni sur l'humble cabane, souvent l'objet de ses regards, ni même sur le sage fortuné: un plus grand spectacle attire son attention; c'est la vertu qui se débat avec le malheur, et qui demeure triomphante.

Tandis qu'Aménophis et Darbal insultent Joseph, l'Eternel le considère à travers les voûtes épaisses du cachot, théâtre étroit, mais plus vaste que l'univers entier par la pré-

sence d'un tel spectateur. En même tems des images frappantes représentaient Joseph à la troupe céleste ; ils entendaient ses soupirs, et voyaient ses pleurs. Il se fait un grand silence dans les cieux ; une douce pitié saisit tous les immortels. A ce seul regard de l'Eternel, Joseph cesse de soupirer ; ses pleurs s'arrêtent, et il entrevoit avec surprise une perspective riante. Ainsi, aux premiers rayons de l'astre qui est l'ame du monde, la nature se ranime, les ombres fugitives s'envolent, la joie revient habiter les bocages, et l'œil enchanté voit à chaque instant s'embellir la scène.

Cependant la troupe immortelle, levant les yeux vers le trône de l'Eternel, l'implore en faveur de Joseph. Bientôt les nuages qui environnent le trône radieux s'entr'ouvrent, et donnent passage à une douce lumière dont toute la nature est réjouie ; et une voix infiniment plus harmonieuse que les concerts des immortels, prononce ces paroles :

J'ai voulu épurer la sagesse par le malheur ; j'ai voulu apprendre à la terre que jeune on peut être vertueux, et au ciel, que l'homme, inférieur aux anges, est leur égal

quand il conserve son innocence au sein des disgraces. Maintenant, comme du néant sortit la lumière, je veux que le mal enfante le bien, et que les mortels, enclins au murmure, sachent qu'il est une main qui n'abandonne jamais le juste.

Il dit, et appelle Ithuriel, le génie tutélaire de l'Egypte.

Au sein de l'Abyssinie, et entouré de rochers inaccessibles, pareils à une forêt solitaire, antique, et dépouillée de son feuillage, ce génie veillait alors auprès de la source du Nil. Comme un bel oranger qui, chargé de fruits odoriférans, s'élève seul dans un désert, et sous l'ombre duquel un sage, eloigné du tumulte des villes, vient quelquefois respirer la paix; cette source fertile coulait au milieu de ces rochers arides. Jamais mortel n'y pénétra; et le génie, à l'exemple de la Divinité, est invisible à l'homme enrichi de ses dons. Des rocs, une onde jaillissante, objets peu intéressans pour les stupides yeux des humains, lui découvrent la grandeur du maître du monde; ces rocs, en apparence inanimés, fourmillent d'atômes vivans, et avec cette source coulent toutes les richesses

de l'Egypte. Quelquefois, après avoir décomposé les êtres jusque dans leurs premiers élémens, il s'élève, et s'égare dans l'espace du grand univers; puis, se reposant d'une route que l'homme ne peut mesurer, et tranquille auprès de la source du Nil, son œil se perd de nouveau dans l'univers non moins immense des plus petites productions de la nature.

A la voix de l'Eternel il prend un rapide essor dans les cieux, parvient devant le trône auguste, et s'y prosterne. Après qu'il a reçu des ordres suprêmes, déployant ses ailes, il se plonge dans l'espace infini ouvert sous ses pieds, et traverse l'univers: autant il voit rouler de mondes, autant d'idées sublimes s'élèvent à-la-fois dans son ame. De la hauteur du soleil, où il se repose un instant, il voit ce globe couvert des épaisses nuées du crime et de la superstition, et, dans ces ténèbres, les mortels agités de passions tumultueuses, tels qu'une fourmilière en mouvement dans le creux sombre d'un rocher. Il se précipite du soleil; et à l'éclat dont il brille, il semble qu'une partie de cet astre s'en détache.

Cependant, environné d'un nuage, il arrive

devant la prison de Joseph. Les portes s'ouvrent ; il entre : quelque lueur éclaire les voûtes ténébreuses, et des vapeurs odorantes se répandent dans ce séjour : on eût dit que l'aurore, qui en ce moment dorait les campagnes, avait porté dans ce lieu d'horreur sa plus douce lumière et ses plus doux parfums. Il s'approche de Joseph, qui dormait paisiblement : il le considère. Son œil perçant ne s'arrête point à cette surface fragile où se brise notre curiosité ; mais, comme nous voyons l'or rouler au fond d'un ruisseau limpide, il découvre les vertus de Joseph dans leur source ; il les voit se répandre de ce cœur généreux, couler en quelque sorte dans chaque veine, et animer tout son être : il est frappé d'admiration ; jamais il ne vit de mortel dont l'ame fût si tendre et si sublime. Puis il tourne ses regards sur Aménophis et Darbal qui dormaient d'un sommeil agité.

Dans ces tems peu reculés de l'enfance du monde, et où Dieu daignait encore se communiquer aux humains, dernières traces de ces jours heureux où l'homme oubliait que le ciel est éloigné de la terre, les songes étaient quelquefois un langage sacré ; ils suppléaient

à notre aveugle ignorance; le sombre avenir s'y peignait sous des emblêmes remarquables; et tandis que les sens étaient ensevelis dans le sommeil, image du trépas, l'ame semblait abandonner le corps qu'elle anime, prendre son vol dans les cieux, et s'y instruire de la destinée des mortels et des empires.

Joseph, accoutumé à se réveiller avec l'aurore, ouvre les yeux. A la douce lueur qu'il aperçoit, aux parfums qu'il respire, il se croit un moment transporté dans un agréable bocage. Ses deux compagnons dormaient encore.

Un songe riant occupait Aménophis; mais Darbal paraissait livré à des images sinistres. Ils s'éveillent en même tems. La nuit même, dit Aménophis à Darbal, par la peinture des jours de mon bonheur, aggrave mes infortunes. J'ai songé que, tenant un cep de vigne, chargé de grappes nombreuses, je pressais des raisins dans la coupe du roi, et que, suivant mon ministère, je la lui présentais. Dans le tems qu'il tournait vers moi un œil serein, et recevait la coupe, je m'éveille. Juge de mon désespoir en me trouvant dans ce cachot, dont je n'ai aucun espoir de sortir!

Comme il achève ces paroles, Ithuriel qui était auprès de Joseph, articule quelques sons d'une voix harmonieuse, semblable aux frémissemens du plus léger zéphyr, dont le feuillage est à peine agité.

Joseph surpris des idées nouvelles qui se peignaient dans son esprit : Votre songe m'a frappé, dit-il ; je puis dissiper le trouble de votre ame. Trois jours encore ; et le roi vous rendra sa faveur, et vous rétablira dans votre emploi. A ces mots, Aménophis, transporté de joie, oublie sa fierté, s'élance vers l'esclave, l'embrasse, et lui jure que le premier usage de son pouvoir sera de le tirer de ce cachot.

Alors Darbal, cessant de craindre, et se flattant d'un succès semblable : Jeune homme merveilleux, dit-il, qui interprètes les songes, écoute le mien. J'ai songé que, portant sur ma tête trois corbeilles remplies de chair, les oiseaux du ciel s'y précipitaient de toutes parts. L'air était ému de leurs combats ; leurs cris frappent encore mon oreille. Il dit, impatient d'entendre la réponse.

Ithuriel ouvre une seconde fois l'avenir à Joseph, qui, saisi de pitié, garde le silence.

Darbal le presse de parler. Ne m'interrogez point, dit le jeune esclave ; il est dangereux quelquefois de percer les ténèbres qui couvrent notre destinée. Je le veux, je l'ordonne, interrompt Darbal ; explique-toi ; dusses-tu m'annoncer la mort. Divers chemins y conduisent, répond Joseph attendri. Alors le superbe Darbal élevant une voix menaçante : Si tu tardes encore un moment, dit-il, tu n'es plus. Vous le voulez, répartit Joseph avec douceur. Eh bien! apprenez...que dans trois jours, vous subirez un supplice infamant. En prononçant ces mots, il semble un juge plein d'humanité qui soupire en condamnant un coupable. Darbal pâlit, tremble, chancelle, et tombe aux pieds de cet esclave que son orgueil avait outragé.

Ithuriel disparaît : avec lui s'envole la douce lueur qui éclairait le cachot, comme le crépuscule du soir s'éteint dans les ténèbres.

A peine trois jours se sont-ils écoulés, qu'Aménophis reprend sa place auprès du trône, et que Darbal est conduit sur l'échafaud.

Joseph est frappé de voir s'accomplir l'explication de ces deux songes. Il pense que

l'Eternel, lui dévoilant l'avenir, ne l'a pas entièrement abandonné : cependant il voudrait percer la sombre nuit qui lui dérobe sa propre destinée. Aménophis, enivré de sa faveur nouvelle, et entraîné loin d'un malheureux par le torrent des soins et des plaisirs, ne se souvenait plus de la promesse qu'il avait faite à Joseph. Mais Ithuriel est désormais son génie tutélaire.

La nuit, qui partage avec le soleil l'empire du monde, s'avançait lentement ; et les montagnes, les vallons, les hameaux, et les villes, confondus dans les ténèbres, n'offraient à l'œil qu'une scène uniforme et lugubre. Le roi Pharaon était plongé dans le sommeil : son palais, entouré de gardes, est inaccessible aux humains ; mais le génie de l'Egypte pénètre à travers les gardes dans l'intérieur du palais, s'approche du monarque endormi, et lui présente l'avenir sous d'effrayantes images. Le roi s'éveille épouvanté, il ne peut retrouver le repos. Son trouble n'est point dissipé par l'astre du jour ; il se lève à l'heure où le sommeil fuit des yeux du villageois ; et il appelle Putiphar et tous ses courtisans.

Au fond de la Libye s'élève le plus antique

des temples; c'est la demeure de la Superstition. Le souffle impur de ce monstre a changé ces beaux lieux en sables arides: elle a choisi cette retraite pour mieux cacher ses prestiges, et pour gagner les humains par l'attrait de la curiosité. L'orgueil, la terreur et la fraude sont les ministres de son empire. Un feu sombre brûle dans ses yeux: inquiète, troublée, et n'ignorant pas qu'un jour, bannie de la terre, elle sera contrainte de se replonger dans les enfers, elle tient dans ses mains le bandeau épais dont elle couvre les yeux des mortels, et elle médite sur les moyens de prolonger son pouvoir. En ce tems tous les humains venaient dans l'Egypte recevoir ses oracles; et c'est du sein de ces déserts que son poison se répandait sur toute la face de la terre. Souvent elle allait s'asseoir sur le trône à côté des rois.

Dès qu'elle apprend le trouble où Pharaon s'abandonne, elle assemble les devins et tous les appuis de son empire. Ils marchent vers le palais, les uns se riant de l'aveuglement des mortels, et les autres gravement fanatiques et dupes d'eux-mêmes. Ils entrent: le roi s'empresse à leur raconter les songes qui l'agitent,

Mais, ô surprise! cette troupe est interdite; leurs bouches, si fécondes en impostures, demeurent long-tems muettes. Domptés par le pouvoir d'Ithuriel, ils rendent, pour la première fois, témoignage à la vérité, et déclarent qu'un voile impénétrable leur dérobe l'avenir,

Alors le souvenir de Joseph se réveille dans l'ame d'Aménophis, qui, s'adressant au roi, lui apprend qu'un esclave enfermé avec lui et Darbal dans la même prison, et qui semblait n'être coupable d'aucun crime, avait lu leur destinée dans leurs songes. Aussitôt le roi ordonne qu'on lui amène l'esclave.

Joseph, ayant oublié Aménophis et les songes dont il avait été l'interprète, était replongé dans son premier abattement, lorsqu'on ouvre les portes du cachot: on s'avance jusqu'à lui, on lui dit qu'à l'instant il doit paraître devant le roi. Il est saisi d'étonnement et de terreur: mais, contraint d'obéir, ses pieds chancelans le portent hors de la prison; un nombreux cortège l'accompagne: sa paupière débile, accoutumée aux ténèbres, soutient à peine la faible clarté du jour naissant.

Pharaon, assis sur un trône d'or, était environné de tous les grands de sa cour : le front ceint d'une couronne brillante, il tenait en main le sceptre. Joseph entre dans le palais, s'avance d'un pas tremblant au pied du trône : il craint qu'on ne lui impute quelque nouveau crime. Il est un moment ébloui de l'éclat de la royauté ; mais son innocence le rassure, et enhardi par le génie de l'Egypte, qui, invisible à tous les regards, volait dans un nuage au-dessus de lui, il se dit que cette pompe ne décore qu'un mortel : par la pensée il s'élève jusqu'au roi de l'univers, et alors cet appareil de grandeur ne lui semble plus qu'un fantôme. Tel qu'une intelligence céleste qui, descendant sous une forme humaine, et conservant des traces de la jeunesse éternelle des habitans des cieux, à-la-fois toucherait les cœurs par les grâces de cet âge, et recevrait les tributs de respects dus à la vieillesse ; tel Joseph, jeune encore, mais mûri par l'infortune, paraissait dans cette cour.

Le roi le considère : autant l'orgueil et l'imposture éclataient dans les yeux des devins, autant brillaient sur le front de Joseph la vérité et la modestie. Tous les yeux sont

attachés sur Joseph : on oublie en le voyant qu'il est esclave ; et tel est l'ascendant secret de la vertu, qu'il semble être ici le monarque.

Mais nul à son aspect n'est plus frappé que Putiphar. D'abord il l'a méconnu : quels ne sont pas sa surprise et son courroux lorsqu'il voit son esclave ! Le jeune hébreu, rencontrant ses regards, le reconnaît en même tems ; il demeure immobile : les sentimens de l'amitié et de la douleur déchirent son ame.

Le roi interrompt enfin ce long silence. O toi, dit-il, que le ciel a doué d'une sagesse plus qu'humaine, et qui cependant as subi le sort le plus infortuné, parle, dévoile-nous les secrets de l'avenir. Ta présence confirme le langage de la renommée, et la vérité semble habiter sur tes lèvres. Le ciel m'a envoyé cette nuit deux songes. Il me semblait que, me promenant aux bords du Nil, je voyais sortir du fleuve bienfaisant des génisses grasses, d'une beauté frappante, et dont la blancheur éblouissait ; mais d'autres génisses, noires, hideuses, aussi décharnées que la mort, les suivent, les dévorent, et conservent

leur maigreur horrible. Je m'éveille effrayé de cette image. Je me rendors ; un autre songe la retrace à mon esprit. Des épis dorés, florissans et courbés sous leurs grains, sortaient d'une seule tige ; d'autres épis, stériles, vides, et desséchés par un vent brûlant, poussent à la suite des premiers, les engloutissent, et demeurent stériles et flétris. En même tems une voix m'avertit que ces songes sont divins, que le bonheur de mon royaume en dépend. Parle : s'il s'agit du salut de mon peuple, peut-être qu'une divinité favorable daignera encore t'inspirer.

Ainsi parla le roi, et il se fit un grand silence. Comme ce génie immortel, l'ami des cieux, qui, attachant sur les astres ses avides regards, et, aspirant au titre glorieux de citoyen de l'univers, semblait vouloir s'élever loin de cette terre, et errer avec tous ces globes dans leurs orbites éclatantes, quand tout-à-coup, éclairé peut-être par quelque intelligence céleste, il se crée de nouveaux sens, et forme le tube magique qui rapproche de lui l'univers : de même Joseph ne voyait l'avenir que comme un espace immense, ténébreux, où flottent quelques faibles étin-

celles, lorsqu'Ithuriel lève le voile épais qui sépare ce qui est de ce qui doit être. Alors le jeune hébreu aperçoit une vive lumière; et, sans s'élancer au-delà des mondes, il lit dans les décrets de l'Eternel.

O roi, dit-il enfin, il est vrai; au sein du malheur une divinité m'inspira, non les dieux qu'adore l'Egypte, mais l'Etre souverain, auguste, créateur et seul maître de la nature. L'avenir est pour lui ce qu'est pour nous le présent; d'un coup-d'œil il embrasse tous les siècles comme l'univers : c'est lui qui vous parle en ce moment; je ne suis que son faible interprète. Ces génisses grasses qui sortaient du Nil, et ces épis florissans, marquent des années fertiles; mais ces génisses maigres et ces épis desséchés annoncent que l'abondance sera suivie d'une grande famine.

Il dit; la consternation se peint sur le front du roi et de tous ses courtisans. Toi que le ciel éclaire, dit Pharaon à Joseph, ne peux-tu me proposer quelque moyen d'écarter les effets de ce funeste fléau?

Que le roi établisse sur toute l'Égypte, répond Joseph, un homme intelligent et sage, qui, dans les années d'abondance, rassemble

une partie des productions de la terre, pour préserver les peuples de la famine.

La douce persuasion parlait par sa bouche. Ce conseil satisfait le roi et ses ministres, qui se flattent la plupart d'obtenir un poste si glorieux. Peuples, ils se nourrissaient déjà en idée de votre substance; et loin de vous garantir de la famine, ils vous en eussent montré des avant-coureurs, même dans les années fertiles!

Tandis qu'ils s'occupent de ces projets, Pharaon s'adressant à Joseph : C'est toi, dit-il, que j'établis sur l'Egypte : tout mon peuple respectera tes ordres, et je serai seul au-dessus de toi. Où trouverais-je un homme plus intelligent et plus sage? Sans doute le Dieu qui t'a fait parler t'envoie ici pour détourner le fléau qui nous menace. J'obéis à ses décrets : heureux les rois qui peuvent confier leur sceptre à de tels ministres! De quel crime a-t-on pu te charger? tout respire en toi la vertu; le ciel même te justifie. Non, tu n'es point coupable, puisqu'il te manifeste ses secrets.

En disant ces paroles, il ôte son anneau, et le présente à Joseph, qui de surprise reste

muet et immobile. Les courtisans qui s'attendaient à être honorés de cet emploi, sont dévorés de jalousie; mais le calme et l'approbation règnent dans leurs traits flexibles. Telle est quelquefois la surface tranquille de l'Océan, tandis que la tempête gronde au fond des mers.

Joseph rompant enfin le silence: Vos faveurs, dit-il, m'étonnent et me pénètrent; mais je ne puis les accepter. Je ne sais quel crime on m'impute: j'atteste le Dieu qui m'a dévoilé l'avenir, j'atteste ce trône où règne la justice, que je ne suis point coupable. Putiphar, ô mon bon maître, comment avez-vous pu prêter l'oreille à la calomnie, et m'accabler, au sortir de vos bras, de tout le poids de votre courroux? Faites-moi remener au cachot, examinez ma conduite, portez la lumière au fond de mon cœur, et si je suis criminel, que le roi, qui m'entend, me punisse. Si vous me trouvez innocent, je n'aspire point aux grandeurs; rendez-moi votre estime, votre amitié, et je retournerai satisfait au hameau de mes pères; ou, si cette faveur est trop grande, si je dois être toujours infortuné, replongez-moi dans l'escla-

vage : mes jours finiront dans les larmes; mais je vous serai fidèle, et ma vie entière vous convaincra de mon innocence. En prononçant ces paroles, ses pleurs coulaient de ses yeux.

Le roi, vivement ému, tourne vers Putiphar un œil irrité, les courtisans mêmes se trouvent sensibles. Alors, du sein du nuage dont le génie de l'Egypte est environné, sort un rayon lumineux, qui, imperceptible aux yeux des humains, descend sur l'époux de Zaluca, achève de bannir de son esprit les noirs ombrages. Soudain se réveille dans son ame l'amitié qu'il avait portée à Joseph : il arrête sur lui ses regards; frappé de sa candeur et de sa noble assurance, il tombe à ses pieds, et un torrent de pleurs accompagne ces paroles précipitées : Ciel! l'injustice a donc souillé mon cœur! j'ai opprimé l'innocence! Joseph, cher ami (si j'ose encore te donner ce nom), mon ame est déchirée. Les remords me suivront jusqu'au tombeau, et troubleront ma cendre... Toi, mon esclave! Sois mon supérieur; monte au rang où la vertu t'appelle, et punis-moi..... Je lis dans tes yeux, tu me pardonnes. Pharaon, c'est

aux rois à venger l'innocence persécutée; comblez Joseph de vos faveurs, et prononcez mon châtiment. . . . .

A ces mots s'éteint le courroux du roi. Joseph a relevé son maître : dans ses regards, ternis par une longue tristesse, brille une douce joie, mêlée du plus vif attendrissement: Ah! s'écrie-t-il, ce témoignage éclatant que vous rendez à ma vertu, et vos regrets douloureux, m'ont fait oublier mes disgraces. Au sein du cachot, je conservais le souvenir de vos bienfaits : jugez de ce que j'éprouve en ce moment où j'ai vu mon maître à mes pieds! Maintenant je ne désire d'autre faveur que de retourner aux lieux qui m'ont vu naître. Que de liens y attachent mon cœur! un père chargé d'années, une amante, s'ils respirent encore!. . . des frères. . . J'ai bien des larmes à essuyer! Et qui suis-je, moi, simple habitant des hameaux, pour gouverner un empire? O roi, à Dieu ne plaise qu'un jour vous puissiez vous repentir de vos dons! . . . .

Il dit; et la plupart des grands dont l'ambition eût fermé le cœur aux sentimens de la nature, et qui ne connaissaient pas cette modeste dé-

fiance, sont surpris et satisfaits de ce refus.

Cependant Putiphar presse Joseph de recevoir le prix de ses vertus éclatantes. Pharaon redouble les instances. Alors, comme de faibles ruisseaux, entraînés loin de leur cours par un fleuve superbe, vont de leurs eaux réunies assaillir un rocher qui s'élève majestueusement vers le ciel, la foule des courtisans, faisant céder l'ambition à la flatterie, se joint aux vœux du souverain pour fléchir le jeune étranger. Joseph éprouve les plus terribles combats : sollicité au-dehors par un roi qui, pouvant donner des ordres, emploie la prière, au fond de son cœur il croit entendre Jacob et Sélima qui l'appellent. La nature triomphe; et déjà, prêt à partir, il s'éloigne du trône et de Putiphar attendri, quand une voix céleste lui adresse ces paroles, dont son oreille seule est frappée : Arrête tes pas; celui qui t'a montré l'avenir, t'ordonne de rester en Egypte. Vois ce pays en proie aux horreurs de la famine et à l'avarice des grands; tu dois le préserver à-la-fois de ces deux fléaux. L'Eternel soutiendra ta faiblesse. Tu cours embrasser ton père : sois ici le père des peuples.

Joseph retourne sur ses pas, s'avance jusqu'au trône; et s'adressant au roi : Le ciel veut, dit-il, que j'obéisse à ses lois; et je vous sacrifie mon bonheur. Tant que durera la famine, je ne m'éloignerai pas de l'Egypte; mais dès que ce fléau ne ravagera plus ces contrées, souffrez que j'écoute la voix de la nature.

Il dit; et au milieu de cette victoire, et tandis que son ame sublime se peint dans tous ses traits, il répand quelques larmes. A ce mélange inexprimable de grandeur et de tendresse, on s'aperçoit qu'il n'est qu'un simple mortel.

Le roi satisfait lui donne son anneau : on lui attache un collier d'or; une robe de lin brillante de pourpre descend jusqu'à ses pieds. Putiphar, rempli de joie, le serre dans ses bras.

Cependant de l'intérieur du palais se répand au-dehors le bruit des songes du roi, et de l'interprétation de Joseph. L'alarme, comme les rapides flammes d'un incendie général, se communique de maison en maison. On oublie l'abondance qui doit précéder la famine, et, à la pâleur des citoyens,

on eût dit qu'elle régnait déjà dans ces contrées.

Mais Pharaon ordonne que dans une pompe solemnelle on rende hommage à la vertu, et que l'on montre au peuple le libérateur de l'Egypte. On amène devant le palais un de ses chars, qui semble un trône mouvant, et où l'or est effacé par l'éclat des pierreries: six coursiers, dont la blancheur éblouit, le traînent avec lenteur: sur le dais, la justice, entourée d'hiéroglyphes, soutient la couronne. Joseph monte sur le char, qui, environné de gardes, fend les flots de la multitude. Tels dans Rome entraient les guerriers victorieux: mais s'ils étaient précédés et suivis de trophées sanglans, de captifs enchaînés, et des débris du carnage, ici c'est le triomphe des vertus pacifiques.

A son aspect, l'effroi public se dissipe. La sagesse et l'humanité, empreintes dans ses traits, annoncent un avenir heureux: la douleur disparaît de tous les fronts; on se prosterne devant le char; la joie éclate, et la ville entière retentit d'acclamations.

Joseph, au sortir du sein de l'ignominie, n'est point ébloui de cette pompe; ce char

superbe, ce riche anneau, cette pourpre éclatante, touchent peu son ame : mais il est ému des transports du peuple : il n'a point la dureté des grands, qui, en croyant mériter l'adoration du vulgaire, y sont insensibles. Peu accoutumé cependant à être distrait de ses plus chères pensées, au milieu de cet appareil de grandeur il se retrace le hameau de son père, Sélima; alors il ne voit plus la foule qui l'entoure; il n'entend plus les acclamations. . . . .

Cependant Zaluca errait dans des temples profanes, et invoquait tous les dieux de l'Egypte. Cette nuit elle s'était même rendue dans la forêt où fut l'asile de Joseph; là, prosternée devant l'autel qu'il éleva, et l'ayant arrosé de pleurs : Divinité de celui que j'aime ! s'écria-t-elle, j'ai adressé des vœux stériles à de vains simulacres; c'est toi que j'adore : tu es peut-être le seul Dieu de la nature; je le croirais aux vertus de l'infortuné que je persécute. Sans doute il t'implore en ce moment, et je goûte la douceur d'invoquer le même Dieu que lui, et d'unir ma voix à la sienne. Arrache de mon cœur l'amour qui me dévore; ou si cet effort sur-

passe ton pouvoir.... arrache-moi Joseph.

Elle dit, et tout-à-coup elle craint que cette divinité ne venge l'innocence opprimée. Dans le trouble de son ame, il lui semble que l'autel tremble, que tous les arbres de la forêt s'agitent, et qu'une voix formidable sort de la terre ébranlée. Palpitante d'effroi, inondée d'une froide sueur, elle fuit, rentre dans Memphis, et se renferme au fond de son palais.

Le jour s'avance : elle a défendu que l'on troublât sa solitude : pâle et tremblante, elle ne voit point les objets sur lesquels s'arrête son œil égaré ; il semble qu'une main invisible lui présente sans cesse le tableau de ses crimes ; l'amour et le remords, confondus dans son ame, lui font éprouver à-la-fois ce qu'ils ont de plus terrible.

Tout-à-coup elle entend mille cris de joie, et le nom de Joseph. Quelle illusion ! dit-elle : ce nom, gravé au fond de mon cœur, est toujours prêt à frapper mon oreille ; retentirait-il dans des cris d'alégresse ? Elle n'a pas achevé ces paroles qu'elle entend plus distinctement encore le même nom. Emue, interdite et troublée, elle franchit à pas pré-

cipités là vaste étendue de son palais, et porte de tous côtés des yeux où se peint l'égarement de son ame. Soudain le nom de Joseph répété par la multitude tonne à son oreille, et au même instant elle l'aperçoit sur le char de triomphe. Quel spectacle! sa rapide imagination lui présente, comme dans une seule idée, ses crimes, sa punition, sa gloire flétrie; tout le peuple lui semble frémir d'horreur à son aspect; un désespoir funeste s'allume dans ses regards, et des taches livides errent sur ses joues pâlissantes. Mais bientôt un nuage favorable lui dérobe tous les objets; elle n'entend plus ces cris de joie qui portaient la terreur dans son ame: à chaque instant sa pâleur redouble; elle tombe presque inanimée.

Sa fureur la rappelle au jour. Voulant prévenir l'arrivée de son époux, elle s'enferme dans son appartement. Là, elle prend la robe de Joseph, cette robe restée entre ses mains, et qui lui retrace tout l'égarement de son amour et le mépris dont il fut payé. Elle la mouille d'abord de ses larmes; puis la regardant d'un œil farouche:

Vêtement, dit-elle, qui servis quelquefois

à irriter ma rage, tu vas être témoin de ma mort ! Lois de l'hymen et de l'amour, vous serez vengées !... Joseph triomphe ; maintenant il se rit de ma fureur : plus le témoignage que l'on rend à son innocence est éclatant, plus je suis couverte d'opprobre ; l'Egypte entière saura que j'ai brûlé pour un esclave !... Quel Dieu l'a tiré du cachot ? Je n'ai pas même la consolation de l'avoir délivré de ses fers ; j'ai combattu ce désir, et je ne puis plus réparer mes crimes ! Sans doute il va partir ; il va serrer les plus doux nœuds, et se vanter à Sélima de m'avoir méprisée... Ne puis-je le suivre dans le hameau de son père, immoler Sélima à ses yeux, et le frapper ensuite du même poignard ?... Insensée ! tu parles de punir, et ton châtiment s'apprête !... Puisse-t-il trouver Sélima expirante ! ou, s'il faut qu'ils soient unis, puisse leur hymen rassembler autant d'horreurs que le mien ! Hâte-toi, mon ombre : suis ses pas, va troubler leur bonheur, sème les noirs soupçons dans leurs ames ; et si, malgré tes efforts, ils sont heureux, vois leur union, et prolonge tes tourmens au-delà du tombeau. Puisse l'Egypte s'armer un jour contre leur race, et la pour-

suivre sur la terre et sur les mers ! Alors mon ombre goûtera quelque calme....

Le poignard dont elle se frappe interrompt ces mots. Elle tombe ; son sang coule, inonde la robe de Joseph. Mais sa rage étant satisfaite, son cœur, prêt à se glacer, brûle encore des feux de l'amour : l'image de Joseph erre encore devant ses yeux éteints ; ses pâles lèvres prononcent le nom de Joseph ; et lorsque froide, expirante, elle ne peut plus articuler ce nom chéri, elle lui donne son dernier soupir.

Le jeune hébreu cependant, après la pompe solemnelle de son élévation, est conduit devant un palais que Pharaon lui destine. Il descend du char ; il entre dans cette demeure superbe, où la main de l'art imita les beautés de la nature.

Joseph, n'aspirant qu'après le repos, écarte la foule de ses esclaves. Transporté d'un cachot dans ce palais, il regarde autour de lui, comme pour s'assurer si tout n'est pas un songe. Mais bientôt, semblables aux flots amoncelés devant lesquels on écarte une digue, les sentimens qu'un spectacle tumultueux l'avait contraint de renfermer au fond

de son cœur, se précipitent au-dehors. Il se prosterne; et ce séjour retentit, pour la première fois, du nom de l'Eternel.

Grand Dieu, dit-il, c'est toi, c'est toi qui m'as tiré du fond d'un cachot! Où suis-je? au faîte des grandeurs! Malheureux! je leur ai tout sacrifié! L'orgueil aurait-il corrompu mon ame? S'il était vrai, que n'expirai-je dans la prison!.... Mais c'est toi, ô mon Dieu, qui as ordonné ces sacrifices. Mon cœur en saigne encore; je m'abandonne cependant à ta main puissante, qui tient le fil de mes destinées. Maintenant, si ma vertu s'est conservée pure au sein du malheur, ne permets pas qu'elle se démente au rang où tu ne m'as élevé que pour veiller, semblable à un sage pasteur, sur le bonheur d'un peuple.

Mais avant d'établir l'ordre dans cet empire, il veut dissiper une partie du trouble de son cœur. Il appelle un de ses esclaves, dont on lui a garanti le zèle. Rends-toi, dit-il, au pays de Chanaan. A l'entrée du hameau de Jacob, mon père, est un agréable vallon que traverse un clair ruisseau. Là, tu trouveras une jeune bergère nommée Sélima: tu la reconnaîtras à ses larmes. Dis-lui que je

respire. Ne lui parle point de mes infortunes, elle a répandu assez de pleurs : parle-lui de ma fidélité ; dis-lui que si le ciel ne m'ordonnait de consacrer quelque tems au bonheur d'un grand peuple, j'eusse préféré à ce palais notre cabane nuptiale. Qu'elle instruise Jacob de mon sort, et qu'elle ménage sa sensibilité.... Entre dans le hameau même ; parais aux yeux de mon père, s'il vit encore ; vois s'il n'est point accablé du poids de la vieillesse et de la douleur. Je me flatte que, si ses forces ne sont pas épuisées, il s'éloignera pour quelque tems de ses autres fils, et qu'il ne viendra pas seul adoucir les jours de mon exil. S'il n'est plus .... va dans la prairie cueillir quelques fleurs ; rends-toi devant son tombeau ; répands-y ces fleurs, et dis : C'est votre fils Joseph qui vous les offre..... Vois si le jeune Benjamin ; si tous mes frères respirent. Pars, vole : tout mon bonheur dépend de toi. Il dit, et l'esclave s'éloigne, en lui promettant d'exécuter fidèlement ses ordres.

Joseph continue à s'occuper tour-à-tour des divers sentimens où il vient de se livrer, jusqu'à ce que les vapeurs du sommeil se

répandent dans ses membres, et portent le calme dans son ame.

Le soleil avait à peine surmonté l'horizon ; Joseph, qui ne connaît point l'indolence, se lève. Déjà il se prépare à parcourir l'Egypte, dans le dessein de s'opposer au fléau qui la menace. Mais après avoir satisfait aux sentimens de la nature, il veut encore satisfaire à ceux de l'amitié : avant de parcourir l'Egypte, son char prend la route du hameau où il subit l'esclavage.

On était dans la saison où la nature a repris les ornemens de sa première jeunesse. Une verdure luisante couvrait les bois, les coteaux et les prairies ; on respirait l'haleine des fleurs, et l'oreille était frappée du murmure des ruisseaux rentrés dans leurs bords, et du gazouillement des oiseaux qui venaient de naître. Quel spectacle touchant pour Joseph ! Peu ébloui, au sortir du cachot, de la pompe des grandeurs, les beautés simples de la nature le captivent et l'attendrissent. Il revoit avec transport les bocages ; il salue les collines, les fontaines ; il descend du char ; sa main cueille des fleurs naissantes, et il se désaltère dans l'eau fugitive d'un ruisseau.

La renommée n'avait pas encore publié dans le hameau de Putiphar l'élévation de Joseph. Les bergers, tristes, abattus, s'entretenaient de ses disgraces, lorsqu'ils aperçoivent un char superbe : ils ne sont point détournés du sujet douloureux de leur entretien. Tout-à-coup Itobal, passant de la plus profonde rêverie à la joie la plus vive, se précipite vers le char : les bergers surpris le suivent de l'œil, lorsqu'un jeune homme couvert de pourpre, et unissant la douceur à la majesté, s'élance du char dans les bras d'Itobal : ils reconnaissent Joseph. D'abord ils sont immobiles d'étonnement ; bientôt ils volent vers les deux amis, les entourent, et poussent des cris d'alégresse. Comme une famille éplorée qui, déjà revêtue de deuil, revoit un père qu'elle a cru mort dans un combat : saisie d'effroi, elle doute si c'est son ombre, et craint de l'embrasser ; mais bientôt la nature triomphant de sa crainte, elle vole dans ses bras, la joie éclate, et l'on dépose les vêtemens lugubres : ainsi ces bergers se livrent à leurs transports.

Joseph est plus sensible à ces témoignages de tendresse qu'à la pompe avec laquelle

Memphis a célébré son élévation. Ici l'on ne voit point l'orgueil jaloux se prosterner en murmurant, et l'on n'entend pas les acclamations d'un peuple tumultueux ; c'est l'amitié qui rend et qui reçoit des hommages.

Cependant ils veulent connaître le détail des événemens miraculeux qui l'ont porté à ce rang suprême. Assis avec eux sur le gazon, il contente leurs désirs ; et leur fait avec simplicité ce récit étonnant. La surprise et la joie se peignent tour-à-tour dans leurs regards : ils craignent de l'interrompre, et cependant ils ont peine à contenir leurs transports, qui, dès que le récit est achevé, éclatent avec plus de force.

Mais, au milieu de leur joie, Joseph se dérobe à eux, et se rend dans son asile solitaire. Là, comme il l'avait exigé d'Itobal, il voit que l'autel est relevé et couvert de fleurs ; il s'y prosterne. Puis embrassant les débris de sa cabane : Je te revois donc, s'écrie-t-il, retraite chérie, à laquelle je me croyais arraché pour toujours, où je n'espérais pas même trouver mon tombeau ! Tu me présentes quelque ombre du hameau de mon père. D'ici, combien de soupirs n'ai-je pas envoyés aux

objets de ma tendresse! ici, combien de fois nos ames, malgré la distance qui nous séparait, ne se sont-elles point communiquées! Ce lieu a retenti de leurs noms; souvent leurs images me semblaient errer entre ces arbres. Images sacrées, revenez habiter cette retraite, offrez-moi vos douces illusions, et flattez ma douleur.

Il dit; et se précipitant vers la troupe des bergers: Mes amis, leur dit-il, consacrons quelques momens à rétablir ma cabane. Quelquefois je viendrai dans ce séjour où je fus esclave, déposer les chaînes de la grandeur, adorer avec vous l'auteur de l'univers, et soupirer sous cet ombrage.

A peine a-t-il parlé, qu'ils volent vers la forêt. Les uns enlèvent les débris de la cabane, tandis que d'autres dépouillent les prairies des fleurs nouvelles, ou se chargent de jeunes palmiers, dont le feuillage naissant exhale la fraîcheur, et qu'ils transplantent. Joseph partage ces soins: en vain les bergers s'y opposent. L'orgueil et l'oisiveté, dit-il, seraient plus déshonorans pour moi que des occupations au milieu desquelles je suis né, et que je dois reprendre. Mais en secret il

pense encore : Pourrais-je dédaigner jamais des travaux dont Sélima est l'objet? Animés par l'exemple de Joseph, et par le désir de lui plaire, ils forment en chantant la cabane, qui semble sortir de terre, et être l'ouvrage d'un moment.

Après avoir donné quelques jours à l'amitié, Joseph s'arrache à ces villageois et au doux asile de la forêt, pour parcourir l'Egypte et vaquer à des soins importans. Une barque embellie de peintures, de fleurs, et de banderoles de pourpre qui flottaient légèrement dans les airs, l'attend aux bords du Nil : un vent favorable enflait la voile. Les bergers accompagnent Joseph jusqu'au rivage : il les embrasse, il entre dans la barque ; on détache les cordages, et l'on part.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Comme sur l'empire des mers le mobile vaisseau n'obéit qu'aux vents, la barque sillonne le Nil sans être guidée par des rames.

Bientôt se présentent aux regards de Joseph trois pyramides immenses, ouvrage de plusieurs générations. Sans la régularité de leur architecture, on les prendrait pour ces rochers inébranlables qui, depuis la naissance de ce globe, touchent le ciel, et accablent la terre de leur poids. Le marbre dont elles sont formées, a conservé sa blancheur éclatante. De nombreux hiéroglyphes, premières images de la pensée humaine, et dont les plus anciens sont des emblêmes du grand Etre, les rendent vénérables.

Quel est, dit Joseph, l'auteur de ces superbes monumens ? On lui répond que c'est Hermès, l'un des rois, et maintenant l'un des dieux tutélaires de l'Egypte. Il considère long-tems cette structure hardie qui, par sa solidité et sa grandeur, semble surpasser l'art humain, et qui, exempte du sort ordinaire des productions des mortels, paraît devoir échap-

per seule aux ravages du tems, et durer autant que le monde.

Il ne peut croire qu'un dessein peu important ait enfanté de telles merveilles; il veut pénétrer dans l'enceinte d'une de ces pyramides. On l'y conduit par des routes souterraines et secrètes. Les égyptiens lui déclarent que l'entrée leur en est interdite; il ne les presse point de l'y suivre, et il se trouve seul dans une nuit profonde. Comme ces mortels intrépides qui, pour arracher l'or à la terre, s'engagent dans son sein ténébreux, au péril de faire leur tombeau de cette source de richesses; Joseph, animé du désir de s'instruire, s'égarait dans ce sombre dédale.

Après avoir long-tems erré, il découvre de loin une lueur faible et tremblante : il y dirige ses pas. Le premier objet qui frappe ses regards est un cadavre embaumé, qu'éclairait une lampe sépulcrale prête à s'éteindre; couvert de pourpre, une couronne ceignait son front : il avait conservé tant de fraîcheur, qu'il semblait être animé, et n'avoir perdu de la vie que le mouvement. Auprès du cadavre était un vieillard peu éloigné du trépas; courbé par les années, sa barbe blanchie touchait la

terre; à sa maigreur on l'eût pris pour la mort qui veillait sur sa proie. De nombreuses momies, environnant celle qui était couronnée, paraissaient autant d'esclaves qui attendaient ses ordres : un silence lugubre régnait dans ce séjour.

Quel es-tu, dit le vieillard alarmé, toi qui oses pénétrer dans ce lieu redoutable? Parle, viens-tu troubler les morts?

L'enceinte profonde répétait les accens de cette voix funèbre.

Ne crains rien, répond Joseph : si c'est ici l'habitation des morts, je respecte leur cendre. Mais quel est cet appareil? Quel emploi t'arrête en cette horrible demeure?

Alors le vieillard levant sur lui un œil éteint : Le doux son de votre voix, dit-il, et l'humanité qu'annoncent vos traits, dissipent mes craintes. Vous voyez le corps du dernier roi de l'Egypte, et ceux de ses serviteurs qui, destinés à mourir en le servant, l'ont suivi dans ce lieu. Je suis le plus infortuné. Mes compagnons ne sont plus; le dernier a reçu la sépulture de mes mains : moi seul, dans ce séjour de la mort, je l'implore vainement; et lorsqu'elle me délivrera du fardeau

de la vie, nul ne me rendra les devoirs funèbres, ma cendre périra, je n'augmenterai point ce cortège.

Saisi de surprise et de compassion, Joseph gardait le silence. Il porte les yeux sur ce fantôme de roi décoré d'une pompe inutile, sur ces esclaves qui paraissaient encore l'adorer, et sur ce vieillard qui pleurait de leur avoir survécu. Il est vivement frappé de l'orgueil inhumain de ces monarques qui, ayant peut-être opprimé leurs peuples, étendent leur barbarie au-delà du tombeau, et immolent, lors même qu'ils ne sont plus, des victimes à leur ambition.

Mais un autre sentiment se réveille au fond de son cœur : ce vieillard, qu'il considérait avec attention, lui retrace l'image de son père; il lui semble le voir prêt à rendre le dernier soupir, invoquant la mort, et se plaignant que la main d'un fils tendrement aimé ne lui fermera point la paupière. Vivement attendri, il presse le vieillard de le suivre loin de ce mausolée.

Je ne le puis, répond l'infortuné ; j'expirerais dans les tourmens et dans l'infamie. Puisque j'ai vieilli dans ce tombeau, j'y saurai

mourir. Depuis long-tems, entouré de cadavres, je ne suis plus fait pour les vivans; et mes yeux, accoutumés aux ombres du trépas, ne supporteraient plus l'éclat du soleil... Je me flatte de toucher au terme de mes malheurs.... déjà mes pieds chancelans ne me portent plus à l'entrée de ce lieu, pour y prendre les alimens destinés à prolonger une vie misérable; déjà mes faibles mains n'entretiennent plus cette pâle lumière.... mes jours finiront avec elle; les ténèbres où je me verrai plongé seront pour moi les doux avant-coureurs de la mort.... bientôt on ne respirera plus dans ce tombeau.

Il dit; et tandis que Joseph le considérait d'un œil ému, la lampe s'éteint, et le vieillard expire.

O vieillard, dit Joseph, que ne puis-je te rendre les devoirs funèbres! pourquoi une loi sévère interdit-elle l'entrée de ce lieu à ceux qui pourraient te les rendre suivant les usages qui leur sont prescrits? Reçois du moins mes regrets. Dieu d'Abraham et de Jacob, toi seul peux récompenser le dévouement de ce fidèle serviteur.

Il s'éloigne, pénétré d'horreur et d'attendrissement : il s'égare de nouveau dans la

sombre nuit, que rend encore plus lugubre le spectacle dont il vient d'être témoin. Arrivé enfin hors de ce séjour, il s'arrête devant la pyramide : on lui explique un des hiéroglyphes, qui exprimait ces paroles : Peuples, ce n'est point ici la demeure de la mort; du sein de cette masse qui touche les nues, je m'élèverai dans le ciel; et là je serai votre divinité tutélaire.

O rois, s'écrie alors Joseph, la mort est donc pour vous une leçon inutile ! Insensés ! vous partagez les honneurs divins avec les plus vils animaux, en vous élevant des monumens éternels qui attestent à-la-fois votre puissance et votre faiblesse.

En finissant ces mots, il s'éloigne de ces pyramides, le plus frappant témoignage de l'orgueil humain.

Il rentre dans la barque, il côtoie la plaine des momies, où les morts semblent avoir été d'une espèce différente. Autant ils occupent d'espace dans ces grands mausolées, autant leurs rangs sont serrés sous cette plaine immense, et l'on y marche à chaque pas sur quelque victime de la mort. Dans ces vastes pyramides, on peut à peine découvrir les

cendres qu'elles renferment : ici, des générations entières sont ensevelies ; les mêmes places ont été souvent occupées, et les tombeaux sont engloutis dans les tombeaux : deux rangs de cadavres forment les routes étroites et nombreuses de ces lugubres souterrains, empire de la mort. Sur ces champs déserts, on distingue de distance en distance de basses pyramides, qui témoignent que l'orgueil des grands trouve toujours des imitateurs. Joseph, en côtoyant cette plaine, suit la pente de son ame, et s'abandonne à une douce mélancolie.

La barque vogue, et à ces sombres objets succède tout-à-coup un spectacle frappant, la merveille de l'Egypte : c'est le lac Mœris, que creusa dans le roc la main infatigable de l'homme, et qui seconde le Nil, en le recevant dans son sein lorsqu'il se répand avec trop d'abondance, ou en s'unissant à lui par des canaux lorsqu'il est avare de ses ondes. O mortels, vous semblez quelquefois les dieux de la nature ! ce roc s'est changé en océan.

Au milieu du lac s'élevait un palais superbe, entouré d'obélisques, qui se peignaient dans le miroir brillant des eaux. C'est là que, dans les ardeurs de l'été, le roi avec sa cour

respire une délicieuse fraîcheur : tel on représente un temple du dieu des mers, environné de tritons et respecté des tempêtes. Cependant ce palais et ces obélisques, confondus dans l'éloignement avec ces mausolées, sont une vive image du néant de la pompe humaine, et du terme où vont se briser les grandeurs.

Joseph poursuit sa route : un spectacle plus grand s'ouvre à ses regards ; l'Egypte, dans une perspective immense, lui offre toutes ses richesses. Le Nil, après avoir surmonté les obstacles nombreux qui s'opposent à sa course, se précipite en mugissant des hautes roches de l'Ethiopie ; puis il roule une onde paisible entre deux chaînes de montagnes qui bordent l'Egypte, et qui, accompagnant le fleuve jusqu'à la mer, semblent le contraindre d'arroser cette vaste contrée.

Les bords du fleuve, jusqu'au pied de ces montagnes, sont couverts de moissons florissantes, d'un gazon épais et d'arbres fruitiers, qui, formant un jardin immense, présentent dans toute l'étendue de ce pays leurs dons au voyageur, et le garantissent des feux du soleil. Comme dans les forêts les chênes, les or-

meaux, les sapins et les peupliers, entrelaçant leurs rameaux, croissent dans une douce union, sans que la main du cultivateur les seconde; de même ici naissent agréablement confondus l'orange dorée, la verte olive, le jaune citron, la pêche veloutée, et la pomme luisante; un même arbre semble porter à-la-fois ces productions, tant les branches sont entremêlées : l'œil est ébloui de la vivacité de tant de couleurs, et le parfum qu'on respire est pour l'odorat ce qu'est pour le palais l'ananas délicieux, qui dans un seul goût réveille celui de tous les fruits.

De distance en distance, des palmiers et des cèdres, qui paraissaient les aïeux de ces forêts, élèvent au-dessus d'eux leur tête altière, et les protègent contre les rayons enflammés de l'astre du jour. On y distingue aussi des arbres et des plantes créés pour ces climats; le sycomore, tel que le plus haut chêne; le lotos, qui donna l'idée de l'ambroisie des immortels; le papyrus, qui, de sa cime lanugineuse, étend au loin ses vastes feuilles, sur lesquelles, dans ces lieux enchantés, Orphée, dit-on, écrivit les premiers vers.

Des oiseaux, remarquables par l'éclat de

leur plumage, volent dans ces riantes forêts, tandis que, tout brillans des rayons du soleil, nagent sur la surface du Nil les nombreux habitans de ses eaux.

Au milieu de ces superbes jardins, qui ne semblaient destinés qu'à l'homme, errent, à demi cachés par le gazon, des troupeaux d'une beauté frappante; la nature en les formant paraît avoir eu le pinceau à la main, tant ils sont marquetés avec symétrie. Des hameaux, des villes, des temples et des pyramides, dont le Nil retrace les images, varient encore le tableau : ces monumens élevés loin des frimas, sous un ciel toujours serein, conservent leur premier lustre; et l'Egypte, berceau des arts, en respecte encore les productions, et les transmet à la postérité la plus reculée.

Mais des deux côtés un contraste remarquable embellit la scène. Ici des rochers arides, sous mille formes monstrueuses, s'élèvent jusque dans les nues, les repoussent, et brisent l'effort des vents, afin qu'un ciel calme et sans nuage règne éternellement dans la longueur de cette contrée : là on entrevoit, à travers la chaîne interrompue des montagnes, les vastes déserts de la sablonneuse Libye. Frap-

pée de tout ce spectacle, l'Egypte se persuada que les dieux l'avaient choisie pour leur demeure. Tels encore elle peignit les champs élyséens, où le Léthé, comme le Nil, serpentait dans une perspective ravissante, où l'on respirait la paix et l'oubli des disgraces, où des rochers éternels séparaient ce séjour du Tartare.

Joseph, semblable aux habitans de ces lieux fortunés, oublie un moment ses malheurs : il demeure immobile de surprise, tandis que son œil erre avidement, et voudrait embrasser tout ce magnifique tableau : cependant son ame s'élève à l'auteur de la nature. Mais, au milieu de ces sentimens, il aperçoit de toutes parts des temples profanes : ici l'on adore le crocodile ; à côté, l'ichneumon, son ennemi, reçoit des vœux ; là, on se prosterne devant l'animal aboyant. Dans le lointain d'une vallée de la Libye, est le plus antique temple, du sein duquel se répandent les cultes impies qui couvrent la face de la terre.

Joseph s'indigne qu'environné de tant de richesses on puisse méconnaître le Créateur, et que les temples de l'idolâtrie souillent ce beau temple de la nature où tout invite à lui rendre des hommages.

Mais un aspect frappant appelle Joseph. En quittant Memphis, il a vu les moissons verdoyantes; plus il approche de l'Ethiopie, plus il les voit jaunir, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement dorées. Les forêts d'arbres fruitiers lui offrent une semblable image; de loin en loin les fleurs font place aux fruits, qui, d'abord étant verts, se nuancent par degrés, et brillent enfin de leurs plus vives couleurs. Tranquille dans la barque, il jouit du spectacle d'une plaine immense, où croîtraient sous l'œil enchanté les dons que la nature nous fait imperceptiblement; là, on verrait les vertes moissons poindre, s'élever du fertile sein de la terre, et se courber sous le fardeau des jaunes épis; les arbres déployer leur riante verdure, se couvrir soudain de fleurs, et bientôt chargés de fruits, dont l'œil suivrait à peine l'accroissement rapide: frappante image de la création, où l'univers, sortant du chaos, parut en peu de tems décoré de ses productions infiniment variées.

Joseph était encore éloigné de l'Ethiopie; et déjà l'on entendait le bruit des cataractes; à mesure qu'il en approche, le tumulte redouble: maintenant une chaîne de rochers,

qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux nues, se présente distinctement à ses regards. Tels que plusieurs tonnerres réunis, qui, grondant avec fureur sur le sommet des Alpes, versent des torrens de soufre enflammé le long des roches fumantes, tandis que les échos prolongent le bruit épouvantable; ou telles que les antiques sources de l'océan, qui roulent avec fracas dans le sein de la terre, et qui, s'élançant de leurs gouffres profonds, grossissent les eaux de la mer, et les élèvent au ciel, d'où elles retombent dans le centre ouvert de ce globe, et l'ébranlent jusque dans ses fondemens: tel le Nil se précipite du haut de ces rochers; l'onde écumeuse rejaillit au loin en poussière. A cet effroyable tumulte les oiseaux fuient d'une aile tremblante, et les animaux les plus féroces courent dans leur retraite.

Mais tandis que Joseph se livre aux grandes idées que lui inspirent ces objets, un homme à demi caché dans les nues tombe avec ces torrens; dans l'instant il a franchi l'intervalle immense: tels on peint les pas des immortels. Le superstitieux qui verrait pour la première fois ce spectacle, croirait que c'est le

dieu de ce fleuve qui descend dans l'Egypte. Joseph, saisi de compassion et d'effroi, pense que ce mortel n'est plus, lorsqu'il le voit, attaché sur un radeau, suivre tranquillement le cours du Nil.

Joseph, sorti de la barque, et assis sur le rivage, désire de connaître les sources de ce fleuve bienfaisant, non par une oisive et stérile curiosité, mais afin de s'élever vers le Créateur en sondant la nature. Apprenez-moi, disait-il à ceux qui l'accompagnaient, en quels lieux on voit naître ce fleuve, par quelles heureuses contrées se répand avec ses ondes la fertilité; pourquoi, infiniment plus riche que ceux qui roulent l'or dans leur sein, il est le père de l'abondance, et, comme l'oiseau qui couve ses petits, il fait éclore les productions de la terre qu'il a submergée, tandis que d'autres fleuves, se débordant, ravagent les campagnes.

On lui répond que jusqu'à ce jour le Nil cache son origine autant qu'il se manifeste par ses bienfaits. Joseph tenait l'œil attaché sur ces torrens; et si sa présence n'eût été nécessaire au bonheur de l'Egypte, il aurait franchi ces rochers et remonté vers la source du fleuve.

Telle une ame grande et sensible, à l'aspect de la nature, voudrait s'élancer jusque dans le sein de la Divinité, source éternelle de l'océan des êtres, dont les flots passagers se pressent et s'écoulent dans l'abyme du tems. Le génie de l'Egypte fait couler le sommeil sur sa paupière, et lui fait entendre ces mots :

Je n'ignore point le désir qui t'a souvent occupé : ton ame voudrait sonder toutes les profondeurs de la nature, et l'objet que tu veux pénétrer est une de ses plus grandes merveilles. Deux fameux conquérans, après avoir ensanglanté la terre, formeront le même désir, et diront qu'ils sacrifieraient leurs royaumes et les fleuves qui coulent sous leurs lois, à l'avantage de voir les sources du Nil, et d'apprendre les causes de sa fécondité : tant il est plus grand, quelquefois aux yeux mêmes de ces destructeurs des hommes, de connaître ce globe que de le conquérir ! mais je ne satisferai point leurs souhaits. Pourquoi la nature communiquerait-elle ses secrets à ceux qui ne respirent que pour dévaster la terre ? Heureuses ces ondes de couler loin d'eux librement, et de n'être pas souillées

du sang humain qui ruisselle en tous les lieux où ils se montrent ! Toi, dont l'ame a plus de grandeur réelle, et qui, loin d'appeler les fléaux sur la terre, sais les combattre et en triompher, viens, suis-moi dans les airs ; la nature veut t'ouvrir ses secrets.

Il dit, et Joseph croit suivre les traces de ce génie ; il semble avoir dépouillé son corps terrestre, et revêtu cette substance éthérée, vêtement immortel d'une ame immortelle : il regarde les airs comme l'élément où il doit vivre. La chute précipitée de l'épervier qui fond sur l'agneau bêlant, n'égale pas la rapidité de son vol. Tout ce qu'il voit lui offre des tableaux si vrais de la nature, que l'illusion ne diffère point de la réalité. En un moment ils traversent l'Egypte, l'Ethiopie brûlante, et s'arrêtent en Abyssinie sur des rochers qui, s'élevant jusqu'au ciel, semblent vouloir dérober à tous les regards le trésor qu'ils enferment. Aussitôt un agréable murmure frappe l'oreille de Joseph ; il voit deux sources limpides qui jaillissent de grottes ombragées de verdure et de fleurs : l'imagination elle-même, avec son riant pinceau, n'a pas donné aux naïades de retraite si délicieuse.

Ces deux sources vont se réunir dans un large bassin : fidèle miroir des cieux, il représente tantôt la rapide course des nuées, leur choc impétueux, et les éclairs qui les déchirent ; tantôt le tranquille azur de la voûte céleste, où, semblables à de blanches toisons, flottent çà et là de légers nuages dont les bords sont dorés des rayons du soleil. Les troupeaux ne s'abreuvèrent jamais dans cette onde ; les vents n'en rident point la surface, et aucun insecte n'y trouva son tombeau : c'est maintenant un lac paisible. Mais lorsqu'enflée des torrens du ciel elle surmonte les rochers qui semblent vouloir s'opposer à son cours, c'est un fleuve débordé dont le frémissement se fait entendre au loin, et qui dans sa fureur ne connaît aucune digue. Joseph, assuré de voir les sources du Nil, se précipite sur les bords du bassin, et il est le premier mortel dont ces eaux retracent l'image. . . . .

C'est peu, lui dit le génie, d'avoir pénétré jusqu'en ce lieu; tu n'as encore aperçu que la surface des objets de la nature : viens; en te conduisant à la première origine de cette source, je vais te dévoiler d'autres merveilles.

À peine a-t-il parlé, que la terre s'ouvre sous leurs pas, et ils entrent dans une route ténébreuse. Tels ceux qui pénétrèrent jusqu'aux enfers erraient long-tems dans de sombres abymes; et, lorsqu'ils touchaient aux portes de l'Erèbe, ils entendaient siffler les serpens des furies, voyaient leurs torches sanglantes, et le triple Cerbère vomissant des flammes. De même ici règnent d'abord, comme au séjour du trépas, une épaisse nuit et un calme effrayant : mais, à mesure que Joseph avance, la scène change. Des torrens de flammes roulent à ses pieds avec un bruit terrible ; soudain un océan se précipite sur ces feux, et les vents semblent vouloir déchirer la terre jusque dans ses entrailles : combat plus épouvantable que la lutte de Vulcain et de Xanthe aux campagnes de Troie. D'horribles éclairs serpentent sur les vagues émues, et la nuit et le jour s'effacent rapidement : comparée à ce tumulte, la tempête la plus furieuse est l'image du calme. Enfin de sourds mugissemens sortent du sein de la terre fatiguée de ces combats; elle tremble, s'ouvre, et vomit dans des torrens de fumée le soufre, les métaux, et les rocs embrasés.

Joseph n'est point intimidé par ce grand spectacle. Cependant Ithuriel le conduit dans des lieux rians où le soleil est remplacé par des feux plus doux, dont les rayons, dardés du centre de la terre, développent les germes de la vie. Là, sur des pierres précieuses roulent des fleuves d'or et d'argent; leur éclat ne s'est point encore obscurci en se filtrant à travers un sable impur. C'est là que la nature, déployant tout son pouvoir, crée les germes précieux des êtres; ces germes coulent avec les fontaines et les métaux jusqu'à la surface de la terre. Là sont nées les sources des fleuves qui parcourent ce globe. Ithuriel conduit Joseph devant celle du Nil, et lui apprend les causes de sa fécondité. Joseph s'abreuve de ces eaux, et semble prendre une vie nouvelle.

Ils sortent enfin de ce lieu, et revoient la lumière du jour. Maintenant, dit le génie, vois concourir les nuées à la fertilité du Nil. En prononçant ces paroles, il s'élève jusqu'au ciel : ainsi que l'aiglon déjà accoutumé à se fier au vide des airs égale le vol de son père, Joseph franchit le même espace. Là, il voit les nuages l'un sur l'autre entassés,

sous l'image de montagnes mouvantes ; tel on dépeint l'Ossa roulé sur le Pélion. Là, Ithuriel lui montre comment le soleil pompe l'humide élément et les trésors des campagnes ; trésors qui, exposés à tous les rayons de cet astre, puisent à leur tour dans ses feux la chaleur et la vie, et retombent sur la terre en fertiles rosées.

Après que Joseph a considéré tous ces objets : Divin guide, dit-il, qui m'as conduit aux bornes qui séparent la terre des cieux, faut-il respecter ces barrières ? ou serait-il permis à un mortel de s'élever dans les plaines éthérées ? En disant ces mots, il regardait Ithuriel : mais déjà le génie s'est élancé au-delà des nuages. Joseph ne tarde point à le suivre : Ithuriel le soutient dans ce vol impétueux. Ils s'arrêtent à quelque distance du soleil. Là, le génie explique au jeune mortel, ébloui de l'éclat de l'univers, comment les corps célestes, soutenus par leur propre poids, balancent leurs divers mouvemens, gravitent avec majesté l'un vers l'autre, et, dans leur course invariable, obéissent à la double loi qui les attire et qui les repousse. De là, guidé par Ithuriel, il vole vers cette région où les

étoiles semblent se toucher, tant elles sont semées d'une main libérale.

Enfin ils paraissent vouloir s'élever jusqu'aux dernières limites des mondes, lorsqu'une harmonie divine, qui part d'un grand éloignement, frappe l'oreille de Joseph; en même tems il découvre une lumière dont l'éclat, comparé aux feux réunis de tous les soleils allumés dans les cieux, les éclipserait aussi facilement que l'astre du jour éteint ceux de la nuit.

Arrêtons ici notre course, dit Ithuriel; il n'est pas permis à un mortel d'approcher de cet autre univers: celui que tu as vu n'en est que l'ombre. Tu es plus éloigné du palais de l'Eternel que nous ne le sommes de la terre; et cette harmonie, dont tu entends les plus faibles sons, est celle des immortels.

Il se tait. Joseph prête l'oreille: son cœur, qui bat avec force, est trop ému pour soutenir plus long-tems et ce spectacle et les sentimens excités par ces sublimes accords; transporté, ébloui, et ne voyant plus ni les mondes ni les soleils à travers lesquels le génie dirige son vol, il s'abandonne à son guide, et descend jusque sur les nuées qui couvrent

notre hémisphère. Là, commençant à se reconnaître : Généreux interprète de la nature, dit-il, tu m'as appris ses secrets ; cette terre n'est plus qu'un point à mes yeux. Je veux instruire les sages de ces secrets. Je ne pourrai leur en présenter qu'une faible image ; mais eux et leurs successeurs s'efforceront de les approfondir ; ces connaissances élèveront les pensées des humains vers celui qui est, et les porteront à l'adorer et à respecter ses lois.... Cependant et les merveilles et la majesté de l'univers n'ont point affaibli en moi des sentimens attachés à mon être. Satisfais mon cœur comme tu as éclairé mon esprit. Aidés par toi, mes faibles yeux ne pourraient-ils découvrir le hameau de mon père ?

Tout-à-coup il sent son œil animé d'une force supérieure ; il voit le lieu de sa naissance, et son père, chargé d'ans, assis devant sa cabane avec Sélima : tous deux plongés dans une profonde tristesse, ils appelaient Joseph, et versaient des larmes. Joseph vivement attendri leur tend les bras ; des pleurs ruissellent de ses yeux ; il leur adresse la parole, il veut voler à eux et les serrer contre son sein. Mais, ne pouvant plus supporter une

si forte émotion, il se réveille : tout a disparu ; et l'aspect des sphères célestes, et Ithuriel, et le hameau de Jacob ; il se trouve couché aux bords du Nil, et la terre est arrosée de ses larmes. Mais une force divine est répandue dans son cœur : son esprit est plus éclairé, et il se lève pour reprendre des travaux consacrés au bonheur de l'Egypte.

Maintenant on abat la voile ; et la barque, retraçant la route qu'elle a parcourue, retourne, et descend avec le fleuve. Elle aborde de lieux en lieux : par-tout Joseph s'informe du produit des terres, et ordonne qu'on lui amène à Memphis la cinquième partie des moissons.

Il rentre dans cette ville aux acclamations d'un peuple qui n'ignore point que le fruit de ce voyage sera la félicité publique. Mais Joseph ne se livre point dans son palais à la mollesse : par son ordre, on creuse des puits dans tout le royaume, et l'on élève aux portes de Memphis des édifices immenses pour y recevoir le bled.

Joseph ne se bâtira point, à l'imitation des grands, une tombe superbe. Des travaux consacrés au bonheur des hommes, voilà les mo-

numens de sa gloire. L'Egypte passera sous d'autres maîtres; le grec, le romain, l'arabe, y porteront tour-à-tour leurs lois : mais tandis que ces pyramides, qui bravent le tems, n'instruiront plus la postérité de la cendre orgueilleuse qu'elles renferment, le souvenir de Joseph, du bienfaiteur de l'Egypte, vivra au milieu de tous ces peuples; ils respecteront les vestiges de ses travaux, et la main de la reconnaissance aura comme gravé son nom sur les pierres de ces ruines augustes.

Pendant que l'on s'occupe à ces travaux, Joseph songe à l'exécution d'un plus grand projet. Avant de rentrer dans Memphis il a suivi le cours du Nil jusqu'à la mer. Ce fleuve, qui, à son entrée dans l'Egypte, surmonte des rochers si hauts qu'il semble se précipiter du ciel, rencontre à sa sortie de nouveaux obstacles : autant il est impétueux en descendant de l'Ethiopie, autant ses eaux troubles serpentent ici lentement sur le limon qu'il a rassemblé, terrain marécageux dont l'œil ne peut embrasser l'étendue; ce limon s'accroissant formerait une digue qui arrêterait le Nil. Joseph ne pense d'abord qu'à faciliter le cours du fleuve.

Mais cette pensée, comme un germe heureux, se développe et le conduit à un projet plus important; il est plongé dans une méditation profonde. Tel qu'un ami vertueux des muses, qui, dans un beau soir, porte ses pas sur un coteau pour contempler la nature; seule elle captive d'abord son attention, mais bientôt il forme le dessein de chanter dans des vers heureux l'auteur de la nature, et d'inspirer la vertu aux hommes; déjà son génie s'enflamme et produit de sublimes accords : tel Joseph, qui ne songeait qu'à favoriser le cours du Nil, enfante un projet plus vaste. Il veut, desséchant ce marais immense, créer un nouvel empire et l'unir à l'Egypte; il voit dans ce dessein autant l'agrandissement de l'état qu'un secours inattendu contre la famine. Un noble feu éclate dans ses regards; déjà il lui semble que ce terrain est couvert des plus riches productions, et il jouit d'avance du bonheur qu'il va procurer aux peuples. Rempli de ces idées, il est rentré dans Memphis.

Il paraît devant Pharaon, et lui dit que, non content d'établir l'ordre dans son empire, il veut en étendre les limites. Le roi étonné

l'interrompt. Quel est le pays, dit-il, où vous porterez le feu de la guerre ?

La guerre ! répond Joseph, cette calamité terrible, la honte de l'homme, et qui ébranle les états mêmes qu'elle semble affermir ! la guerre! Le meurtre souillerait mes mains ! et j'ensanglanterais les moissons, les fleurs, l'eau pure des ruisseaux, et les tranquilles cabanes ! Ah ! je reprendrais plutôt la houlette, et j'aimerais mieux être la victime de ce fléau, que d'en conduire le feu dévorant. O roi, souffrez que je vous parle avec franchise; élevé dans les hameaux, je ne sais pas l'art de feindre. Votre trône doit être semblable à un chêne qui, de son ombrage étendu, embrasse tous les peuples que vous gouvernez, et offre une asile salutaire à vos voisins. Attirez-les par la douceur de votre empire ; voilà les plus solides conquêtes. Quant à moi, je veux agrandir l'Egypte sans répandre un goutte de sang. Alors il lui explique l'entreprise qu'il a conçue.

Le roi satisfait lui répond : Je reconnais votre sagesse, et je me plais à entendre parler par votre bouche la touchante voix de l'humanité. Surpris d'abord de votre projet, je crai-

guais que les grandeurs ne vous eussent inspiré cette ambition barbare qui trop souvent fait du monde entier un théâtre de carnage. Je suis loin de vouloir élever mon trône sur des ruines ensanglantées. Allez : mes soldats sont à vous; dociles à vos ordres, ils exécuteront un dessein si grand et si utile. Ainsi parla le roi.

Joseph ne tarde point à sortir de Memphis avec un corps nombreux de troupes, armées d'instrumens propres à ses vues. Arrivés aux bords du vaste marais, ils portent au loin leurs regards incertains. Compagnons, leur dit Joseph, au lieu de combattre un ennemi, vous seconderez un fleuve ami de l'Egypte, et qui vous invite à profiter de ce terrain qu'il forme depuis tant de siècles. Je ne vous conduis pas loin de votre patrie ; d'ici vous voyez les tours de Memphis, qui vous encourage à la rendre le siége d'un plus grand empire. Ces campagnes, en vous adoucissant les horreurs de la famine, vous paieront avec usure de tous vos travaux. Hâtez-vous donc de prévenir ce fléau redoutable.

Il dit. Semblables à des guerriers qui, à l'heure du combat, brûlent de contenter leur

chef et de voler à l'attaque, ces troupes sont impatientes d'exécuter les ordres de Joseph. Dans l'instant ils commencent à creuser à-la-fois sept canaux qui serviront de lit au fleuve répandu sur cette surface; des digues favorisent l'ouvrage. D'abord les canaux se touchent, mais ils se séparent en approchant de la mer.

Cependant Ithuriel, qui, dès l'instant où la source du Nil jaillit pour la première fois du sein de la terre, s'occupait à créer une Egypte nouvelle, et envoyait jusqu'à l'extrémité du royaume le limon fertile qui devait l'agrandir, seconde aujourd'hui cette noble entreprise. Il s'élève dans les airs, parcourt toute l'Egypte, franchit les cataractes, le pays du noir éthiopien, et arrive en Abyssinie. Là il ralentit la rapidité de la source; les torrens se précipitent avec moins de tumulte des rochers de l'Ethiopie; le fleuve traverse l'Egypte plus paisiblement; et les troupes, occupées à creuser les canaux, voient avec une surprise mêlée de joie que le Nil seconde leur travail. Encouragés, ils redoublent leurs efforts; la présence de Joseph les anime; tout accélère l'ouvrage. Ils tou-

chent enfin aux bords de la mer, aussi satisfaits à la vue de cet élément, que le nautonnier qui, après une longue navigation, découvre la terre.

Les canaux sont achevés, attendent le fleuve qu'ils doivent conduire à la mer. On ouvre les digues; et le Nil, abandonnant la plaine, coule rapidement dans les sept canaux. Chaque troupe, rassemblée devant le lit qu'elle a creusé, jouit de ce spectacle; appuyée sur leurs bêches, elle suit de l'œil la course des ondes. Bientôt le fleuve, prenant les routes nouvelles qui lui sont prescrites, laisse voir à découvert les terres qu'il a formées: image de ce jour où les eaux qui couvraient ce globe coururent, à la voix de l'Eternel, dans les gouffres qui leur étaient destinés. Les troupes détournent leurs regards du Nil, et les portent sur ces campagnes naissantes. Alexandrie, qui seras fondée par un conquérant, comme pour expier les ravages de l'Asie entière, elles ont sous les yeux la place où, rivales de celles de Memphis, s'élèveront tes tours superbes! Grand Caire, l'espace immense où tu rassembleras tes richesses sort des ondes en ce moment!

Ces travaux étant finis, Joseph rentre avec les troupes dans Memphis. Cette conquête ne coûte aucune larme : le père, blanchi par les années, goûte la consolation de revoir son fils ; la tendre épouse, tenant entre ses bras les heureux fruits de son amour, serre son époux contre son sein palpitant de joie, tandis que ses jeunes rejetons imitent ses doux transports.

Joseph paraît devant le roi ; et l'ayant instruit du succès de son entreprise : Maintenant, dit-il, ordonnez que l'Egypte, surchargée d'habitans, en répande une partie dans cette terre nouvelle. . . . .

Pénétré de reconnaissance, le monarque l'embrasse. Bienfaiteur de l'Egypte, répond-il, vertueux conquérant, puissent les chefs des nations imiter ton exemple ! puissent-ils, au lieu d'étendre leurs ravages sur des états civilisés, favoriser la culture de ces contrées dont ils se dépouillent eux-mêmes, et qu'ils abandonnent aux bêtes féroces ! Achève ton ouvrage ; donne toi-même les ordres nécessaires, et conduis des hommes et la félicité dans un pays dont tu es le créateur.

Joseph y conduit des colonies et fait le

partage de ces terres. Nées du limon du Nil, et couvertes si long-tems de ses eaux, elles développent avec une rapidité surprenante les germes qui leur sont confiés. Tandis qu'elles se parent de verdure, de fleurs, de riches moissons, d'arbres courbés sous leurs fruits, s'élèvent les hameaux et les villes. Plus heureux que le cultivateur, qui, ayant formé un beau jardin, y porte tous les jours ses pas, voit d'un œil satisfait croître les arbres que sa main a plantés, jouit de leur premier ombrage, et, environné de sa famille naissante, s'attendrit à la douce pensée qu'elle recueillera les fruits de son labeur, Joseph parcourt ces riantes contrées; l'Egypte entière avec ses richesses, depuis Memphis jusqu'aux cataractes du Nil, lui présentait un spectacle moins ravissant. L'ange qui préside à la mer se promène sur ces rives florissantes; il y oublie les tempêtes et les naufrages; la mer respecte ces campagnes; et le génie de l'Egypte, volant dans ces lieux, se félicite de son ouvrage.

Tandis que Joseph examinait avec satisfaction un terrain étendu, remarquable par sa beauté, qu'il réservait pour le roi, sans en

prévoir la destination heureuse, il entend un murmure mélodieux causé par l'entretien des deux anges. Il ne sait si l'écho pousse des accens inconnus, si les zéphyrs forment de sublimes accords, ou si c'est de la bouche des immortels que part cette divine harmonie.

Plein de ces sons enchanteurs, il se rend aux portes de Memphis pour y rassembler les trésors des campagnes. Depuis les rochers de l'Ethiopie jusqu'aux bords de la mer, on voit une longue suite de chariots, qui tous vont déposer leurs richesses à ses pieds.

Au milieu de ces soins se réveillent au fond de son cœur les sentimens qui en sont inséparables. Ne voyant reparaître aucun des esclaves qu'en divers tems il envoya au hameau de son père, il se livre aux craintes les plus vives : il croit que Jacob et Sélima ne sont plus, et qu'on n'ose l'en instruire. O toi, s'écrie-t-il alors, qui arrêtas ici mes pas dans le tems que j'allais embrasser des personnes si chères, ou leur rendre les derniers devoirs, je n'en murmure point ; mais donne-moi la force de ne pas succomber à ma douleur !

Souvent il se demande si Benjamin lui est aussi enlevé : son image est présente à ses

yeux ; il lui semble encore voir l'amitié fraternelle sourire sur ses lèvres. Quelquefois il pense que, né comme lui de l'épouse chérie de Jacob, il a peut-être subi un sort égal au sien ; que ses frères ont persécuté en lui le sang de Joseph ; qu'ils l'ont éloigné du hameau paternel, et soumis au joug de l'esclavage.

Enfin tant d'alarmes sont suivies d'un soupçon qu'il repousse, et qui renaît malgré lui ; c'est que ses frères, persistant à le haïr, et craignant que leurs crimes ne soient dévoilés, ont écarté ces esclaves des yeux de Jacob, et peut-être les ont chargés de fers. Alors il se reproche d'avoir fait des malheureux ; il leur donne des regrets ; il se souvient qu'il fut esclave. Quoiqu'il désire d'envoyer quelque autre de ses serviteurs au hameau de son père, il réprime ce désir ; et, tandis que les grands regardent comme abject le sang de leurs inférieurs, et immolent quelquefois des nations entières à leurs passions injustes, il ne croit point que son rang et les sentimens les plus chers de la nature l'autorisent à sacrifier le moindre des mortels.

Cependant des calamités publiques, parta-

geant la sensibilité de son cœur, lui dérobent en partie l'aspect de ses propres infortunes. Les vastes édifices étaient remplis de bled, et l'on voyait la terre couverte de ses dons; quand, semblable aux projets de guerre qui naissent dans les palais des rois, tandis que le paisible laboureur croit cultiver ses champs pour lui-même, se formait le redoutable fléau auquel les peuples se flattaient de ne pas toucher encore.

L'ange que l'Eternel envoie pour châtier les nations, descend de la voûte céleste. Il parle; la terre tremble, et l'océan est ému. Aussitôt des déserts de Libye s'élèvent des vents terribles, qui portent dans leurs flancs ténébreux la stérilité et une aride poussière; et tandis que leur souffle brûlant dessèche l'Egypte, ils écartent les nuages toujours amoncelés sur l'Abyssinie. Il se fait un combat dans les vastes champs de l'air. D'abord les vents de midi résistent: les nuages, pressés par deux forces contraires, s'entrechoquent; mille éclairs les embrasent, et l'on entend gronder à-la-fois le tonnerre, les vents, et les cataractes du Nil. L'habitant voisin de l'Ethiopie, quoiqu'accoutumé au

bruit des torrens, est effrayé de l'horrible tumulte. Enfin les vents de Libye triomphent; les nuages reculent, et, comme précipités dans l'abyme des mers, disparaissent de l'horizon. Une sérénité trompeuse règne dans l'espace immense des cieux.

Le génie de l'Egypte voit fuir avec les nuées les richesses de cet empire: aucun voile ne lui dérobe les sphères célestes; mais ce spectacle ravissant ne peut le consoler du fléau qui se prépare. Il porte les yeux sur la source du Nil: au lieu qu'en ce tems, accrue des torrens du ciel, elle se précipite à gros bouillons, et franchit les montagnes, il la voit se tarir par degrés, et n'être plus enfin qu'un ruisseau qui pousse un faible murmure, et dont un léger obstacle terminerait le cours languissant. Déjà s'est affaibli le son tonnant des cataractes; elles semblent reculer, et gronder dans le lointain: plus d'un écho se tait: enfin les torrens disparaissent, tous les échos sont muets, et dans ces lieux bruyans règne un profond silence. Les oiseaux et les bêtes féroces, que remplissait de terreur le tumulte des eaux, sont maintenant effrayés de ce calme. Les habitans des ha-

meaux voisins sortent épouvantés de leurs cabanes; à l'aspect de ces rochers nus et arides ils reculent d'effroi: le fléau dont ils sont menacés est présent à leur pensée; ils voient la famine, sous l'image d'un horrible fantôme composé d'ossemens, descendre du haut de ces rochers d'où coulait auparavant l'abondance.

Pendant qu'ils pressentaient ce fléau, toute l'Egypte, plongée dans une heureuse ivresse, goûtait les dernières douceurs de la fertilité. Le Nil remplissait encore son lit, et la diminution de ses eaux était lente et imperceptible. Mais lorsqu'au lieu de se répandre hors de ses bords on le vit décroître, une même consternation saisit tout le royaume. Des deux côtés, et dans toute l'étendue du fleuve, le rivage était bordé d'une multitude qui, attachant sur l'onde avare un œil morne, suivait son décroissement, non retardé par les regrets.

Cependant les campagnes attendent vainement les eaux qui les fertilisent; déjà ont péri les tendres fleurs; les plantes plus robustes, courbant leurs têtes languissantes, semblent implorer le Nil, tandis que les cèdres et les

palmiers, couverts encore de leur feuillage, paraissent vouloir braver seuls le fléau terrible : mais enfin, comme ces monumens élevés par l'homme pour lui survivre, et qui, après avoir triomphé des siècles, cèdent, ainsi que la main qui les érigea, aux ravages du tems, ces superbes forêts perdent tout leur éclat; les feuilles dont elles étaient éternellement décorées se fanent, tombent, et laissent voir à découvert un tronc mort et des rameaux desséchés. La terre n'est pas entièrement dépouillée de son riche gazon; les rivages en montrent encore quelques traces; mais bientôt tout est détruit, et la dévastation est générale. On eût dit que des armées de sauterelles avaient tout rongé jusqu'à la dernière racine, ou que les flammes d'un incendie dévorant avaient parcouru tout le royaume. Le printems et l'automne, qui, se tenant par la main, régnaient dans ces beaux lieux, semblent les avoir abandonnés pour jamais : l'été, entouré de feux destructeurs, y établit son empire. Il n'est plus d'ombrage contre l'ardeur du soleil : la terre est aride, l'haleine du zéphyr est brûlante, et le Nil embrasé n'exhale aucune fraîcheur.

Le villageois, gémissant et courbé, rassemble les fruits tombés des arbres, chers et derniers dons qu'autrefois il cueillait des rameaux florissans. Il regarde avec terreur les campagnes dévastées : il s'efforce de les cultiver. N'osant plus confier le grain à la surface de la terre, il la déchire dans l'espoir de trouver plus de fertilité dans son sein; il l'arrose de sa sueur et de ses larmes, et va puiser les eaux qui autrefois s'y rendaient d'elles-mêmes. Non accoutumée à ces soins, sa triste épouse les partage, tandis qu'heureux d'ignorer l'avenir, leurs jeunes enfans se jouent autour d'eux, et de leurs bras réunis dirigent faiblement le hoyau; la mère les regarde avec un sourire mêlé de douleur, pendant que le père attendri redouble son travail. Mais, vains efforts! la nature refuse les secours de l'art; les eaux du Nil ont perdu leur fertilité, et la sueur de l'homme ne peut féconder la terre épuisée; ou s'il s'élève des sillons quelque faible herbage, les feux du soleil le consument aux yeux du laboureur. Il pleure de voir son espérance trompée; et, contraint de vivre dans l'inaction, il ne pense qu'à son infortune.

Tandis que la plupart des grands se tenaient enfermés au fond de leurs palais, pour dérober à leurs yeux, et, s'il était possible, à leur pensée, ce funeste fléau, Joseph sort de Memphis, et se rend dans les campagnes, le théâtre le plus terrible des calamités publiques. Quel spectacle frappe ses regards! au lieu de ce séjour fortuné où la nature était prodigue de ses trésors, il voit l'uniforme aspect d'une ruine générale, l'Egypte aussi inféconde que les sables et les rochers dont elle est bordée; le Nil tari, comme s'il eût porté ses ondes dans des contrées plus heureuses; les habitans des eaux expirans au fond de son lit; les bois dépouillés de leur ombrage et sans mélodie; les oiseaux béquetant les stériles campagnes, ou cherchant un vain asile entre les branches arides; les troupeaux, la tête penchée vers la terre, errans sans conducteur; et le pâle villageois marchant en silence et d'un pas languissant.

A ce spectacle, Joseph s'arrête épouvanté. Cependant il rassure les peuples, il leur promet de veiller à leurs besoins. Ils en croient ses paroles; l'espérance renaît, et se répand

de villes en villes et de hameaux en hameaux, jusques aux bords de l'Ethiopie.

Joseph se rend aux terres qu'il a desséchées. Comme le moissonneur qui, la faux à la main, vient recueillir les bleds qu'hier encore il vit florissans; mais pendant la nuit la grêle tranchante les a coupés jusqu'à la racine, et les vents ont enlevé jusqu'à la dernière paille; saisi d'horreur, il ne reconnaît point ses champs, et laisse tomber sa faux inutile : ainsi Joseph est ému à l'aspect de ces ravages. Le Nil ne serpente plus dans les sept canaux; ces campagnes ont repris leur première stérilité; seulement, de distance en distance, on découvre des villes et des hameaux qui témoignent qu'il est des malheureux dans cette contrée.

Plusieurs d'entr'eux, rassemblés sous les arides rameaux d'un cèdre, et à l'ombre du tronc crevassé par la sécheresse, portaient le désespoir sur le front, et se montraient ces campagnes et ces canaux qui étaient leur ouvrage : le murmure allait éclater sur leurs lèvres, quand ils aperçoivent Joseph. L'arc qui, nuancé de vives couleurs, brille dans le sombre nuage où gronda la foudre, ne ré-

pand pas plus de calme dans la nature et dans l'ame du laboureur. Leurs craintes sont dissipées, la désolation qui régnait dans les champs disparaît à leurs regards, et la fertilité semble renaître.

Mais Joseph ne se borne pas à rassurer les peuples; il court s'opposer au fléau. Il ne rentre point dans son palais, où les cris des malheureux ne se feraient entendre que de loin, et souvent même ne parviendraient pas jusqu'à lui: c'est au centre des édifices publics remplis de bled, que désormais il habite; le lieu où il se montre le bienfaiteur des nations, voilà son palais. N'ignorant pas que les grands se délivrent de leurs fardeaux pour en accabler les faibles, il veut veiller lui-même à la distribution des biens qu'il a rassemblés. Heureux villageois, vous ne périrez point de famine, en voyant aux mains du riche le pain qui est votre ouvrage.

Putiphar avait abandonné son palais pour seconder les soins de Joseph. Mais à qui remettre les emplois subalternes? où trouver des hommes incorruptibles, dont l'avidité ne tarit pas les seuls canaux de l'abondance? Joseph a su se les former: il ne va point les

chercher épars dans les villes; il les trouve au sein d'un seul hameau; ce sont ses compagnons d'esclavage. Du gré de Putiphar, il les rassemble aux portes de Memphis.

Chers amis, leur dit-il, j'ai partagé vos fers; vous partagerez avec moi la plus solide satisfaction d'un rang élevé, la douceur de faire des heureux. Il n'est plus pour vous ni prés fleuris, ni vertes forêts, ni moissons jaunissantes : en vous occupant d'autres soins, je vous arrache à un triste spectacle. Dès que la nature vous rappellera dans les campagnes, vous obéirez à sa voix : cependant nous vivrons réunis, et je verrai renaître ces jours où l'amitié adoucissait mes infortunes.

Il dit; et pleins d'ardeur ils se consacrent à leurs nouveaux devoirs. L'heureuse harmonie d'une ame supérieure et d'un corps bien disposé, se trouvait entre Joseph et ses amis; un même esprit dictait et exécutait les ordres. La justice, que déjà l'on disait exilée de la terre, y reparaissait, et semblait élever son trône dans ce lieu. Le pauvre était servi comme le riche; et si quelquefois on voyait pencher la balance, c'était en faveur du timide infortuné. Ainsi l'abondance régnait

au sein de la famine. Les grands seuls, contraints de retrancher de leur superflu, souffraient de ce fléau; et l'on voyait le pauvre satisfait, et le riche mécontent : spectacle rare dans les calamités publiques.

Mais le génie de l'Egypte s'élève des sources du Nil sur la cime du plus haut rocher, d'où son œil embrasse tout l'empire qu'il protège. Semblable à une tendre mère qui, voulant allaiter le fils qu'elle forma dans son sein, et, trouvant la source du lait tarie, regarde douloureusement le fruit de son amour : il considère ce pays né du limon du Nil, fertilisé par ses eaux, et maintenant ravagé par la famine. Mais un aspect consolant se mêle à celui de ces malheurs : il voit aux portes de Memphis comme une source nouvelle d'où l'abondance coule dans toute l'Egypte ; il voit Joseph en diriger le cours : il pense que ce mortel vertueux est maintenant le génie tutélaire de cet empire ; satisfait, il vole dans les cieux, d'où il veille sur ces richesses.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

TANDIS que l'Egypte, dans l'absence du fleuve qui la féconde, était nourrie des mains de Joseph, la famine, comme un torrent impétueux, qui, retenu par des digues, porte d'un autre côté ses ravages, s'étendait hors des limites de cet empire. Déjà l'ange chargé de répandre ce fléau est arrivé aux bords de la mer Rouge : la stérilité règne jusque sur ces rives. L'ange, franchissant la mer, touche aux fertiles plaines de l'Arabie : il frappe presque au même instant le ciel et la terre; les nuées disparaissent, et la terre perd sa fécondité : soudain périssent les riches productions de l'Arabie; la mer ne reçoit plus l'ordinaire tribut des parfums qui couvraient ses flots, et qui, ranimant le voyageur, lui faisaient oublier sa patrie.

L'ange poursuit son vol redoutable; et, traçant la route que lui marqua l'Eternel, il arrive dans Chanaan, au hameau de Jacob. A l'aspect du séjour où l'on adorait l'auteur de la nature, il s'arrête, et désirerait d'en être le génie tutélaire. Il entre dans la cabane du

vieillard, et le voit répandre des larmes. Touché de compassion, il est contraint cependant d'obéir à des décrets qu'il ne peut pénétrer. Aussitôt les semences confiées à la terre meurent dans son sein; les sucs nourriciers, comme autant de sources qui sont taries, ne s'élèvent plus dans les plantes ni à la cime des arbres.

La cabane de Jacob se dépouille de son feuillage: on ne voit point s'y faner des guirlandes de fleurs; car depuis long-tems elle n'en était plus décorée. A côté se flétrit celle que Joseph avait construite, et qu'habitait maintenant Sélima. Tout le hameau présente le même spectacle.

Jacob, qui, depuis l'éloignement de Joseph, a rarement quitté sa demeure, en est arraché par cette calamité. Appuyé sur Sélima et Benjamin, il porte ses pas languissans dans le hameau; il lève sa tête courbée; ses yeux errent tristement sur cette scène funeste. Après avoir gardé un long silence:

Cabane d'Abraham que j'habite, dit-il enfin, ton ancien éclat s'efface!... Cabane du fils qui n'est plus, tu te conformes à notre tristesse, et je vois tomber ta dernière feuille!...

Et toi, autel, depuis qu'Abraham t'éleva, voici la première fois où tu ne recevras point les prémices de la terre!... Eussé-je cru que j'aurais à pleurer d'autres infortunes, que je descendrais avec de nouvelles douleurs dans le tombeau? Ce n'était donc pas assez d'avoir perdu le plus cher de mes fils; il faut encore, il faut qu'en mourant je voie périr ma famille entière!

Fixant sur Sélima et Benjamin un œil attendri: Et vous, dit-il, ma fille, mon fils, qui consolez ma vieillesse gémissante, et qui deviez me fermer la paupière... La douleur l'empêche de poursuivre.

Sélima presse le vieillard contre son sein mouillé de pleurs. Mon père, dit-elle, si nous descendons réunis dans le tombeau, le plus ardent de mes désirs sera rempli. Souvent je demande au ciel de ne point te survivre. Accoutumée à mêler mes larmes aux tiennes, j'irais chaque jour te chercher dans ta cabane, et ne t'y trouvant point, mon cœur pourrait-il supporter tant de pertes, et mes larmes suffiraient-elles à pleurer un père et un époux? Quelle pensée plus douce que celle de rejoindre cette ame vertueuse, objet

continuel de nos regrets, et de partager ensemble les premiers transports de notre joie, après avoir été long-tems témoins de notre tristesse mutuelle? Ces mots, prononcés d'une voix insinuante, attendrissent le jeune Benjamin, et portent quelque consolation dans le cœur de Jacob.

Ses autres fils cependant, rassemblés hors du hameau, considéraient leurs tristes demeures et les campagnes dépouillées de toutes leurs richesses : puis ils se regardaient avec effroi et sans proférer une parole.

Plus morne et plus pâle que tous ses frères, Siméon ne tournait les yeux ni sur le hameau ni sur les campagnes : plongé dans une sombre rêverie, son œil farouche était attaché sur la terre. Remords qui me poursuivez et la nuit et le jour, s'écrie-t-il tout-à-coup, vous êtes donc un châtiment trop faible! en voici un plus terrible; car, je n'en puis douter, ô fils de Jacob, c'est moi seul qui attire ce fléau sur nos têtes. C'est moi qui vous séduisis; j'ai seul vendu mon frère : sans moi, l'amitié, la joie et l'abondance régneraient dans le hameau. Si j'étais seul l'objet de ce châtiment, je ne m'en plaindrais point : mais ce

ciel vengeur, dont j'implore vainement la foudre pour qu'il ne frappe que moi, veut aggraver ma peine : il veut que j'aie consommé la perte de mon père, la vôtre, celle de Sélima, et de toute ma famille. Je dois voir expirer tous les miens, et me reconnaître l'auteur de leur trépas : je suis né pour détruire la postérité d'Abraham jusque dans sa racine. En vain Dieu lui avait promis une race nombreuse; j'ai souillé cette race; elle doit être extirpée... C'en est fait! vous ne me retiendrez plus; je cours tout révéler à Jacob : je veux qu'il me punisse, qu'il me donne la mort, et délivre à-la-fois ce hameau d'un parricide, et de tous les fléaux qu'il y rassemble. Il dit; et, le désespoir sur le front, il se précipitait loin de ses frères.

Demeure, s'écrie Ruben, demeure; ou nous te suivrons, et nous déclarerons à Jacob que tous ses fils sont coupables. Malheureux, qui veux demander la mort; tu cours la donner à ton père!

Siméon frémit et s'arrête. Ils rentrent tristement dans le hameau. De loin ils aperçoivent le vénérable vieillard, appuyé sur Sélima et sur Benjamin; ils voient couler ses larmes,

N'avaçonns point, dit Nephthali : heureuse Sélima ! heureux Benjamin ! vous pouvez pleurer avec lui ! Ils demeurent immobiles. Siméon tremble, tel qu'un assassin qui rencontre la victime qu'il frappa sans avoir pu l'immoler. Il sent palpiter son cœur, une sueur froide l'inonde : il fait quelques pas pour se jeter aux pieds de Jacob, et se décharger du terrible fardeau de son crime ; mais soudain, comme écarté par un tourbillon impétueux, il recule d'horreur.

Cependant se répandait en tous lieux le bruit de la sagesse avec laquelle le gouverneur de l'Egypte la préservait du fléau de la famine.

Entre le ciel et ce globe vole un ange qui publie les vertus des humains. Tandis que la renommée mensongère est l'interprète de l'orgueil et de l'ambition, il ne fait connaître que la vertu ; la seule vérité sort de sa bouche, arrive pure dans les cieux, et, malgré les rumeurs des mortels, se fait quelquefois entendre sur la terre. Le plus souvent il dirige son vol loin des grandes cités, et il plane sur les humbles hameaux et les cabanes ignorées. Aujourd'hui c'est aux portes d'une ville im-

meuse qu'il puise des récits dignes d'occuper et la terre et le ciel. Des tours de Memphis il s'élève de sphère en sphère jusqu'au trône du Dieu de l'univers, et par-tout il publie la sagesse avec laquelle Joseph garantit l'Egypte de la famine : ces globes, en roulant dans leurs orbes divers, retentissent du nom de Joseph ; les Intelligences célestes prêtent l'oreille à cet hymne sublime consacré à la vertu. De là l'ange descend d'un vol précipité jusque sur le hameau de Jacob : il y fait connaître la sagesse du gouverneur de l'Egypte, sa douceur, l'ordre et l'abondance qu'il maintient dans le royaume, sa sensibilité pour le malheureux, pour l'habitant des campagnes, et même pour des étrangers.

A ce récit, Jacob est vivement ému. Mais le récit de l'ange porte le trouble dans le cœur des enfans de Jacob : il semble que la peinture de tant de vertus soit pour eux un reproche de leur dureté barbare. Cet homme, dit Siméon en lui-même, soulage des malheureux qui lui sont étrangers ; moi j'ai immolé mon frère !

Cependant Jacob fait appeler tous ses fils. Ils évitaient de se rendre auprès de lui ; et chaque fois qu'il les rassemblait, ils craignaient

de le trouver instruit de leur crime. Aujourd'hui qu'ils se considèrent comme les auteurs de ce fléau, ils redoutent encore plus la présence de leur père. Ils entrent en tremblant dans sa cabane : le vieillard les regarde, ils baissent les yeux.

Vous voyez, leur dit-il, quelles calamités fondent sur cette contrée. La douleur, plus encore que la vieillesse, me conduit aux portes du tombeau. Je ne chercherais point à prolonger ma triste carrière; en perdant mon fils j'ai perdu un bien plus précieux que la vie : mais Sélima respire encore; Benjamin voit le jour, Benjamin, l'image de ce fils que je regrette; et vous, mes enfans, vous m'êtes chers. L'Egypte, quoique désolée par la famine, abonde en bled; elle doit ces trésors à la sagesse de son gouverneur : allez vous jeter à ses pieds; présentez-lui cet or; il favorise, dit-on, l'habitant des campagnes et le malheureux; conjurez-le d'étendre ses soins jusque sur notre hameau. Si je n'étais retenu par mon âge, et si je ne préférais de pleurer mon fils aux lieux où je l'ai vu naître, j'irais moi-même en Egypte. Je voudrais connaître ce mortel dont la renommée parle avec

complaisance. Jouissez de l'avantage de le voir; considérez de près ses vertus; que sa douceur et sa sensibilité fassent quelque impression sur vos ames. Je me plains depuis long-tems de votre dureté; vous abandonnez un père à sa tristesse: quoique je vous aie vus répandre des larmes, je trouve que vous ne pleurez pas assez Joseph, et que vous n'aimez point à vous entretenir de votre frère. Allez donc : ne vous contentez pas de rapporter de l'Egypte de quoi subvenir à la famine; rapportez-en des vertus : à votre retour vous me parlerez de ce sage mortel. Afin que je ne sois pas privé de tous mes fils, Benjamin restera auprès de votre père.

Il dit, et Siméon se félicite en secret de pouvoir réparer des malheurs dont il se juge coupable.

Joseph continuait cependant à veiller sur l'Egypte; il répandait même l'abondance dans les contrées voisines. Hélas! tandis qu'il nourrit des nations étrangères, il ignore que sa famille voit devant ses yeux la famine et la mort.

Pharaon, apprenant avec quel ordre et quelle équité le bled se distribuait, goûte la

plus vive satisfaction. Il fait appeler Joseph. Ayant écarté la foule de ses courtisans, il exprime en ces mots sa reconnaissance : Vertueux appui de mon trône, ministre digne de partager mon sceptre, comment récompenser tes soins ? T'élèverai-je des statues et des pyramides ? mais tu méprises ces honneurs, qui, prodigués à l'orgueil, sont indignes de toi ; tu préfères de voir ton image vivre dans tous les cœurs, et tes actions sont plus grandes et plus durables que les monumens les plus augustes. Créateur d'une partie de ce royaume, tu es le conservateur de toute l'Egypte ; et même les races futures respireront par toi ; tu nourris leurs pères, elles recevront de toi le jour. Ajoute à tes bienfaits ; dans l'impuissance où je suis de m'acquitter envers toi, c'est t'offrir une récompense digne de tes sentimens que t'ouvrir un nouveau moyen d'être utile à cet empire. La famine n'est pas la seule calamité qui le désole ; un fléau bien plus ancien et plus étendu y multiplie tous les jours ses ravages, c'est la superstition. Tes vertus, tes entretiens, m'ont fait connaître le Dieu de la nature : ne pourrais-tu donc éclairer ce peuple ? Je rougis maintenant de comman-

der à des mortels peu différens des animaux devant lesquels ils se prosternent; je voudrais être le roi des hommes. Fermons les temples profanes dont la terre est accablée; que les fausses divinités disparaissent à ta voix; et, comme il n'est qu'un seul Dieu dans l'univers, qu'il n'y ait chez les humains qu'un seul culte.

Joseph garde quelque tems le silence. Combien je désirerais, dit-il, que les créatures muettes ne rendissent pas seules témoignage à l'Etre suprême, et que la race humaine l'adorât d'une commune voix! Que je voudrais partager avec elle le privilège dont jouît ma famille, privilège flatteur, mais en même tems douloureux pour un cœur sensible! Alors les hommes, ne reconnaissant qu'un seul père, et n'étant plus séparés par des cultes divers, seraient autant de frères, union si douce lorsqu'on suit le penchant de la nature! Mais je crains que cet heureux tems ne soit point encore arrivé, et que vos desseins ne rencontrent des obstacles invincibles. L'amitié, des disgraces communes, et la familiarité d'un commerce continuel, m'ont fait porter la lumière dans le cœur de mes com-

pagnons d'esclavage. Vous avez écouté ma voix, ou plutôt celle de votre ame vertueuse et sensible : mais j'ai trop appris qu'il est bien difficile d'éclairer une nation entière plongée dans la superstition. On peut détourner le cours d'un ruisseau ; un fleuve impétueux et grossi par les torrens refuse d'abandonner le lit profond qu'il s'est creusé. L'Egypte est livrée à l'idolâtrie ; elle en est la mère, et s'affermit dans ses erreurs en les communiquant à d'autres peuples. Je me rappelle ce jour sinistre où, un étranger ayant tué sans dessein un crocodile, ni mon autorité, ni même la vôtre, ne purent réprimer une multitude furieuse : malgré vos gardes il fut mis à mort. En parcourant toute l'étendue du royaume, j'ai frémi d'entendre ses habitans jurer que, s'ils se ressentaient du fléau qui le ravage, ils se nourriraient du sang humain plutôt que de la chair des animaux qu'ils adorent. A quels excès ne se porteraient-ils donc pas, si vous leur enleviez toutes les divinités auxquelles ils ont élevé des autels. La révolte et la guerre se joindraient à la famine, et en aggraveraient les horreurs ; les autels que vous élèveriez à l'Etre suprême ruisselleraient du

sang des hommes. Non, n'employez pas la contrainte pour établir un culte qui doit partir du cœur; imitez la nature, qui annonce l'Eternel d'une voix douce et persuasive.

Ne croyez pas cependant que je refuse de seconder un dessein que depuis long-tems j'avais moi-même formé; mais ne faut-il pas une guérison plus lente à une superstition si invétérée? Pendant que vous donnerez à ce peuple des mœurs et des lois, invitez les plus éclairés d'entre les hommes à s'unir au culte où la nature nous appelle; et, pour ne pas révolter inutilement les nations, qu'il soit enveloppé de quelques ombres mystérieuses; que l'Egypte, le berceau de la superstition, contienne les semences précieuses de ce culte pur; et tandis que l'ignorance viendra lui demander de faux dieux, que les sages accourent de toutes les contrées pour s'initier dans la connaissance d'un Etre suprême, jusqu'à ce que le genre humain, sorti de son profond aveuglement, embrasse cette connaissance, et la perpétue à jamais.

Il dit, et, approuvé du roi, il exécute aussitôt ce dessein.

On venait d'élever près de Memphis un

temple qui, par sa majesté, effaçait tous ceux de l'Egypte, et qui dévoué à l'idolâtrie n'en était pas encore souillé. Joseph arrache ce temple à l'erreur, et le consacre à l'Eternel. Il choisit un petit nombre d'hommes vertueux pour leur confier ce culte, et va trouver Itobal.

Cher ami, lui dit-il, sors d'esclavage. Je ne t'offre pas des grandeurs, je ne remets point entre tes mains l'épée dont s'arma ton courage ; ta patrie, maintenant paisible, ne t'appelle point aux combats, et la guerre ne trouble pas l'Egypte : jouis du bonheur de n'avoir pas de sang à répandre. Tu es le premier à qui j'ai fait connaître l'auteur de la nature ; c'est par toi que je voudrais éclairer les nations. Sois le chef de ceux que j'ai préposés au seul culte convenable à l'homme ; combats par la persuasion l'erreur et le vice ; établis l'empire de la vertu. Digne ami, exerce la sensibilité de ton cœur, préside à l'amitié sainte qui va unir cette société nouvelle de mortels éclairés et vertueux. Tu n'inviteras pas les hommes à acquérir des connaissances stériles ; enseigne la justice et la bienfaisance. Que les guides du genre humain ne s'égarent pas avec lui dans les ténèbres ; forme des

sages, des législateurs. Va, Putiphar à ma voix t'a rendu libre; et moi, en dégageant de ses chaînes celui qui, au péril de ses jours, voulut m'arracher au cachot, j'ai satisfait à l'amitié et à la reconnaissance. Il s'attendrit en achevant ces mots. Itobal ravi tombe aux pieds de Joseph, qui le relève et l'embrasse.

Suivi des hommes vertueux qu'il préside, Itobal, des bras de Joseph, se rend dans le temple vénérable consacré à l'auteur de la nature. Le roi le premier y porte ses pas; et, s'y faisant initier, achève de s'instruire. Cet exemple est imité de Putiphar. Maintenant le temple attend les sages de toutes les nations. Nouveaux Orphées, vos chants y deviendront plus sublimes! Pythagores, Solons, vous puiserez la vertu dans cette source antique et pure! Et toi, Socrate, c'est du sein de ce séjour que, de sage en sage, parviendra jusqu'à toi la connaissance plus épurée d'un Dieu, que t'a enseigné la nature, et qui mettra dans ton ame l'héroïque fermeté par laquelle tu te montreras si supérieur aux ennemis qui t'immoleront!

C'est ainsi que Joseph, en nourrissant les peuples, les éclairait.

Au milieu de ces soins, il cherchait quelquefois la solitude pour s'y occuper des objets de sa tendresse, seule distraction qu'il se permît.

Le tems volait d'une aile rapide, sans qu'il pût satisfaire ses plus ardens désirs, lorsqu'un jour où il s'était fortement retracé l'image des siens, on lui annonce des étrangers qui viennent lui demander leur subsistance. Ils sont aussitôt admis. Ils entrent; et, frappés de l'éclat qui l'environne, ils se prosternent à ses pieds, baissent leurs fronts vers la terre. L'aîné d'entr'eux porte la parole : Vous voyez dix frères, dit-il; daignez secourir une famille nombreuse et infortunée, qui, après avoir connu l'abondance, éprouve les horreurs de la famine. Nous sommes étrangers en ce lieu; quoique nous vous apportions cet or, nous n'avons aucun droit à vos soins : mais la renommée a fait entendre jusque dans notre hameau, si éloigné de vous, le bruit de vos vertus, et nous n'avons pas craint d'implorer le protecteur des malheureux.

Aux accens de cette voix Joseph prête l'oreille : il regarde ces étrangers. L'un d'entr'eux captive son attention : il était d'une

pâleur frappante ; il paraissait coupable d'un grand crime, et son œil sombre et agité manifestait le trouble de son ame. Joseph reconnaît Siméon : il est saisi d'une terreur involontaire. En même tems il voit Nephthali, Ruben et ses autres frères : il demeure immobile de surprise. Son premier sentiment est de leur pardonner ; il leur ouvre les bras, et sa bouche est prête à prononcer leurs noms ; mais voulant connaître leurs dispositions secrètes, il réprime ces mouvemens. Il regarde ses frères comme pour lire au fond de leurs cœurs ; ses yeux, en rencontrant Nephthali, s'attendrissent, et il cherche vainement Benjamin parmi eux.

Cependant, intimidés par ses regards, saisis du trouble qu'éprouve le crime à l'aspect de la vertu, ils n'osent lever les yeux sur lui, et ils attendent qu'il rompe le silence. Votre père vit-il encore ? leur dit-il d'une voix émue. Jacob vit, il est chargé d'années, répond Ruben. Joseph lève au ciel des yeux que la reconnaissance mouillait de larmes. Eh quoi ! reprend-il, vous l'avez tous abandonné ? qui soutient ses vieux ans ? En prononçant ces mots son émotion est prête à le trahir. Ben-

jamin, le plus jeune de ses fils, dit Ruben, et Sélima, qu'il a adoptée, l'aident à porter le fardeau de la vieillesse.

Alors Joseph, ne pouvant contenir les sentimens tumultueux de son cœur, sort, et ses pleurs se précipitent le long de ses joues : Ils respirent, s'écrie-t-il, les objets de ma tendresse! ils respirent, et je tarde encore à les aller rejoindre! Partons; c'est ma famille, elle doit m'être plus chère qu'un peuple étranger. Il fait quelques pas, et s'arrête : Mais quoi! ce peuple est-il étranger pour moi? Dieu ne l'a-t-il pas confié à ma vigilance? Puis-je l'abandonner sans son ordre? et laisserai-je mon ouvrage imparfait? Mon bonheur même est donc entremêlé d'amertumes!... Soumettons-nous à la volonté de celui qui m'a donné tant de signes de sa protection : d'ici je m'opposerai mieux au fléau qui ravage le hameau paternel. Mais je puis adoucir un tel sacrifice. Sélima, tu es trop nécessaire au vieillard dont tu fais la consolation; occupe ma place auprès de lui jusqu'à ce que je partage ces doux soins : mais toi, Benjamin, viens dans mes bras; viens m'aider à supporter les derniers jours d'un exil si funeste.

Il essuie ses larmes, et rejoint les fils de Jacob, qui, l'attendant avec inquiétude, craignaient que leur demande ne fût rejetée. Résolu de se faire connaître à eux avant leur départ : J'ai donné mes ordres, leur dit-il; hâtez-vous de partir, volez au secours de votre père... et de celle qu'il a adoptée... Ce vieillard ne m'est pas entièrement inconnu; on m'a parlé de ses vertus... Je vous accorde du bled; mais la famine vous forcera sans doute à reporter vos pas en Egypte. Je veux savoir si votre récit est fidèle, et j'exige que l'un d'entre vous demeure ici jusqu'à ce que vous m'ameniez le plus jeune de vos frères... N'avez-vous point eu d'autre frère?... En même tems il fixait sur eux ses regards.

A cette question ils sont troublés, et gardent le silence. Siméon pâlit; Nephthali soupire : il leur semble à tous que cet homme puissant lit au fond de leurs cœurs. Nous étions douze frères, dit Ruben en hésitant... mais nous ne savons ce que l'un d'eux est devenu.

Cependant ils se regardaient les uns les autres, pour se demander qui d'entr'eux restera dans cette terre étrangère. Alors Siméon s'adressant à eux d'une voix basse : Le

ciel continue à nous poursuivre, leur dit-il. Vous savez qui de nous est le plus coupable : partez, retournez au hameau de Jacob, je demeure ici ; tout lieu est égal pour moi, par-tout mon cœur sera déchiré de remords. Ses frères l'embrassent, et lui promettent de partir à l'instant pour abréger les jours de sa captivité.

Aux regrets de Siméon, et à ces adieux, Joseph eût fait éclater les sentimens qu'il renfermait dans son ame : mais le génie tutélaire de l'Egypte, voulant, par l'ordre de l'Eternel, punir Siméon, prolonger les remords de ces frères perfides, et faire exercer la justice à l'innocence persécutée, ne permet point à Joseph de se découvrir en ce moment à ses frères. Ils s'éloignent, ils partent. Siméon, triste et abattu, reste seul.

Joseph, sorti comme d'un sommeil tumultueux, demande les étrangers qui ont eu recours à sa protection ; on lui apprend leur départ. Alors il se livre à une vive douleur. Est-il bien vrai, s'écrie-t-il, que j'aie vu mes frères ? pourquoi ne les ai-je point embrassés ? Ame cruelle, tu connais donc la vengeance ! Il veut au moins revoir Siméon : mais on ne

le trouve point, et Joseph ignore que son frère, portant dans les campagnes un pas égaré, a été conduit loin de ces lieux par une main invisible. Il fait chercher de toutes parts Siméon et ses autres frères sans découvrir leurs traces.

Les jours s'écoulent, et Jacob, assis devant sa cabane, avec Benjamin et Sélima, voit arriver ses fils. Ils descendent de leurs chameaux; ils déposent aux pieds du vieillard les sacs remplis de bled. Il reçoit ses enfans avec tendresse; mais, après qu'il les a tous embrassés, il tourne autour de lui des regards inquiets: Où donc est Siméon, dit-il; je n'aperçois ni lui ni ses chameaux.

Veuille ne point t'alarmer, répond Ruben; c'est à juste titre que l'on célèbre le gouverneur de l'Egypte. Tandis que sa grandeur nous intimidait, son affabilité rassurait nos ames; il est sensible au sort des malheureux, la vertu l'intéresse. Tu ne lui es pas entièrement inconnu; il s'est informé de tout ce qui te touche. Je veux voir, a-t-il dit, tous les enfans de Jacob: la famine vous forcera sans doute à reporter vos pas en Egypte. La seule sévérité qu'il ait exercée envers nous, j'ignore par quelle dé-

fiance, c'est de retenir Siméon jusqu'à ce que nous lui amenions le plus jeune de nos frères...

Ce mot est pour Jacob un coup de foudre. Cruels! interrompt-il, vous voulez donc me priver de tous mes enfans? J'ai perdu Joseph, je ne revois point Siméon, et vous pensez m'arracher Benjamin! Non, ne vous flattez pas que je vous le livre. En même tems il le serrait dans ses bras.

Les fils de Jacob étaient consternés et gardaient le silence. Ruben prenant enfin la parole: Mon père, dit-il, que peux-tu redouter? J'ai deux enfans; fais-les mourir si je ne te le ramène.

M'as-tu ramené Joseph? dit le vieillard courroucé: n'est-il en Egypte ni forêts ni bêtes féroces? crois-tu que le sang de mes petits-fils puisse me consoler de la perte de mes enfans? Ruben n'ose lui répondre.

Ils ouvrent en silence les sacs remplis de bled; et le premier objet qu'ils aperçoivent est l'or dont Jacob les a chargés, qu'ils ont mis entre les mains de Joseph, et qu'à leur insçu il a fait replacer dans leurs sacs. Ils sont frappés de surprise. Mais le vieillard, occupé des périls où il croirait exposer Ben-

jamin en consentant à son départ, fait peu d'attention à l'or qu'ils lui rapportent.

Tant que le bled abondait, Jacob ne songeait point à renvoyer ses fils en Egypte : il regrettait Siméon, mais il ne pouvait se résoudre à se séparer de Benjamin. Comme l'oiseau, pour conserver ses chers nourrissons, leur distribue libéralement la pâture dont il se prive lui-même, ce père tendre, ne refusant rien à sa famille, et avare pour lui seul, se retranchait souvent du nécessaire afin de retarder ce triste départ.

Cependant la famine continuait ses ravages ; le bled diminuait, et l'abattement et l'effroi régnaient dans tout le hameau. Les fils de Jacob, résolus de périr sans se plaindre, ne l'importunaient point de leurs cris ; mais leurs femmes et leurs enfans erraient devant sa cabane, et leur silence exprimait assez leurs terreurs.

Le vieillard compte enfin le nombre des jours durant lesquels il peut nourrir sa famille, et il est effrayé de voir que, dans un terme peu reculé, Sélima qui lui est si chère, ce fils qu'il craint de perdre, et tous ses enfans, descendront à-la-fois dans le tombeau :

s'il tarde encore, il n'est plus tems d'aller en Egypte chercher du secours contre la famine. Il frémit à cette pensée. Puis il se demande si le malheureux Siméon n'est pas son fils; il se rappelle qu'il l'a vu pleurer la perte de Joseph, autrefois l'objet de sa haine. Aussitôt il sort de sa cabane, et va seul trouver ses fils étonnés à sa vue; ses mains tremblantes sont chargées d'or, de résine, de miel, et de myrrhe: il s'efforce à retenir ses larmes.

Allez, leur dit-il, vers cet homme qui arrache les fils aux pères: malgré notre disette, présentez-lui ces productions, les meilleures de cette contrée; portez-lui le double de l'or qu'il a rejeté; qu'il garde mon or, et me renvoie mes enfans. Enfin... puisqu'il le faut... prenez votre frère, et partez. Faites connaître à cet homme puissant ma situation malheureuse. Dites-lui que j'ai perdu un fils qui tous les jours me coûte encore des pleurs; que le tems ne peut fermer cette plaie; qu'en retenant Siméon il l'a envenimée; mais que s'il me ravit Benjamin je n'y pourrai point survivre. Apprenez-lui que Benjamin, fruit de ma vieillesse, et seul gage qui me reste d'une épouse chérie, porte tous les traits de

ce fils qui n'est plus, et l'a remplacé dans mon cœur. Précipiterait-il dans le tombeau un vieillard qui, sur le bruit de ses vertus, le benissait de loin, aimait à s'entretenir de lui, et rendait grace au ciel d'avoir donné un tel protecteur à l'Egypte et à sa famille ? S'il trompe mon attente, dites-lui que, malgré mon âge, j'irai, j'irai moi-même chercher Benjamin, qu'il verra couler les pleurs d'un père, et, s'il est inflexible, qu'il me verra mourir à ses pieds... Ruben, tu me l'as promis, souviens-t'en; c'est à toi que je redemanderai ton frère. Ecarte de lui jusqu'à l'apparence du péril; qu'il soit au milieu de vous comme un dépôt sacré dont vous devez répondre. Environnez-le tous, et servez-lui de défenseurs. Quand vous traverserez les forêts, prêtez l'oreille, et portez les yeux de toutes parts, afin que vous puissiez le garantir des bêtes féroces, et qu'il n'ait point le sort de Joseph. Mes fils, je ne renouvelle pas d'anciens reproches: mais vous n'aurez point ici de prétexte à m'alléguer; vous ne pourrez point me dire que vous étiez éloignés, que vous n'avez pas entendu ses cris, que je ne l'avais pas commis à vos soins. Je vous le confie; et si vous ne le

ramenez point dans mes bras, j'atteste le ciel que je ne toucherai pas au bled dont son sang sera le prix... Allez : que mon Dieu, le Dieu de mes pères, vous fasse trouver grace devant le gouverneur de l'Egypte, et détourne de vous tous les dangers! Cependant je resterai seul, et je croirai avoir perdu tous mes fils! En prononçant ces paroles il ne peut retenir ses larmes.

Oui, dit Ruben attendri, je te promets encore de ramener mon frère dans tes bras. Si je manque à ma promesse, je veux que tu me regardes comme coupable de sa mort; et que tu m'accables de la malédiction d'un père. Ils lui font tous le même serment.

Jacob retourne à sa demeure : le jeune Benjamin qui l'aperçoit de loin, court à sa rencontre, et le reçoit avec les plus tendres caresses. Le vieillard ému l'embrasse sans proférer une parole, et, le tenant par la main, rentre lentement dans la cabane. Là il lui déclare qu'il doit se disposer à partir. A ces mots un torrent de larmes coule des yeux de Sélima. Quoi! dit-elle, tu veux m'arracher Benjamin! Benjamin mon frère! la vivante image de l'époux que je pleure! Je me disais souvent : Si je meurs avant Jacob, Benjamin

soutiendra ses vieux ans; si Jacob me précède au tombeau, du moins Benjamin me reste encore. Veux-tu nous priver de notre appui mutuel? En même tems ses regards conjuraient Benjamin de s'unir à ses prières.

Mais lui, essuyant les pleurs qui reparaissaient toujours dans ses yeux, et prenant la main du vieillard et celle de Sélima : Que je me sépare de vous à regret! dit-il; mais si le jeune Isaac, ainsi que me l'a conté mon père, monta docilement sur le bûcher, quoiqu'Abraham n'eût pas d'autre fils, est-il quelque péril où je ne doive m'exposer avec joie pour vous garantir de la famine? J'embrasserai les genoux de cet homme puissant; je le prierai de permettre que je revienne pleurer Joseph avec vous; et je me flatte de le trouver favorable.

Oui, mon fils, s'écrie Jacob, ma confiance se ranime : un ange sauva Isaac; j'espère qu'un ange du Seigneur conduira les pas de Benjamin. Il dit : mais les pleurs de Sélima coulaient encore.

Le jour du départ étant arrivé, Jacob prend Benjamin des bras de Sélima éplorée : il arrose son fils de ses larmes; il lève les yeux au

ciel, et implore le Dieu de ses pères. Chacun se tait, on interrompt les sanglots. Puis il remet son fils à Ruben. Benjamin, tout en pleurs, donnant une main à l'aîné de ses frères et l'autre à Nephthali, sort de la cabane. On l'assied sur un jeune chameau : tous les fils de Jacob l'environnent aux yeux du vieillard ; ils partent.

Jacob et Sélima le suivent de l'œil, et recommandent encore à Ruben ce cher dépôt. En ce moment un triste souvenir leur retrace l'instant funeste où ils virent s'éloigner Joseph ; ils expriment ce sentiment par leurs regards, et leurs larmes coulent avec plus d'abondance.

Cependant Joseph attendait avec une vive impatience le retour de ses frères. Comme un nautonnier qui, après les plus terribles tempêtes, jouit d'un calme heureux, respire avec délices l'haleine des vents qui le conduisent vers sa patrie, découvre enfin les tours de sa ville natale, et tressaillant de joie à l'aspect d'une épouse chérie qui vient le recevoir aux bords du rivage, il lui tend les bras; quand tout-à-coup un affreux murmure, parti des gouffres de l'océan, frappe son oreille ; la nuit succède

en un moment au jour; les vents, déchirant les airs, renouvellent leurs combats; le vaisseau est précipité loin du port, et les tours ont disparu avec le rivage et la tendre épouse : ainsi Joseph voit reculer l'instant de son bonheur, et quelquefois pense être arraché pour jamais à sa famille. Dans l'égarement de son ame, il porte ses pas dans les campagnes, et appelle ses frères à haute voix. Inquiet sur-tout du sort de Siméon, il redoute le désespoir où il lui avait paru livré : on lui a dit qu'il n'a pas rejoint les fils de Jacob : il se demande ce qu'il leur répondra quand ils viendront dégager leur promesse. Malheureux ! s'écrie-t-il, as-tu aussi enlevé un fils à son père ?

Une nuit qu'il était plongé dans ses sombres pensées, Itobal, vivement ému, arrive auprès de lui. Ami, lui dit-il, tu m'as caché tes secrets; je ne les ignore plus; tes vertus égalent la grandeur de tes infortunes...... Joseph étonné lui prêtait une oreille attentive.

Il y a quelque tems, reprend Itobal, qu'un inconnu, pâle, agité, comme poursuivi d'un Dieu vengeur, et portant sur le front l'empreinte du crime et du remords, entre dans le temple où je préside. Interdit et tremblant,

il ne peut dire qui l'a conduit dans cette demeure sacrée : on le mène dans une des enceintes solitaires destinées à ceux qui ont des crimes à expier : après un long terme, je l'interroge, il se nomme ; c'est Siméon ton frère....

O douce nouvelle ! interrompt Joseph ; ami, tu ne sais point de quel trouble tu me délivres ; viens, guide mes pas, que j'embrasse le malheureux Siméon....

Arrête, répond Itobal, et respecte des lois qui sont ton ouvrage. Tu n'ignores point que le coupable qui vient se découvrir à nous, et celui qui veut s'initier dans nos mystères, sont condamnés long-tems à la solitude et au silence. Siméon m'a dévoilé tous ses crimes ; j'en ai frémi : il est livré au désespoir ; mais il faut que celui qui outragea la vertu et les liens les plus sacrés de la nature, soit arraché pour quelque tems à la société des hommes : quand il sera plus digne de toi, je te l'amènerai ; ton ami te rendra ton frère. Mais j'exige qu'alors même tu ne te fasses pas d'abord connaître à lui. Tu sais vaincre la haine : je te demande une plus grande victoire ; sache réprimer ta tendresse, et résous ton cœur

fraternel à porter la terreur dans l'ame des tiens ; ce sera leur dernier châtiment. Il faut que Siméon entende plus fortement encore la voix des remords, et que tu en sois témoin : il faut que les fils de Jacob fassent un jour par leurs vertus la consolation de sa vieillesse.

Joseph consent malgré lui aux desseins d'Itobal, et il lui recommande d'adoucir le sort infortuné de Siméon.

Les heures et les jours se précipitent dans l'abyme des siècles, lorsqu'enfin l'on annonce à Joseph des étrangers, qui, tout couverts encore de sueur et de poussière, demandent à être admis en sa présence. Il ordonne qu'à l'instant ils soient introduits. Ils entrent chargés de leurs dons. A l'aspect de ses frères, Joseph est transporté de joie : ses yeux attendris s'arrêtent sur Benjamin, qui d'abord le regarde d'un œil timide, et bientôt avec un doux saisissement.

Ruben, portant de l'or d'une main, et tenant de l'autre son plus jeune frère, s'avance à la tête des fils de Jacob. Ils se prosternent tous aux pieds de Joseph, qui leur dit : Votre père, ce vieillard, et sa fille qui doit le consoler de votre absence, vivent-ils encore ?

Ils vivent, répond Ruben; et mon père vous envoie, avec de la résine, du miel et de la myrrhe, légers dons, le double de l'or que nous vous avions apporté, et que vous avez ordonné sans doute qu'on remît dans nos sacs. Accordez-nous encore du bled, et rendez-nous Siméon : vous êtes obéi; nous vous amenons le plus jeune fils de Jacob. En même tems ils lui présentaient Benjamin, les dons, et l'or.

Joseph fixant uniquement la vue sur Benjamin : Jeune homme, dit-il d'une voix attendrie, le ciel te soit favorable! Et il se retire pour cacher ses pleurs. Benjamin ému se demande pourquoi il éprouve plus de tendresse que de crainte.

Mais Joseph appelle un de ses serviteurs : Va, lui dit-il, cours vers Itobal; dis-lui qu'il me sacrifie quelques jours, et ne retienne plus l'étranger auquel je m'intéresse; que ses frères sont arrivés, qu'ils l'attendent, que je désire autant qu'eux de le revoir.

Après qu'il a donné cet ordre, il reparaît; et bientôt Itobal amène Siméon, qui se précipite dans les bras des fils de Jacob. Joseph, témoin de leurs transports, voudrait les par-

tager ; c'est la première fois qu'il envie quelque avantage à ses frères. Mais les regards d'Itobal, et ses propres efforts, l'arrêtent, et ne lui permettent pas encore de se faire connaître.

Cependant on a préparé un festin : on a dressé deux tables, dont l'une est occupée par Joseph et son ami, et l'autre par ses frères, qui se placent suivant leur âge ; Benjamin est servi avec plus d'attention et de choix. Ah ! disait-il à ses frères, si nous pouvions dissiper les frayeurs de Jacob et de Sélima, et les instruire des bontés du gouverneur de l'Egypte !

A ces noms si chers, prononcés par la bouche de Benjamin, Joseph était ému jusqu'au fond de l'ame. Itobal, tandis qu'il modérait les sentimens de son ami, les partageait. Ils prêtaient l'oreille à tous les discours de ces fils de Jacob ; et, promenant sur eux leurs regards attendris, ils les arrêtaient avec complaisance sur le jeune Benjamin, qui seul parmi eux portait sur son front la sérénité, douce compagne de l'innocence.

Dès les premiers rayons de l'aurore, la famille de Jacob, pour ne point prolonger les craintes de leur père, se dispose à partir.

Itobal donne des ordres secrets aux serviteurs de Joseph, en exigeant que son cœur sensible soutienne encore un dernier combat. Cruel ami, dit Joseph, que du moins ce combat soit court; n'abuse pas du pouvoir que je t'abandonne en ce jour sur mon cœur: pourquoi veux-tu prolonger la punition de mes frères? ne connais-tu pas leurs remords?

Les enfans de Jacob s'éloignaient de Memphis et s'avançaient dans la campagne: ils s'entretenaient de la réception favorable du gouverneur de l'Egypte, et de la joie que goûterait leur père à l'aspect de Benjamin et de tous ses fils, lorsque Siméon s'arrête.

Non, leur dit-il, l'œil obscurci par le désespoir; non, je l'ai résolu, je ne vous suivrai point au hameau de Jacob. Poussé peut-être par une intelligence céleste, j'ai porté mes pas dans un temple auguste où règne la vertu, où j'ai trouvé, le croiriez-vous? des adorateurs de l'Eternel. J'ai voulu me délivrer du fardeau de mes crimes, et je leur ai tout révélé: je les ai vus pâlir d'horreur: ils m'ont conduit dans une demeure séparée, et m'ont condamné à la solitude et au silence; là, n'étant détourné par aucun objet, les re-

mords ont déchiré ce cœur coupable. Ces hommes vertueux ont enfin eu pitié de mon sort ; tous les jours ils venaient m'entretenir et me consoler : mais, loin qu'ils aient adouci mes remords en me rappelant à la vertu, ils les ont rendus plus terribles, et je sens que j'y serai en proie aussi long-tems que je n'aurai pas réparé mon crime. Apprenez donc mon dessein : je vais errer dans toutes les contrées jusqu'à ce que je rencontre Joseph. Ah ! s'il était en Egypte ! Mais si je ne l'y trouve pas, j'irai par-tout où sont des esclaves : il n'est point de forêt, il n'est point de vallée obscure où mes yeux ne le cherchent, où ma voix ne l'appelle : si j'ai le bonheur de l'apercevoir, je volerai à lui, je lui dirai : Ne t'épouvante pas, je ne viens point t'ôter la vie, laisse-moi prendre ici ta place ; délivre-toi de ma vue odieuse, et cours ranimer les jours languissans de ton père. Allez, dites à Jacob que je ne suis plus ; qu'il est délivré d'un fils indigne de lui. . . . Ne vous opposez point à mon dessein. Quoi ! voudriez-vous que toute ma vie s'écoulât dans l'opprobre du crime ? Et si Joseph reparaissait aux yeux de Jacob, si vous le serriez dans vos bras, regretteriez-

vous encore Siméon ? Et, quoique je ne puisse point partager vos caresses, ne me serait-il pas doux au sein de l'esclavage de penser que j'ai dissipé les nuages sombres que j'avais amassés sur le hameau paternel; que le ciel ne regarde plus d'un œil irrité la demeure d'Abraham; que j'ai comme retiré mon père de la tombe où ma main l'avait précipité; que Sélima ne se consume plus dans les larmes ?..... Mais, non; je ne serai point assez heureux pour retrouver Joseph; sans doute il a succombé à la douleur et à des travaux pénibles: il n'est plus, et les remords doivent me dévorer jusqu'au tombeau. Du moins aurai-je fait tout ce qui est maintenant en mon pouvoir pour réparer mon crime; du moins les gémissemens de Jacob ne troubleront plus mon ame; du moins je n'offrirai plus à sa vue l'exécrable meurtrier de son fils. Je m'arrache à l'autel sacré et aux tombes vénérables que j'ai souillés par ma présence. Funeste plaine de Dothaïm! tu étais trop près de moi; chaque fois que mes yeux se portaient sur les collines qui t'entourent, une sueur froide inondait mon corps; et il me semblait que la terre se dérobait sous mes

pieds. Fils de Jacob, recevez mes derniers embrassemens; ne versez point de pleurs: j'ai trahi la nature et l'amitié fraternelle; je ne suis pas digne d'avoir un père ni des frères. Peut-être le ciel terminera bientôt ma fatale existence; peut-être qu'un rocher, en m'écrasant, me dérobera aux yeux des humains, et me servira de tombeau, ou qu'un fleuve, m'engloutissant dans ses ondes, m'entraînera loin des villes et des hameaux, et rejettera mon cadavre sur des rives inhabitées.

Etonnés et attendris du dessein de Siméon, ils étaient partagés entre la douleur de le perdre et l'espérance de revoir Joseph: mais on voyait dans les yeux de Benjamin que cette douce espérance l'emportait en lui sur la douleur. J'atteste le ciel, dit-il à Siméon, que je ne te hais point depuis que je connais tes remords; mais je le vois, tu ne saurais être heureux si tu ne retrouves Joseph, et tu n'ignores point qu'avec lui le bonheur a disparu de nos cabanes: je ne combats donc point ton dessein; va, suis ces généreux sentimens. Si je ne craignais d'augmenter le désespoir de Jacob, j'accompagnerais tes pas.

Puisse le Dieu qui t'inspire être ton guide, et te conduire en présence de Joseph ! Mais ne crois point que l'infortuné te charge de ses fers ; il périrait plutôt dans l'esclavage. Cours le racheter de tout l'or qui nous reste, et ramène-le toi-même au hameau paternel. Si tes recherches sont vaines, reviens au milieu de nous, afin que nous ne perdions pas deux frères.

Siméon reçoit cet or ; et tandis que tous poussaient des sanglots, il les embrasse en gardant un morne silence. A peine il s'était arraché d'entre leurs bras, et s'éloignait d'eux à pas lents, qu'un des serviteurs de Joseph, par l'ordre d'Itobal, accourt hors d'haleine. Arrête, crie-t-il à Siméon ; vous tous, demeurez. Pourquoi, rendant le mal pour le bien, dérobez-vous la coupe de mon maître ?

A ces mots, ils sont saisis de surprise, et leurs larmes cessent de couler. Ruben s'avançant avec indignation : Faites mourir, dit-il, celui d'entre nous qui aura la coupe. Aussitôt ils déchargent leurs sacs : mais à peine a-t-on ouvert celui de Benjamin, que la coupe frappe tous leurs regards. Ils pâlissent, jettent un cri d'effroi, et déchirent leurs vêtemens. Le

serviteur de Joseph leur ordonne de le suivre devant son maître.

Arrivés en sa présence, ils se précipitent à ses pieds; leurs fronts touchent la terre arrosée de leurs larmes. Nous sommes innocens, s'écrient-ils... mais comment nous justifier? Dieu nous punit sans doute d'un autre crime... nous sommes tous vos esclaves.

Joseph, aussi ému qu'un tendre père contraint de châtier ses enfans, allait se déclarer; mais soutenu par Itobal, présent à cette scène: Non, dit-il avec une fermeté apparente; non, celui qui avait la coupe sera esclave; et vous, retournez vers votre père.

Ruben frémit à ces paroles: il lève vers Joseph un œil chargé de douleur; il étouffe ses sanglots. Je vous implore, dit-il, au nom d'un père moins vénérable encore par son âge que par ses malheurs.. En me confiant ce dernier gage de son amour, il me dit: Fais connaître à cet homme puissant mes infortunes; apprends-lui que j'ai perdu un fils qui tous les jours me coûte encore des larmes, un fils dont Benjamin porte tous les traits, et qu'il a remplacé dans mon cœur. S'il me le ravit, malgré le poids des années j'irai moi-

même en Egypte; il verra couler les pleurs d'un père, il me verra mourir à ses pieds. Ah! si vous aviez été témoin de ses combats et de sa douleur lorsqu'il fallut s'arracher à ce fils, si vous aviez vu couler les pleurs de l'inconsolable Sélima, qui aime en lui l'image de l'époux qu'elle regrette, vous n'eussiez pu résister à ce spectacle attendrissant: Et nous, voulez-vous nous enlever ce frère?.... ne sommes-nous point assez malheureux d'avoir perdu Joseph?... des barbares l'ont ravi au hameau paternel... Le ciel sait que nos regrets sont sincères; nous le rendrions à Jacob au prix de notre sang... Peut-être il est esclave... faudra-t-il que Benjamin ait le même sort? Vous parlerai-je de moi? J'ai répondu sur ma tête et sur celles de mes enfans pour ce fils si cher: si je ne le ramène pas dans les bras du vieillard, je me suis soumis à sa malédiction. J'ai une épouse, j'ai des enfans; et Jacob, qui touche au tombeau, demandera la main de l'aîné de ses fils pour lui fermer la paupière. Mais arrachez-moi à mon épouse, à mes enfans, à mon père, à toute ma famille, et retenez-moi pour esclave à la place de Benjamin: je ne puis entendre la malédiction

de Jacob.... Si vous avez un père, si vous connaissez les liens de l'amitié fraternelle... Vous répandez des pleurs, et je vois reparaître sur votre front la douce humanité.

Il dit; et le jeune Benjamin prenant la parole : Mon frère, dit-il à Ruben, je ne souffrirai point que tu me sois sacrifié. Je ne suis point coupable : mais, puisque le ciel a fait tomber sur moi seul cette infortune, seul je dois la subir. Puis s'adressant à Joseph : Je ne vous demande pas, dit-il, mon entière liberté; mais me refuseriez-vous la grace que j'implore ? Pour ménager la vieillesse de mon père, daignez consentir à mon départ : hélas! sa tristesse le conduira bientôt au tombeau : je n'aggraverai pas sa douleur, et ne l'instruirai point de ma destinée; m'oubliant moi-même, je pleurerai avec lui ce frère dont la mémoire m'est si précieuse : dès que Jacob ne sera plus, et que j'aurai arrosé sa tombe de mes larmes, j'atteste le maître du ciel et de la terre que je reviens ici vous servir d'esclave. Sans doute il me sera douloureux de me séparer de Sélima et de mes frères; mais je ne vous quittais point sans regret, et votre rigueur même n'a pu étouffer le

sentiment qui m'entraînait vers vous. Il disait ces mots en répandant des larmes et avec une douce ingénuité.

Joseph, pénétré de tant de vertu, se reproche d'affliger l'innocence. Cette pensée déchire son cœur : il ne peut plus résister au mouvement qui le pousse dans les bras de Benjamin; et il s'avançait vers lui, lorsque Siméon se lève et se précipite vers Joseph : son œil égaré ne verse point de pleurs; tout son maintien annonce le plus profond désespoir, et il semble entraîné par une furie au tribunal de son juge. Le voici, s'écrie-t-il en se frappant le sein; le voici ce cruel, ce cœur atroce, qui a vendu son frère; pourquoi chercher une autre victime? Je les séduisis, je leur attirai tous ces malheurs : ne punissez donc que moi seul; délivrez Jacob d'un fils qui est son opprobre. J'ai trahi Joseph : que je sauve Benjamin; qu'ils partent, et que je sois esclave, si je n'en suis pas indigne depuis que Joseph, la vertu même, languit dans les fers.

Il dit; et Joseph ne peut plus combattre l'amitié fraternelle. Comme un torrent que ne retient plus aucune digue, ses larmes se précipitent de ses yeux; du fond de ses en-

trailles émues il pousse un cri qui étonne tous ses frères; il s'élance dans les bras de Siméon, et s'écrie : Je suis Joseph.

A ce mot ils demeurent tous immobiles, ils lèvent sur lui leurs regards; et, l'ayant reconnu, ils veulent faire éclater leur joie, lorsqu'une terreur subite glace ces transports. Le seul Benjamin jette un cri d'alégresse. Siméon frissonne dans les bras de Joseph; il se débat, s'arrache à des caresses dont il se sent indigne, et tombe à ses pieds.

Joseph le relève. Je suis ton frère, dit-il; Ruben, Nephthali, et vous tous, levez-vous, approchez, je suis votre frère. Dieu a permis ces infortunes afin que je pusse veiller sur l'Egypte et sur le hameau paternel. Je suis trop heureux; je goûte la douceur de conserver vos jours..... Siméon, pourquoi te refuser aux témoignages de ma tendresse? le seul soupçon de tes rémords me faisait tout oublier; ne crains pas d'embrasser ton frère.

Alors Siméon, dont l'œil n'avait fait éclater que le sombre feu du désespoir, verse un ruisseau de larmes : il n'ose encore lever les yeux sur Joseph, mais il le serre contre son sein palpitant.

Tous les fils de Jacob s'avancent et envi-

ronnent les deux frères. Benjamin prend une main de Joseph; il l'arrose de ses pleurs. Joseph quitte alors Siméon, et se livre à l'impatient Benjamin: long-tems entrelacés dans les bras l'un de l'autre, nul remords ne troublait leurs tendres caresses. Enfin Joseph embrasse tous ses frères; il pleure sur chacun d'eux: on entendait à-la-fois les cris de la joie et les sanglots de la douleur, mêlés au doux nom de frère que tous ne cessaient de répéter avec transport.

Ces accens pénètrent hors de ces murs. Putiphar et tous les amis de Joseph accourent à cette scène attendrissante: Benjamin surtout captive leurs regards. Les fils de Jacob, dans l'impétuosité de leurs sentimens, ne s'aperçoivent point qu'ils sont entourés de spectateurs. De tems en tems la voix du remords sort du sein des plus douces effusions de l'amitié, et trouble les embrassemens; Siméon se frappe la poitrine; chacun se reproche la part qu'il eut à leur crime commun. Mais Joseph les regarde d'un œil attendri. Ils entendent ce langage, suspendent les reproches, et dévorent leurs pleurs.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

La nuit, qui, en amenant les ténèbres, ouvre à nos regards le spectacle pompeux de l'univers, régnait sur la face de la terre; et la lune paisible, environnée de sa majesté touchante, gravissait lentement vers les cieux: les fils de Jacob s'étaient retirés pour chercher le repos. Joseph et Benjamin seuls veillaient encore : se tenant par la main, et cherchant un lieu solitaire, ils portaient leurs pas dans la campagne, goûtaient, après les transports les plus vifs, un calme heureux; et leurs ames, sans l'interprète du discours, s'expliquaient par le langage muet de l'amitié, langage semblable à celui des intelligences célestes. Le silence de la nuit favorisait leurs sentimens.

Joseph prenant enfin la parole : Mon cher Benjamin, lui dit-il, je suis instruit de ce qui m'intéresse le plus vivement : Jacob et Sélima n'ont pas succombé à la douleur. Mes frères, livrés aux regrets les plus amers, n'ont point écarté les esclaves que j'avais envoyés au hameau paternel : ces malheu-

reux, sans doute, ont péri dans la route, ou m'ont abandonné. Mais je voudrais savoir comment mon père et celle qui m'est destinée pour épouse apprirent et soutinrent leur infortune : Jacob a-t-il connu que ses fils sont la cause de mes malheurs? Sur ces objets il eût été cruel d'interroger mes frères : je n'ai pas même voulu, en présence de Siméon, prononcer trop souvent le nom de Sélima; mais il échappait malgré moi de mes lèvres. C'est à toi que je m'adresse; ton cœur est innocent, tu n'eusses jamais trahi l'amitié fraternelle, et tu peux parler du crime sans rougir. La nuit s'avance, et le calme qui règne autour de nous invite au sommeil; mais sa vapeur est moins douce qu'un entretien qui me retrace et me rend comme présentes des personnes si chères, dont je suis encore éloigné, après avoir eu le bonheur de vous revoir, toi et mes autres frères.

Je puis te satisfaire, répond Benjamin, le souvenir de ces tems malheureux est gravé dans ma mémoire; et ce que je n'ai point vu, je le sais de Nephthali; Nephthali m'a plus d'une fois raconté cette histoire funeste.

Alors ils s'asseyent sur un coteau : la na-

ture, dépouillée de ses charmes, semblait être en deuil ; les hauts cèdres, privés de leur feuillage, obscurcissaient le ciel de leurs rameaux noirs et immobiles, et l'éclat de la lune était affaibli par de légers nuages. Joseph prêtait l'oreille ; et tandis que les astres roulaient en silence, Benjamin lui dit avec une simplicité naïve :

Si j'eusse dû faire ce récit avant de t'avoir retrouvé, la douleur m'eût étouffé la voix, et ne m'eût pas permis de suivre le fil de ces tristes événemens : aujourd'hui même je serai souvent interrompu par mes soupirs. Combien de fois ne me suis-je pas demandé s'il était bien vrai que je fusse le frère de tes persécuteurs ! A Dieu ne plaise que je veuille aggraver leur crime ! j'imiterais mal ta bonté généreuse. Je te ferai connaître leurs remords : mais comment puis-je sans frémir parler des effets de leur haine ?

Les Madianites cruels, t'arrachant des bras de Nephthali, t'avaient emmené... Quelques heures s'étant écoulées, Ruben, qui s'était écarté, rejoint ses frères. Comme un lion qui, après avoir déchiré sa proie, conserve long-tems sa rage, et pousse d'affreux rugis-

semens, Siméon était encore agité par la fureur; son œil étincelant, sa couleur, tantôt pâle, tantôt animée, sa respiration forte, ses traits, ses mouvemens, sa démarche égarée, tout en lui manifestait le courroux et la vengeance. Les mêmes sentimens, quoiqu'en un degré inférieur, éclataient dans les autres fils de Jacob : le seul Nephthali versait des larmes. Ruben étonné leur demande le sujet de ce trouble, et en même tems il court à la citerne : ne t'y trouvant pas, il déchire ses vêtemens. Alors Nephthali lui apprend ton sort. Ruben, quoiqu'il ne t'aimât point, n'en voulait pas à ta liberté ni à ta vie. Malheureux ! s'écrie-t-il, que deviendrai-je ? c'est à l'aîné de ses fils que Jacob redemandera Joseph. Aussitôt il emploie la prière et la menace pour savoir quelle route on t'a fait prendre. Siméon, plus irrité depuis qu'on le condamnait, empêche tous ses frères de l'en instruire; et Nephthali, qu'il avait conduit à l'écart, l'ignorait. Mais Ruben s'éloigne pour suivre ta trace, et Nephthali s'échappe et le joint. Ils consument plusieurs jours dans une vaine recherche, et reviennent couverts de sueur et de poussière.

Alors Ruben s'adressant à Siméon : Je le vois, dit-il, la douleur que tu lis dans mes yeux te remplit de joie; tu t'applaudis de la réussite de ton crime : mais j'ai trop longtems écouté tes fureurs; je retourne au hameau paternel; vois si tu veux me suivre. Quelque châtiment qui m'attende, je ne puis abandonner un père. Nephthali dit qu'il accompagnera Ruben : les autres fils de Jacob déclarent qu'ils n'ont point voulu s'exiler à jamais de leur séjour natal. Siméon frémit de courroux; mais craignant que, s'il est seul à ne point paraître aux yeux de Jacob, il ne lui donne des soupçons de son crime, il cède aux désirs de ses frères, et ils prennent tous la route du hameau.

L'étranger que tu avais rencontré de nuit dans la forêt était venu, de ta part, dire à Jacob que tes frères étant à Dothaïm, ton retour serait retardé d'une journée : ce retard avait arraché des soupirs du cœur de mon père et de Sélima. Au jour marqué pour ton arrivée, nous allons à ta rencontre; mais, comme s'ils avaient eu de noirs pressentimens, Sélima et Jacob s'avançaient en gardant un morne silence. Le soir arrive, et tu ne parais

point. Tournant l'un sur l'autre leurs regards incertains, ils n'osaient s'expliquer leurs craintes. Je cherchais à les dissiper par mes caresses ; mais, pour la première fois, je les y trouvai insensibles. Enfin les ombres de la nuit les contraignirent à rentrer dans le hameau. Nous marchons dans les ténèbres : j'entendais les sanglots de Sélima et les soupirs de Jacob ; et moi-même attendri, des larmes coulaient de mes yeux.

Nous arrivons dans la cabane : Jacob veut consoler Sélima ; mais la parole expire sur ses lèvres. Ils s'efforcent vainement à renfermer leur trouble au fond de leurs cœurs. De tems en tems mon père s'écriait : Quoi ! mon fils ne vient point ! n'écouterait-il que la tendresse fraternelle, et ne craindrait-il pas d'affliger un père ? Peut-être qu'en traversant de nuit cette forêt, des animaux féroces.... Grand Dieu ! j'en frémis, puisses-tu rendre vain ce noir présage qui s'élève en mon cœur ! Mais quoi ! mon fils ne vient point ! je ne vois paraître aucun de mes fils ! De son côté, Sélima laissait éclater l'agitation de son ame. Nous passons ainsi toute cette nuit sans fermer la paupière.

A peine se montraient les premiers rayons du jour, que nous étions hors de la cabane, pleins d'impatience, et l'œil tourné vers le lieu où nous espérions que tu devais paraître: les femmes et les enfans de mes frères, animés de la même impatience, erraient tristement dans le hameau, et venaient demander à Jacob leurs époux, leurs pères, et Joseph...

Cependant mes frères s'avançaient vers le hameau d'un pas lent et dans un farouche silence. Ruben gémissait; Nephthali poussait des sanglots; Siméon, irrité de leur tristesse, leur lançait des regards ménaçans. Mais lorsqu'ils sont arrivés au pied de la colline sur laquelle s'étend le hameau, et que la cabane de Jacob, qui domine sur les autres cabanes, a frappé leurs yeux, ils s'arrêtent à-la-fois, ils pâlissent, et un frémissement parcourt tous leurs membres. Siméon même pâlit et tremble; il semble que, du haut de la colline, l'Eternel leur parle par la voix du tonnerre. Après qu'ils ont gardé un long silence: Vous le voyez, leur dit Ruben, nous ne pouvons soutenir l'aspect de la cabane de Jacob; que sera-ce quand nous l'apercevrons lui-même? Que lui dirons-nous? que lui ré-

pondrons-nous lorsqu'il nous demandera Joseph ? Ces questions augmentent leur trouble et leur effroi.

Mais Siméon voulant dissiper sa propre terreur et celle de ses frères : Nous avons, leur dit-il, gardé la robe de Joseph ; présentons-la tout ensanglantée à mon père, afin de lui persuader qu'une bête féroce a dévoré son fils. Ils acquiescent à ce dessein, et leur agitation semble calmée ; le seul Nephthali continuait à regarder d'un œil mouillé de pleurs la cabane de Jacob.

Aussitôt Siméon prend ta robe, l'étend à terre, arrache un jeune chevreau à la mère qui l'allaitait. En vain elle accourt alarmée : il frappe le chevreau, et le sang ruisselle sur ta robe. Ainsi cet innocent animal, au lieu d'être immolé sur l'autel du Dieu de l'univers, pour célébrer la naissance d'un fils, ou quelqu'autre événement fortuné, tel que ton retour, fut victime d'une main criminelle, et périt à l'occasion de la perte d'un frère.

Ta robe étant ensanglantée, ils délibèrent sur le choix de celui qui la présentera à Jacob. Siméon veut que le sort en décide ; mais Ruben s'y oppose : Que celui, dit-il, qui

commença cette trame achève son ouvrage. Nephthali frissonne d'horreur à la seule idée d'un tel ministère. Eh bien ! dit Siméon d'une voix désespérée, c'est moi qui porterai cette robe à Jacob. En même tems il la montre à ses frères, dans ses mains toutes dégouttantes de sang, et s'éloigne d'un pas rapide. Cette dépouille sanglante, cette démarche précipitée, cet air égaré, et cette livide pâleur qu'à l'instant du crime le remords imprime sur le front à l'insçu du coupable, l'eussent fait prendre pour un meurtier, et peut-être Jacob l'eût accusé d'avoir répandu le sang de Joseph : mais tout-à-coup Siméon s'arrête ; on voit qu'il éprouve de violens combats ; plusieurs fois il frappe du pied la terre. Enfin il revient sur ses pas plus pâle et plus sombre qu'auparavant, passe devant ses frères sans tourner sur eux ses regards, et s'adressant au gardien de son troupeau : Va, dit-il, porte cette robe à Jacob. Le berger la reçoit, et s'avance vers le hameau.

Cependant Jacob ne pouvant plus supporter l'agitation de son ame : Hirai, dit-il, cherchez Joseph et tous mes enfans. Sans doute il leur est arrivé quelque infortune accablante ; ou

si la tendresse qu'ils me portaient s'est affaiblie, peut-être la présence de leur père la réveillera dans leurs cœurs.

En disant ces mots il sort de la cabane, à l'entrée de laquelle l'attendait un chameau. Sélima éplorée suivait ses pas, lorsque dans l'éloignement ils aperçoivent un jeune berger. D'abord un rayon de joie dissipe leur terreur, et ils se flattent que c'est toi. Mais soudain Sélima jette un cri, et tombe presque sans vie aux pieds du vieillard, qui, saisi d'étonnement et d'effroi, veut la secourir, lorsque, voyant lui-même ta robe ensanglantée, il abandonne Sélima, se précipite vers le berger, et de ses bras tremblans saisit cette triste dépouille. Le berger attendri ne peut lui adresser la parole. Grand Dieu! s'écrie mon père, mon fils n'est plus... mes présages sont accomplis... une bête féroce...

En même tems une pâleur mortelle couvre son front; il chancelle: le berger le soutient. Les femmes et les enfans de mes frères accourent, et, attachant l'œil sur ta robe et sur le vieillard, jettent des cris douloureux. Pour moi, égaré, je courais de Jacob à Sélima, et de Sélima à Jacob...

Ici Benjamin est interrompu par ses sanglots et par ceux de Joseph : les deux frères s'embrassent ; et, après avoir long-tems mêlé leurs pleurs, Benjamin reprend ainsi la parole :

Comme les fils de Jacob touchaient à l'entrée du hameau, leurs cœurs palpitent. Ils s'avancent lentement, et passent devant leurs cabanes : par-tout régnaient la solitude et une tranquillité funeste : il semble à leurs ames coupables que leur crime soit dévoilé, et que leurs épouses et leurs enfans fuient loin d'eux avec horreur. Siméon, qui suivait ses frères malgré lui, marchait derrière eux et à quelque distance.

Bientôt ils voient leurs femmes et leurs enfans rassemblés devant la cabane de Jacob. Ils y portent leurs pas. Ruben et Nephthali se font jour à travers cette foule, s'avancent vers le vieillard : mes autres frères, plus coupables, se confondent dans cette famille désolée ; ils tremblent devant leur père, et n'osent attacher sur lui leurs regards. Mais Siméon se tient éloigné de cette redoutable enceinte.

Jacob cependant, après avoir été long-tems comme anéanti par la douleur, ouvre les yeux ; il se voit entouré de toute sa famille : il aper-

çoit Nephthali, Ruben et ses autres fils. Dans l'égarement où il est encore, il cherche Joseph au milieu d'eux ; il le demande : Hé quoi ! dit-il, tous mes enfans sont rentrés au hameau ; et toi, qui devais les devancer, toi qui toujours t'empressas à satisfaire ma tendresse, je ne te serre pas encore dans mes bras !...

Nous gardions le silence, quand tout-à-coup Jacob, portant l'œil sur ta robe sanglante, s'interrompt lui-même par ses cris, déchire ses vêtemens, et se couvre de cendre. A ces cris lamentables, Sélima, qui jusqu'alors avait été presque inanimée, rouvre les yeux à la lumière, elle se précipite sur cette fatale dépouille. Nous nous en saisissons tous trois, nous l'inondons de nos pleurs; nos mains sont teintes de sang; nous en frissonnons; nos sanglots seuls se font entendre : et la foule qui nous environne, uniquement occupée de ce touchant spectacle, demeure muette de saisissement.

Mais la famille de Jacob, après avoir longtems respecté son désespoir, veut enfin le consoler. Les femmes de mes frères s'avancent, et lui adressent la parole.

Cessez, leur répond-il, de combattre ma douleur : envierait-on à Joseph jusqu'à mes larmes? Joignez plutôt vos regrets aux miens : il vous chérissait tous ; et, quoiqu'il fût jeune encore, si la mort m'eût enlevé, il vous aurait servi de père... Et moi, que n'ai-je pas perdu en lui! Mon fils n'est plus!.... Grand Dieu! voulais-tu frapper mon cœur par l'endroit le plus sensible?... Il aimait la vertu, il l'embellissait; je lui avais transmis la sagesse d'Abraham et d'Isaac : il était l'honneur de mes cheveux blancs, la consolation et l'appui de ma vieillesse; il répandait une nouvelle aurore sur mes derniers jours; seul il me consolait de la froideur de mes autres enfans, et réunissait dans son cœur toute la tendresse que j'avais droit d'attendre de ses frères.... Epouse chérie, dont les cendres se troublent en ce moment funeste, il était ta vive image.... Et je ne le regretterais point! Si je ne le pleurais pas, ces rochers lui donneraient des larmes. Je le pleurerai jusqu'à ce que je descende vers lui dans le tombeau.

Telles étaient ses plaintes. Mais, regardant tout-à-coup mes frères, le courroux s'allume dans ses yeux. Fils cruels! s'écrie-t-il, voilà

donc la joie que devait m'apporter votre retour ! c'est pour vous ramener au hameau que Joseph s'est sacrifié : si vous n'eussiez point abandonné votre père, Joseph vivrait encore ; c'est vous, c'est vous qui l'avez arraché de mon sein, et qui êtes coupables de son trépas. Ils pâlissent à ces reproches.

Sélima, au milieu de ses cris, proférait ces paroles entrecoupées : Grand Dieu !... prête à serrer les plus doux liens !... le jour de mon hymen !... Vêtement que j'avais tissu pour décorer mon époux, je te revois couvert de son sang, et tu lui sers comme de linceul funèbre !... Et toi, cabane nuptiale, au lieu de me conduire sous ton ombrage au son des instrumens, il se débat contre une bête féroce; il tombe ; il est déchiré... elle se repaît de ses membres palpitans... Si encore, essuyant un trépas plus doux, il fût mort dans mes bras comme une fleur qui se fane ; si son ame se fût arrêtée un moment sur ses lèvres, et que j'eusse recueilli son dernier soupir... si encore j'avais pu ensevelir ses restes... inattentive aux attraits de la nature, je passerais tous les jours devant les ruisseaux, les collines et les prairies, pour me rendre sur son tombeau ; je

l'embrasserais ; mes soupirs et le torrent de mes larmes pénétreraient jusqu'à ses cendres chéries, elles n'y pourraient être insensibles ; la mort ne nous eût pas entièrement séparés, et lorsque je ne le pleurerais plus, je serais réunie avec lui dans la même sépulture... Elle dit, se frappe le sein, et s'arrache les cheveux, bel ornement de sa tête.

Cependant Jacob, n'apercevant pas Siméon, demande s'il a perdu plus d'un fils. Alors l'enceinte qui environnait le vieillard s'ouvre, et lui laisse voir ce malheureux plongé dans les plus sombres idées. Jacob l'appelle. La voix que Dieu adressa à Caïn après le meurtre d'Abel ne porta pas plus de terreur dans cette ame coupable. Siméon tremble, ses genoux chancellent, il voudrait fuir : mais Jacob l'appelle encore. A cette voix respectable l'infortuné s'avance d'un pas lent. Arrivé devant son père, ses yeux sont baissés ; il change à chaque instant de couleur ; et si tu n'avais caché à Jacob l'excès de la haine que te portait Siméon, son trouble l'eût trahi lui-même.

Malheureux ! lui dit le vieillard, es-tu mieux instruit que tes frères du sort de Joseph ? tu ne l'aimais point ; tu parais maintenant cons-

terné de sa perte. Mais n'as-tu pu le secourir? n'as-tu pas entendu ses cris? Il eût volé à ta défense. En quel lieu a-t-il péri? quelle bête féroce l'a dévoré? Ne me rapportes-tu pas au moins ses membres sanglans?

Siméon a dit depuis à ses frères qu'à chacune de ces questions, il lui semblait que la terre se dérobait sous ses pieds, qu'il s'enfonçait toujours plus dans l'abyme, et qu'éprouvant pour la première fois tout ce que le remords a d'épouvantable, il était prêt à s'écrier : Moi, moi, je suis cette bête féroce.

Jacob rentre enfin dans sa cabane : là, une scène attendrissante succède à cette scène terrible. Il veut consoler Sélima : Joseph n'est point infortuné, dit-il; n'oublions pas dans notre douleur qu'il a quitté un père pour s'approcher du père des hommes, que des anges sont ses frères, qu'il habite le séjour même de la vertu, qui était si chère à son cœur....

Au milieu de ces consolations il s'arrête, et pousse des sanglots. Alors je m'avance vers lui; et, moi-même éploré, je veux essuyer ses larmes. Mais à mon aspect, qui sans doute lui retraçait ton image, ses larmes coulent

avec plus d'abondance. Après m'avoir longtems regardé, il me prend dans ses bras; et m'élevant vers le ciel : Grand Dieu, dit-il, écoute les vœux d'un père désolé. Je n'ai pas tout perdu; Benjamin me reste encore : il porte tous les traits de son frère, qu'il lui ressemble aussi par ses vertus! qu'il soit pour moi un autre Joseph!... Benjamin, quoique tu sois enfant, que ce jour ne sorte jamais de ta mémoire; songe qui tu dois remplacer. Et toi, qui devais être unie à ce fils que je pleure, je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, réparer ma perte; je t'adopte, sois ma fille. Je te remets les troupeaux de Joseph; habite la cabane... qu'il avait formée pour y couler avec toi des jours fortunés.

Il dit : Sélima se précipite aux pieds de Jacob; tous deux nous l'embrassons; et les doux noms de père, de fils et de fille, se mêlent à nos sanglots.

Quelle ne fut pas la douleur de Sélima la première fois qu'elle entra dans ta cabane! Je crois la voir encore détacher tristement les guirlandes qui décoraient cette riante demeure, et la tapisser de noirs cyprès. Le soleil ne peut plus pénétrer dans ce séjour, et le

zéphyr n'y agite plus le feuillage ; il y règne un calme funeste et une sombre nuit. Le plus lugubre cyprès est placé par ses mains au milieu de la cabane. Puis, prenant la lyre que tu avais faite pour célébrer ton hymen, elle la considère d'un œil morne, et la suspend aux rameaux du cyprès. Enfin elle dépose au pied de cet arbre une urne qui contenait ta robe ensanglantée. Ainsi elle convertit ta cabane nuptiale en un tombeau où elle s'ensevelissait avec ton image : tous les jours elle se rendait devant l'urne, l'ouvrait, et l'arrosait de ses pleurs. . . . .

Mais Jacob, non content de ces vains devoirs, sort seul de sa cabane. Il n'instruit aucun d'entre nous de son dessein : il traverse le hameau, défend qu'on l'accompagne ; et, s'éloignant de l'habitation de ses pères, il porte ses pas jusque dans la forêt où tu avais passé de nuit pour aller à Dothaïm. Errant dans cette forêt immense, il appelle l'ombre de son fils ; il cherche la trace de ton sang ; et, ne craignant point d'approcher de la retraite des animaux féroces, il voudrait découvrir tes restes malheureux, afin de leur donner la sépulture. Tigres, s'écrie-t-il, quand

vous le serriez entre vos griffes cruelles, n'avez-vous point été attendris, avez-vous dévoré toute votre proie? et ne m'avez-vous rien laissé de mon fils infortuné? Cependant la pensée de rencontrer tes membres sanglans faisait plus d'une fois frémir ses entrailles paternelles. Mais, après d'inutiles recherches, le vieillard, épuisé de fatigue, rentre languissamment dans le hameau. Depuis ce tems il ne sortait de sa cabane que pour offrir à l'Eternel les prémices de la terre; la tristesse et le deuil régnaient dans toute notre habitation, et il semblait que Jacob lui-même n'était plus: rarement il appelait ses fils, qui, de leur côté, craignaient sa présence.... . .

Ici Joseph interrompt Benjamin. Respirons un moment, dit-il; suspends un récit qui me pénètre jusqu'au fond de l'ame: toi-même je te vois vivement attendri. O Jacob, mon père!... O chère Sélima!...

Ils gardent quelque temps le silence, et se livrent aux divers sentimens qui les agitent. Puis Joseph s'adressant à son frère: Achève maintenant, lui dit-il, et parle-moi du malheureux Siméon; déjà ses premiers remords m'ont ému. Il dit; et Benjamin, reprenant

la parole, termine son récit en ces mots:

Siméon, plus qu'aucun de mes frères, évitait Jacob. De jour en jour croissait dans ce cœur coupable le terrible aiguillon du remords. Il brûlait pour Sélima; mais, consterné de la douleur profonde où il l'avait plongée, loin de lui parler de son amour, il n'osait se montrer devant elle. Quand sa course égarée le conduisait auprès de la cabane de mon père et de la tienne, les gémissemens du vieillard et de la jeune bergère, frappant tout-à-coup son oreille, déchiraient son ame troublée: il fuyait avec la rapidité d'un homme sur les pas duquel roule un torrent débordé qui mugit; et lorsqu'à une grande distance il voulait reprendre haleine, il croyait encore entendre ces gémissemens, et recommençait à fuir. S'il passait devant l'autel élevé par Abraham, et où nous présentons à l'Eternel nos offrandes et nos prières, il lui semblait qu'une voix formidable lui criât: Ne profane point ce lieu sacré; va, cours, et n'attends pas que le feu du ciel te consume. S'il approchait des tombeaux de nos aïeux, il croyait voir sortir du sein de la terre leurs ombres vengeresses. Quelquefois, épouvanté par une image plus

funeste, et étant aussi pâle que s'il eût été frappé par l'ange de la mort, il s'écriait que ton ombre ensanglantée marchait sur ses traces. Souvent, dans l'agitation de son ame, il demandait si la terre n'avait pas tremblé, si les montagnes et les forêts ne s'étaient point ébranlées. Cherchant à se fuir lui-même, il portait ses pas loin du hameau, au fond des bois sombres et solitaires; là, il joignait ses hurlemens à ceux des bêtes féroces : mes frères, qui le suivaient dans l'éloignement, l'entendaient s'écrier : Caïn! Caïn! tu renais en moi... Dieu vengeur, suis-je aussi puni comme Caïn? as-tu imprimé sur mon front des signes qui manifestent mon crime? Il me semble que mon père, que Sélima, que tous frissonnent d'horreur à mon aspect, que les troupeaux refusent de paître l'herbe sur laquelle j'ai marché, qu'ils ne s'abreuvent point dans les fontaines où j'ai étanché ma soif brûlante, et que par-tout où je cherche le repos j'entends murmurer la nature. Telles étaient les paroles de cet infortuné.

Jacob pensait que Siméon n'évitait sa présence qu'afin de ne pas aggraver la douleur d'un père, en offrant à sa vue l'ennemi du fils

qu'il pleurait. Sélima connaissait mieux la haine que t'avait portée ce frère injuste; mais les cœurs vertueux nourrissent rarement le soupçon de si noirs attentats! cependant chaque fois qu'elle l'apercevait, un frémissement involontaire parcourait ses membres.

Ecoute maintenant quelle fut l'industrie de l'amour. Tu avais terminé ta cabane par un berceau épais au fond duquel était un ormeau qui devait couvrir ton lit nuptial. Un jour que, l'œil chargé de pleurs, Sélima considérait cet ormeau: Si je pouvais, dit-elle, imprimer sur ce tronc quelques-uns de ses traits! A peine a-t-elle formé cette pensée, que sa main traça tes traits; mais, concevant un plus grand dessein, elle abat la plupart des branches de l'ormeau, et n'en laisse guère subsister que le tronc. Nul ne la troublait dans cet asile, et nous ignorions son projet, quand un soir elle conduisit Jacob et moi sous le berceau. Quel fut notre saisissement! à la place de cet ormeau nous croyons t'apercevoir toi-même. Des cris échappent de nos lèvres; ce tronc informe s'est animé sous la main de Sélima: ce sont tes traits, ta stature; tu étais dans l'attitude où nous t'avions vu au

moment fatal où tu disparus à nos regards, tu nous tendais les bras. Jacob, frappé de surprise et de joie, crut ensuite que c'était ton ombre qui venait nous consoler. Je me précipite vers cette chère image; tous trois nous l'embrassons et l'arrosons de nos larmes. Que de pleurs m'a coûtés cette douce occupation! nous dit Sélima; plus je réussissais, plus ces traits ressemblaient à ceux qui sont gravés dans mon cœur, plus j'étais attendrie. Quelquefois, au milieu de ce travail, une illusion soudaine me persuadait que je voyais devant moi mon époux. O Joseph! m'écriais-je, en quel lieu as-tu porté tes pas? comment as-tu pu m'abandonner? Alors le fer tombait de ma main, et je ne sortais de l'illusion qu'en embrassant ce bois insensible. Ainsi nous parlait Sélima.

C'est dans cet asile sacré que, l'œil attaché sur ton image, nous nous entretenions de toi : par un sentier secret mon père se rendait de sa cabane à ce berceau consacré aux larmes. Il nous semblait quelquefois que ton ombre errait autour de nous, et que ton image s'attendrissait aux accens de notre douleur.

Cependant je croissais, et plus j'avançais

en âge, plus mes traits étaient semblables aux tiens. A mesure que le tems ajoutait à cette ressemblance, Jacob et Sélima me regardant d'un œil ému : C'est sa voix, disaient-ils entr'eux ; c'est son front, sa bouche, sa chevelure. Je me félicitais de cette conformité, et aux bords des fontaines j'aimais à considérer en moi ton image. Souvent mon père attendri m'appelait du nom de Joseph : comme on ente de beaux fruits sur un arbre étranger, il se plaisait à transplanter tes vertus dans mon ame.

J'avais peu de liaison avec mes frères : Siméon sur-tout, frappé sans doute de ma ressemblance avec toi, fuyait à mon aspect. Le seul Nephthali me recherchait ; tu étais l'objet de tous nos entretiens. Un jour il me dit qu'il voulait verser un grand secret dans mon sein ; et, me conduisant à l'écart, il me raconta l'histoire de tes infortunes. Quelle fut ma joie en apprenant que tu vivais ! mais que de douleurs troublaient cette joie ! tu n'en étais pas moins mort pour nous. Juge de mes combats ; il me fallut renfermer ce secret dans mon sein. En instruire Jacob et Sélima, c'était renouveler et peut-être redoubler leur

désespoir; et, quelque horreur que j'eusse de Siméon, il était assez puni par ses remords, sans que je lui attirasse la malédiction paternelle.

O Joseph ! ô mon frère ! que n'étais je moins jeune lorsque tu courus affronter le ressentiment des fils de Jacob ! j'eusse accompagné tes pas ; et quand j'aurais dû partager tes malheurs, je me serais opposé seul à leur troupe inhumaine. Combien de fois, cherchant la solitude, me suis-je occupé de toi ! mon cœur t'appelait, je te tendais les bras, mes yeux erraient dans les plages lointaines. Où respire-t-il ? m'écriais-je ; est-il consumé des feux du midi ? ou périt-il au milieu des glaces d'un hiver éternel ? Je me tournais de toutes parts; je te demandais au ciel et à la terre. Souvent j'étais prêt à m'arracher des bras de Jacob pour te chercher dans les contrées les plus barbares; et si le ciel ne t'avait rendu à mes vœux, je n'eusse pu long-tems combattre cet ardent désir.

Il dit; et Joseph, comme accablé de tous les sentimens qu'il éprouve, se précipite dans les bras de Benjamin. La douleur, la joie, l'amour, la tendresse filiale, l'amitié frater-

nelle, et une compassion généreuse, règnent à-la-fois dans son ame; il s'y livre long-tems encore entre les bras de ce frère chéri. Enfin ils se retirent, et les vapeurs du sommeil calment ces mouvemens tumultueux.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

QUELQUES jours s'étant écoulés dans des témoignages d'une amitié mutuelle, Benjamin dit à ses frères : Tandis que nous nous livrons à la joie d'avoir retrouvé Joseph, nous oublions que Jacob et Sélima le pleurent encore : ne nous hâterons-nous point de partager avec eux nos transports ? Aussitôt ils font les apprêts de leur départ.

Avec quelque ardeur que Joseph aspire à dissiper la douleur d'un père et d'une amante, c'est à regret qu'il voit arriver le moment où il se séparera de ses frères. A peine les a-t-il embrassés que déjà il faut s'arracher à eux ! Combien désire-t-il de les suivre ! Portant ses pas dans les campagnes dévastées et sur le rivage du Nil, il languit avec toute la nature. O fleuve, s'écrie-t-il, quand verrai-je reparaître tes ondes ? Terre, quand feras-tu éclore la première fleur qui sera le doux signal de mon départ ? qu'elle aura de charmes à mes yeux !

Au milieu de ces sentimens, un ordre du roi l'appelle en sa présence. Il paraît devant

lui, le front couvert d'un nuage de tristesse. Tu m'as promis, lui dit Pharaon, de ne point quitter l'Egypte tant que durerait la famine : mais pourquoi, après avoir partagé et adouci nos infortunes, ne goûterais-tu pas avec nous des tems plus heureux ?... Ne t'alarme point; je ne demande plus de sacrifice à ton ame sensible. Tes frères sont arrivés : je sais quelle a été ta joie, et quelle est maintenant ta douleur. Jusqu'à ce jour je n'ai pu dignement couronner tes soins ; ton ame est supérieure aux grandeurs et aux richesses : mais, dans le don que je t'offre pour récompense, je crois avoir trouvé le chemin de ton cœur. Homme sublime, qui, sacrifiant tes plus chers désirs au bonheur de ce peuple, souffres seul du fléau dont tu le garantis, c'est trop longtems t'immoler à la vertu. Tu soupires après ta famille ; et l'Egypte et son roi ne veulent pas te perdre. Dispose de mes chars, fais venir ici ton père et les tiens : je te donne, ou plutôt, puisqu'elle est ton ouvrage, je te rends la contrée fertile de Gessen, que tu m'avais réservée en étendant cet empire. Ainsi, dans les bras de ton père, tu seras encore notre appui ; et tous seront fortunés, moi,

ce peuple, toi, et ceux qui t'appartiennent.

Joseph passe d'une sombre douleur à la joie la plus vive; il embrasse les genoux du roi; et les yeux humides de larmes : Quelle récompense! s'écrie-t-il. O roi, vous me donnez plus qu'aucun monarque ne put jamais accorder à un mortel. Semblable au ciel, vous dispensez le bonheur. Puis il se hâte de se rendre auprès de ses frères. Ils préparaient lentement leur départ, lorsqu'ils le voient accourir plein d'alégresse.

Je ne vous retiens plus, leur dit-il, partez à l'instant, volez vers mon père... l'excès de mes transports trouble ma respiration... dites-lui qu'il vienne, que son fils Joseph l'attend; que le roi lui donne la terre fertile de Gessen; qu'il vienne, lui, Sélima, Benjamin, tous ses enfans et tous ses petits-fils. Que ne peut-il amener avec lui tout le hameau, nos cabanes, l'autel sacré, et les tombeaux de nos aïeux! Il parlait encore, que ses frères le serraient dans leurs bras, et poussaient des cris de joie.

Aussitôt il choisit un char pour Jacob et Sélima, et il assemble un grand nombre de chariots pour transporter sa famille. Il comble

ses frères de présens; et cinq chariots sont chargés des plus précieuses productions de l'Egypte, qu'il envoie à son père et à son amante. Il accompagne ses frères, il les embrasse. Tenant encore Benjamin dans ses bras : Ménage, lui dit-il, la sensibilité de Jacob et de Sélima, prépare-les à ces heureuses nouvelles, afin qu'ayant résisté à une longue douleur, ils ne succombent pas à une joie trop subite. En achevant ces mots il s'arrache à ce frère tendrement aimé.

L'œil encore mouillé de larmes, il se rend aux portes de Memphis; et là, continuant de s'opposer à la famine, ses soins vigilans soulagent son impatience et ses regrets.

Cependant Jacob attendait ses fils avec inquiétude. Comme ils avaient retardé leur retour de plus d'une journée, son cœur paternel était rempli d'alarmes; il comptait les heures et les momens : assis avec Sélima sous le berceau consacré aux pleurs, et saisis des mêmes craintes, ils s'entretenaient de Benjamin. Hélas! disait-il souvent, l'œil attaché sur l'image de Joseph, de mes deux fils il ne me reste peut-être que cette image; peut-être aurai-je à pleurer sous ce berceau tous

mes enfans! Telles étaient ses paroles. C'est ainsi que de jeunes oiseaux appellent de leurs faibles cris leur père, qui, pour les nourrir, vole dans les contrées lointaines, lorsqu'enfin entendant sa voix, et l'apercevant à travers les rameaux, au haut du ciel, un doux gazouillement succède à ces cris, et ils agitent leurs ailes naissantes.

Un jour que dans le même lieu Jacob et Sélima exprimaient leurs alarmes, tout le hameau tremble au bruit de chars roulans, et de chameaux qui précipitent leur course. Jacob s'interrompt, prête l'oreille; au milieu du tumulte il distingue les voix de ses fils. Il se lève, veut aller à leur rencontre, lorsqu'il les voit entrer dans le berceau: aujourd'hui ils osent pénétrer tous dans cet asile.

Benjamin le premier s'élance dans les bras du vieillard, qui le serrant contre son sein: Je te revois, dit-il; non, je ne demande plus rien au ciel, et je descendrai avec moins de douleur dans le tombeau. Il embrasse ensuite ses autres enfans, et fait un accueil d'autant plus tendre à Siméon qu'il fut long-tems éloigné du hameau paternel. Sélima reçoit Benjamin avec transport.

Cependant étincelait dans les yeux du plus jeune fils de Jacob l'alégresse la plus vive : il s'efforçait de la modérer ; mais, s'échappant de son sein, elle se peignait sur son front, dans ses regards et dans tous ses traits. Mon père ! Sélima ! dit-il... mon retour et celui de mes frères sont les moindres sujets de joie que nous vous apportions. Eh ! quelle autre satisfaction pourrais-je goûter ? répond Jacob avec tristesse : ma douleur est toujours la même, et votre retour seul a pu la suspendre.

Mais, dit Benjamin, ne te reste-t-il donc aucune espérance de revoir Joseph ? Quelle espérance me resterait ? répond le vieillard : les bêtes féroces rendent-elles leur proie ?... Serait-il impossible qu'il leur eût échappé ? réplique Benjamin. Et son œil s'enflamme, et les sentimens qu'il veut renfermer dans son ame se manifestent au-dehors, comme les rayons du soleil percent et dissipent un léger nuage.

S'il n'avait pas péri, interrompt Jacob, le ciel ne l'eût-il pas ramené dans mes bras ?... Mais quelle est la joie qui t'agite ? jamais tu n'as parlé de Joseph sans répandre des larmes :

aujourd'hui... tous mes enfans portent l'alégresse sur le front... Serais-tu plus fortuné que nous, et aurais-tu vu son ombre?...

Pendant tout cet entretien, Sélima, poussant des soupirs, fixait les yeux sur la statue de son amant. Alors Benjamin n'étant plus maître de ses transports: Père heureux! s'écrie-t-il, Joseph respire. En même tems tous les fils de Jacob s'écrient: Joseph respire.

Comme la voix de l'ange, arrêtant le bras d'Abraham prêt à frapper son fils, porta la plus vive joie dans les entrailles de ce père troublé, et ranima toute la nature qui gémissait d'un tel sacrifice; ainsi ces mots répétés par tant de bouches retentissent dans le cœur du vieillard et dans tout le berceau.

Sélima, saisie de la plus forte surprise, interrompt ses soupirs, détourne soudain l'œil de l'image de Joseph; et vivement émue, mais flottant encore entre le doute et l'espérance, elle demeure immobile, muette, sans respiration, tendant les bras, et attachant ses regards sur Benjamin, comme pour dévorer des yeux toutes les paroles qui sortiront de sa bouche.

Joseph respire! dit Jacob; est-il bien vrai?...

Ne trompez-vous point ma vieillesse? ne vous êtes-vous pas concertés dans le dessein d'adoucir mes derniers jours? S'il est ainsi, laissez plutôt couler mes larmes; j'aime ma douleur, et je la préfère à la persuasion d'un bonheur qui n'est pas... S'il vivait, qu'est-ce qui le retiendrait loin de son père?

Il t'attend, répond Benjamin. Cet homme puissant et vertueux que toute l'Egypte révère, dont la renommée nous vantait la sagesse, qui s'intéressait à toi et à Sélima, qui nourrissait avec complaisance notre hameau, qui te renvoya ton or, qui ne put se résoudre à laisser partir tous tes fils, qui voulut me voir... Eh bien! dit Jacob, achève. Grand Dieu! j'adore tes impénétrables décrets... Cet homme, reprend Benjamin, c'est Joseph.

A ces mots Sélima pousse un cri; mais son cœur ne pouvant soutenir la vivacité de ses transports, elle pâlit, elle tombe, ses yeux se ferment: telle une fleur qui a su résister aux vents et à la tempête, se fane soudain aux rayons du soleil. Le nom de Joseph rappelle la jeune bergère à la vie.

Mais Jacob garde un long silence: plongé

dans une profonde rêverie, et voulant que l'on dissipe encore de légers nuages qui s'élèvent dans son esprit : Grand Dieu, dit-il, m'aurais-tu rendu mon fils ?... Mes enfans, je suis prêt à vous croire.... mais un événement si surprenant.... un bonheur si inattendu.... Je crains d'être persuadé par des preuves trop légères : si tout ensuite n'était qu'une illusion, dans quel abyme je me verrais replongé ? Je reconnais mon fils dans plusieurs traits du gouverneur de l'Egypte ; mais il en est d'autres où je ne vois point Joseph. Quoi ! lui, porter ses pas dans un pays étranger, loin de son père et de Sélima ! préférer l'éclat de la pourpre à la simplicité pastorale ! nous laisser répandre des larmes, tandis qu'il jouit d'un sort fortuné ! souffrir que vous partiez sans se faire connaître ! ne m'adresser aucun gage !...

Viens, dit alors Benjamin, vois le char, les chariots, et les présens qu'il t'envoie. Il te presse de venir en Egypte ; le roi te donne la terre fertile de Gessen : tes doutes seront dissipés. Dieu, qui a conduit Joseph auprès du trône de Pharaon, a voulu y retenir ses pas ; mon frère, long-tems malheureux, arrivé

enfin à ce haut rang, chargea de ses ordres, et t'envoya plusieurs esclaves qui peut-être périrent dans la route.... Tu apprendras le reste de sa propre bouche...

Benjamin est interrompu par le vieillard, qui, accompagné de Sélima et de tous ses fils, s'avance, hâte ses pas débiles, et sort de la cabane. Mais à peine a-t-il aperçu le char, les chariots, et les présens de Joseph, qu'une joie inexprimable se peint dans ses traits: tout son corps tressaille; il lève les yeux et les mains vers le ciel sans proférer une parole; quelques larmes coulent le long de ses joues et de sa barbe blanchie.

Je n'ai plus rien à désirer, dit-il enfin, puisque mon fils est vivant; j'irai, et je le verrai avant de mourir. Il dit; et, tremblant de joie, il embrasse Sélima, qui, transportée elle-même, le serre contre son sein palpitant. L'alégresse retentit dans le hameau; les femmes et les enfans sortent de leurs cabanes, et entourent celle de Jacob : le nom de Joseph est dans toutes les bouches; les échos répètent ces heureux accens : on s'avance, on se presse, chacun veut être témoin de la joie du vieillard et de Sélima.

Mais Jacob prenant la parole : O mes enfans, dit-il, que je suis loin de troubler nos transports ! ce jour doit être un jour de fête ; j'ai retrouvé mon fils, et vous un tendre frère : mais, dans l'excès de notre satisfaction, oublierons-nous qui nous l'a rendu ? la sensibilité mal dirigée dégénère en ingratitude. Tandis que nos cœurs sont encore pleins de la plus vive alégresse, allons la répandre sur l'autel du Dieu d'Abraham ; et, non contents de lui offrir les prémices des biens de la terre, présentons-lui ceux de nos plus doux sentimens.

A ces mots ils lui ouvrent un passage ; et le vieillard, suivi de tous les siens, s'éloigne de la cabane d'un pas majestueux : au lieu de la joie à laquelle il vient de se livrer, une sérénité tranquille éclate sur son front.

Des cèdres et des palmiers dont la tête touchait les nues, environnaient, au milieu du hameau, dans un vaste contour et sur une colline, un autel formé de terre et couvert de gazon. Abraham de ses propres mains l'érigea et planta ces arbres ; ce fut là son temple et celui d'Isaac : à travers ces rameaux s'élevèrent vers le ciel leurs vœux et la fumée

de leurs sacrifices ; les chœurs des oiseaux, qui semblaient chérir cet asile, y faisaient entendre une éternelle harmonie. Lorsqu'on approchait de cette enceinte, l'idée de l'Etre auguste qu'on y adorait, cet hommage si simple et si pur, le souvenir du vénérable fondateur de ce culte, cet ombrage antique et sacré où quelquefois des anges joignaient leurs voix à celles des mortels, la nature entière présente à l'acte le plus solemnel de l'homme, et la pensée que, dans toute l'étendue de la terre et dans cette multitude innombrable de temples, ce lieu seul était consacré au maître de l'univers, tout y réveillait des sentimens sublimes, et frappait l'ame d'une religieuse terreur.

Jacob monte cette colline, qui, chaque jour arrosée par ses ordres, et protégée des intelligences célestes, avait été garantie du fléau qui désolait ce pays. Comme ces montagnes dont la cime élevée au-dessus des nuages, et à l'abri de la foudre et des torrens, conserve sous un ciel toujours serein une verdure éternelle, tandis que leurs pieds sont hérissés de glaces : de même ici les cèdres et les palmiers prodiguaient leur an-

tique ombrage. L'autel était revêtu de gazon et de fleurs, les zéphyrs semblaient s'être retirés en ce lieu; et tout le peuple des oiseaux, fuyant des climats dévastés, habitait ce doux asile.

Le vieillard entre dans l'enceinte; Sélima et Benjamin sont à ses côtés, et toute sa famille environne l'autel. Il se fait un grand silence; chacun concentre sa joie au fond de son cœur; tous, jusqu'aux enfans, imitent le recueillement de Jacob, qui levant les yeux au ciel, et tenant en main un chevreau:

Dieu d'Abraham et d'Isaac, dit-il, tu es aussi le Dieu de Jacob; tu ramènes l'alégresse dans nos cabanes, tu ranimes ce cœur paternel flétri par la douleur et par les années; tu me rends mon fils, mon fils que j'ai pleuré si long-tems; tu l'as arraché aux bêtes féroces; ta main l'a tiré du tombeau. Maintenant je ne te demande plus qu'une faveur; puissé-je, avant de mourir, voir ce cher fils, et le serrer dans mes bras! Reçois cependant ces témoignages de ma reconnaissance, de notre reconnaissance commune, et la dernière victime que je t'offrirai dans ce lieu... Fleurs, envoyez vers le ciel votre plus doux

encens : oiseaux, joignez vos chants à ma voix : cèdres, palmiers, exprimez ma joie par d'heureux frémissemens : que toute la nature me seconde ! et vous, mes enfans, vous ne serez pas insensibles, et vous vous unirez à mes transports.

En même tems il frappe le chevreau ; le sang coule sur l'autel, et des larmes de joie tombent des yeux du vieillard, et se mêlent au sang de la victime.

Alors Sélima, ne pouvant plus renfermer ses sentimens dans son cœur, se prosterne devant l'autel, l'embrasse, et lève ses regards vers le ciel : sa bouche est muette ; mais la reconnaissance ne s'exprima jamais avec tant d'énergie : ses pleurs inondent son sein ; et à la fumée du sacrifice, qui monte jusques aux nues, se joint le pur encens de ses soupirs.

Cependant les fleurs exhalent leurs parfums, les oiseaux entonnent des hymnes attendrissans, les cèdres et les palmiers agitent leurs rameaux, la nature entière paraît sensible aux transports d'un père, et sa famille nombreuse fait entendre un agréable murmure.

Mais le cœur de Siméon était troublé : O

ciel ! dit-il en secret, suis-je digne d'approcher de cet autel, et de mêler mes prières à celles du vertueux vieillard ? Je te bénis cependant d'avoir réparé mon crime, et fait descendre la joie dans le sein de ceux que j'avais remplis d'amertume. Mais puis-je espérer que tu me pardonnes, et que je sois jamais délivré de mes remords ? Tels étaient ses vœux ; et en implorant le ciel il n'osait y élever ses regards.

Le sacrifice étant achevé, Jacob, avec tous les siens, rentre dans sa cabane. Alors ses fils, aidés de leurs enfans, vont se charger des présens de Joseph, et les apportent à leur père et à Sélima, qui, embrassant ces dons : O jour heureux ! s'écrient-ils, jour bien différent de celui où l'on nous apporta sa dépouille sanglante ! Puis Jacob fait un grand festin à sa famille : depuis l'absence de son fils, c'est la première fois qu'il la rassemble.

Pendant le festin, on ne s'entretenait que de Joseph ; le vieillard accumule les questions sur un sujet si intéressant : mais il veut savoir par quelles circonstances son fils fut conduit en Egypte. Ils gardent tous le silence, et Siméon peut à peine cacher son

trouble. Ruben prenant enfin la parole : Joseph, dit-il... sans doute pour ne pas renouveler notre douleur... nous a peu parlé de ces tems malheureux... Des brigands cruels... après l'avoir frappé de plusieurs coups.... l'ont vendu à des Madianites..... qui l'ont conduit en esclavage. Siméon pâlit à ces mots, et Jacob et Sélima soupirent.

Le soir, Sélima, rentrée dans sa demeure, s'arrête devant l'urne qui contenait la robe de son amant, elle l'ouvre, et aujourd'hui elle l'arrose de larmes de joie. Ensuite elle se hâte d'ôter les cyprès dont la cabane était tapissée; et le sommeil, lui amenant les images les plus riantes, suspend les transports tumultueux où son cœur s'est abandonné.

L'aurore éclairait à peine les coteaux, et déjà le vieillard est éveillé par son alégresse: il se lève; et voulant se livrer seul à des sentimens si nouveaux pour lui, il porte ses pas dans un bocage qui n'était pas éloigné de sa cabane. Occupé de Joseph et de l'espérance de le revoir, il arrive dans un lieu du bocage qui était sacré. L'on n'y voyait qu'une grande pierre : mais alors toutes les produc-

tions de la nature pouvaient devenir des monumens religieux.

A l'aspect de cette pierre, Jacob se retrace un souvenir qu'avaient écarté de sa mémoire sa joie et le désir d'embrasser Joseph; il se rappelle qu'en ce lieu un ange du Seigneur lui apparut, et lui adressa ces paroles : Cette terre que Dieu a donnée à Abraham, Dieu te la donne à toi et à ta race. L'ange disparut, et Jacob fit sur cette pierre des libations d'huile et de vin. Il se souvient de cet événement, et il lui semble que la voix immortelle, retentissant encore à son oreille, lui ordonne d'habiter cette contrée.

En même tems il croit entendre Abraham qui lui dit : Quoi ! tu veux abandonner ce hameau où l'Eternel a fixé mes pas, cet autel que je lui consacrai, cette cabane érigée par mes mains, ma cendre, celle de ton père, celle de ton épouse ! Tes os ne reposeront point auprès des leurs ! Que deviendront ces nombreux monumens qui attestent les faveurs du ciel et notre reconnaissance? Tout sera donc effacé, et tes enfans iront se confondre avec un peuple idolâtre ! Le nom de Dieu sera éteint sur la terre, et

mon ombre errante cherchera vainement ma race et des adorateurs de l'Eternel!

Jacob frémit à ce tableau. Avec quelque ardeur qu'il désire d'embrasser Joseph et de terminer auprès de lui sa carrière, la religion a plus d'empire encore sur son ame que l'amour paternel. Cependant il soupire, il gémit; et, penché sur la pierre, il l'arrose de ses larmes, en s'écriant: Joseph! Joseph! t'aurai-je retrouvé sans goûter la consolation de te serrer contre mon cœur? ta main ne me fermera-t-elle point la paupière?

Tandis qu'il éprouve ces combats, s'avance un ange sous une forme éclatante; le monument religieux en est éclairé: son front était ceint d'une couronne qui semblait composée des rayons du soleil, et son vêtement paraissait teint de la pourpre de l'aurore naissante; l'or et le saphir brillaient sur ses ailes; une joie tranquille, image du printems éternel qui règne dans les cieux, relevait la beauté de ses traits et la majesté de sa personne. Le vieillard, levant les yeux, reconnaît l'ange qui, dans le même lieu, lui apparut de la part du Seigneur: il se courbe devant lui, et

cependant il craint d'entendre renouveler l'ordre qui l'agite.

Bannis le trouble de ton ame, lui dit l'ange (et les échos d'alentour répétaient comme à l'envi les sons harmonieux de cette voix) ; je ne viens point condamner tes désirs : reçois le prix que sur la terre Dieu accorde à tes vertus; livre ton cœur à l'amour paternel; va embrasser ton fils. Tout l'univers est le temple du Très-Haut : tu peux en tous lieux lui élever des autels, et l'aspect de ton fils sera pour toi et ta famille le plus doux monument de ses bienfaits. Va, porte au siége de l'idolâtrie le culte pur et sublime d'un Être suprême ; que cette lumière, après avoir éclairé l'orient, se répande au midi. Ta race ne se confondra point avec cette race étrangère; et si tu regrettes encore ce séjour, viens, suis-moi sur cette colline, et je te dévoilerai l'avenir.

Le vieillard obéit. Arrivé au haut de la colline, il tourne les yeux vers une grande plaine : il voit ses enfans multipliés en Egypte comme le sable de la mer, et la famille de Joseph honorée des rois et des peuples, lorsqu'il s'élève un tyran qui la réduit à l'escla-

vage. Ils auront donc tous le sort de Joseph ! s'écrie Jacob. Mais quel est ce jeune homme d'une beauté frappante qui les console, qui les exhorte et les anime? il paraît de la même nation, et cependant il n'est point esclave.

Ce sera un autre Joseph, répond l'ange : exposé dès sa naissance sur les eaux, élevé à la cour des rois, océan plus orageux, il brisera leur orgueil, et sera le sauveur de son peuple. Porte maintenant ici tes regards.

Alors Jacob aperçoit une mer dont les flots agités montaient jusqu'au ciel ; mais tout-à-coup il se fait un grand calme, la mer s'ouvre, les vagues mobiles semblent se consolider, et forment des deux côtés comme un mur inébranlable. Un peuple nombreux marche dans cette route. Jacob, qui reconnaît ses descendans, est saisi de terreur. Bientôt son oreille est frappée du bruit des clairons et des armes : il voit un roi superbe, assis sur son char, à la tête d'une formidable armée, poursuivre la race d'Israël. Toute la mer retentit du bruit des chars, des hennissemens des coursiers, et des cris menaçans du soldat. La terreur de Jacob redouble. Mais il voit ses enfans se ranger sur le rivage, et

les égyptiens, encore au sein de la mer, se préparant au combat; quand soudain la voix de l'Eternel se fait entendre sur les eaux, et les vents déchaînés les parcourent d'une aile rapide : les deux murs s'ébranlent; et, comme un palais qui croule sur ses fondemens, les flots retombent, se rejoignent, et le gouffre disparaît. Alors, du sein de l'abyme, à travers le tumulte des vagues émues, s'élèvent des gémissemens et des cris; et la mer est couverte de débris de chars, d'armes, de coursiers et d'hommes qui luttent contre les ondes. Cependant les fils d'Abraham entonnaient sur le rivage un cantique sacré. Jacob, levant les yeux et les mains vers le ciel, unit sa voix à ce cantique.

La scène change, il voit une montagne qui touche les nues : de sa cime embrasée roulent les éclairs et les tonnerres; il entend sonner la trompette sacrée des cieux, et tout annonce que la Divinité est présente. Les descendans de Jacob environnaient la montagne. Il demande quel est ce grand spectacle. C'est l'Eternel qui parle, répond l'ange; il publie les lois qu'il grava dans les cœurs des mortels, cœurs aussi mobiles que l'onde :

puissent-ils désormais ne point oublier sa voix !

Enfin Jacob voit sa race rentrée dans l'habitation de ses pères ; l'autel élevé par la main d'Abraham est un temple superbe ; les peuples se rendent en foule à cette montagne sacrée, et il reconnaît la place où sont les tombeaux de ses aïeux. Lorsqu'il détourne l'œil de cet aspect, il n'aperçoit plus l'ange ; mais, rempli de la joie la plus vive, il descend de la colline, et va donner à ses fils l'ordre du départ.

Aussitôt le tumulte règne dans toutes les cabanes : on charge les chariots ; on prépare le char. Ainsi dans une ruche bourdonne le jeune essaim d'abeilles qui, déployant leurs ailes, quittent le lieu de leur naissance pour fonder une nouvelle colonie.

Tout le jour se passe dans ces travaux ; et déjà la nuit répandait ses premières ombres sur la terre, lorsque Jacob, rassemblant sa famille, lui ordonne de le suivre.

Au bout du hameau était un bois agréable que respectaient les vents, où l'écho ne faisait pas entendre sa voix, où tout invitait au repos ; un gazon toujours frais y couvrait la

terre, et des fleurs innombrables y exhalaient un parfum éternel. Abraham venait souvent se reposer dans ce bois; et, regardant la mort comme un sommeil tranquille que termine l'aspect d'un beau matin, il choisit ce lieu riant pour sa sépulture. On y voyait sa tombe antique et celle d'Isaac : l'orgueil n'y avait point érigé de colonnes; mais lorsqu'on entrait sous cet ombrage on était saisi de respect, on croyait voir la Vertu elle-même assise sur ces tombeaux, et l'on vénérait jusqu'aux arbres dans lesquels circulait quelque partie de ces cendres sacrées.

Suivi de toute sa famille, et tenant en ses mains des fleurs que l'on avait cueillies sur l'autel, Jacob arrive dans ce lieu, qui, tous les jours arrosé par ses ordres, n'avait point souffert du funeste fléau : la lune répandait sa douce lumière à travers le feuillage paisible. Le vieillard s'arrête devant la tombe d'Abraham : tous gardent un profond silence.

Ombre vénérable, dit-il, reçois mon dernier hommage; les fleurs renaîtront, et ma main ne les semera plus sur ce tombeau. Si je l'abandonne, c'est pour embrasser mon fils, le seul bien qui me reste à goûter sur la

terre, mon fils en qui respirent tes vertus: mais quand le sommeil de la mort aura fermé mes yeux, je te rejoindrai, et ma cendre reposera auprès de ta cendre.

Il dit. Après que ses mains tremblantes ont jeté des fleurs sur le monument, il l'embrasse. Toute sa famille, jusqu'aux plus jeunes enfans, fait les mêmes adieux aux restes d'Abraham. Mais lorsque Siméon approche à son tour de ce tombeau, où depuis son crime il n'a point porté ses pas; semblable au captif que l'on entraînait au mausolée de son vainqueur pour y être immolé, il pâlit, il tremble. Il n'ose serrer entre ses bras cette cendre auguste: il y est contraint cependant par la présence de son père et de sa famille; il se penche sur la tombe: mais tout-à-coup il lui semble qu'elle s'ébranle et le repousse; ses cheveux se hérissent, et il se relève saisi d'horreur.

Jacob avec tous les siens se rend ensuite devant le tombeau d'Isaac, sur lequel il répand aussi des fleurs, non sans être attendri. Enfin il arrive devant celui de Rachel. Il garde un moment le silence; un sentiment plus vif pénètre son ame. Chère épouse, dit-

il, je vais revoir ton fils, ta vive image. Oh! si tes cendres, devenant moins insensibles, pouvaient participer à ma joie! En disant ces mots, il se courbe sur le monument; et, tandis que ses mains répandent les fleurs, il l'arrose de ses larmes; puis il le serre long-tems contre son sein: toute sa famille en est émue, et des pleurs coulent des yeux de Benjamin et de Sélima. Lorsqu'il a satisfait à ces doux sentimens de la nature, il attache encore une fois ses regards sur ces tombeaux et sur cette retraite paisible après laquelle il aurait aspiré sans le désir de revoir son cher fils, et il rentre dans sa cabane.

La nuit n'avait pas achevé son cours, et Sélima, ne pouvant attendre l'heure du départ, quitte sa couche: le silence régnait encore dans le hameau. Pour ne pas troubler le sommeil du vieillard, elle s'approche doucement de son habitation, lorsqu'elle l'en voit sortir. Elle vole dans ses bras; et bientôt arrivent les fils de Jacob, leurs femmes, leurs enfans, avec le char et les nombreux chariots.

Alors Sélima rentre un moment dans sa demeure. Adieu, dit-elle, berceau consacré à la douleur; adieu, cabane qui n'as été qu'un

séjour de deuil et de larmes : je n'ai point joui de ton éclat, et ce n'est pas pour moi que tu ranimeras ton feuillage; témoin de mes regrets, tu ne le seras point de notre bonheur. Reçois les derniers pleurs que m'arrache encore le souvenir de ma tristesse. Elle dit, et quelques larmes mouillent sa paupière. Mais aussitôt que, sortant de la cabane, elle aperçoit Jacob et Benjamin assis sur le char, ses larmes tarissent; l'alégresse anime tous ses traits; elle s'élance d'un vol agile à côté du vieillard. Alors la famille de Jacob monte sur les chariots. Le char s'éloigne; les chariots le suivent, et d'innombrables troupeaux forment le cortège.

Jacob regarde pour la dernière fois sa cabane; et, quoiqu'il aille voir son fils, il ne peut quitter sans attendrissement l'habitation de ses pères. Chacun tourne des regards émus vers sa demeure; les hommes gémissent, les femmes versent des larmes, tandis que les enfans, charmés de se rendre dans une contrée étrangère, poussent des cris de joie. Ces sons confus, joints aux voix des taureaux mugissans, et des brebis bêlantes, retentissent dans les cabanes délaissées, et jusque

dans le sein des tombeaux que l'on abandonne.

Cependant Joseph attendait avec la plus vive impatience l'arrivée de sa famille. Semblable à celui qui, pendant une nuit longue et ténébreuse, a roulé au milieu des sables mouvans d'Afrique, et dont l'oreille n'a été frappée que du fracas du tonnerre mêlé aux rugissemens des lions; s'il aperçoit enfin les rayons de l'aurore, s'il entend des voix humaines, et marche enfin sur une terre solide, il craint encore qu'elle ne se dérobe sous ses pieds, qu'il ne soit replongé dans la nuit, et que les bêtes féroces ne viennent saisir leur proie : de même Joseph, qui trop souvent s'est vu précipité du faîte du bonheur dans l'abyme de l'infortune, n'est pas exempt de craintes. Combien de fois ne fut-il point arraché aux siens à l'instant même qu'il croyait les tenir entre ses bras ! Ose-t-il se fier aujourd'hui aux apparences les plus flatteuses, et peut-il se promettre que rien ne troublera sa félicité, et qu'enfin il se verra environné de tous ceux qu'il aime ?

Un matin cependant il s'éveille avec une alégresse que depuis long-tems son cœur n'a

point ressentie; et l'ange qui, volant entre le ciel et la terre, publie les rares vertus et leurs récompenses, fait entendre ces mots à Joseph : Jacob s'avance.

Soudain se couvrir de ses vêtemens, faire ateler son char, s'y élancer, prendre un rapide essor dans la campagne, est pour lui l'ouvrage d'un moment. Tandis que le char roule, il porte au loin ses avides regards. Enfin les voix de nombreux troupeaux parviennent à son oreille; et au bout de l'horizon il aperçoit un nuage épais de poussière. Comme si quelque divinité, au sein d'une nuée, descendait des cieux au secours des mortels, ainsi s'avançaient Jacob et sa famille. Alors volent les coursiers de Joseph : ses yeux voudraient pénétrer à travers le nuage qui lui dérobe les objets les plus chers; son cœur palpite, et le plus léger obstacle irrite son impatience. Mais lorsqu'ayant franchi l'espace qui le séparait des siens, il entre dans le nuage, et distingue, quoiqu'encore faiblement, son père et son amante, il se précipite de son char, et court à Sélima qui volait à sa rencontre. Il s'arrête dans ses bras.

Mais la tendresse filiale les arrache l'un à

l'autre; et secondant Jacob, qui se plaignait de la lenteur de la vieillesse, ils l'aident à descendre du char. Alors tous trois étroitement entrelacés, comme si la même ame les animait, ils mêlent long-tems leurs soupirs, leurs larmes, et leurs paroles entrecoupées. Jacob, tenant toujours ce cher fils entre ses bras, lève au ciel des yeux où éclate la plus vive reconnaissance. Grand Dieu! s'écrie-t-il.... je mourrai satisfait.

A ces mots, Joseph serre plus fortement le vieillard contre son sein: ayant résisté à tant d'infortunes, il est près de succomber à l'excès de sa joie; il prononce avec ravissement les doux noms de père et d'épouse; et les sentimens de l'amour et de la tendresse filiale, sans être affaiblis, sont confondus dans son ame.

Sélima, muette, tremblante, chancelait dans les bras de Joseph; on voyait palpiter son cœur; ses lèvres poussaient des soupirs; tantôt ses larmes coulaient en torrens, tantôt elles s'arrêtaient soudain, et toute sa sensibilité était concentrée en elle-même. Ils se tenaient entrelacés, comme si chacun craignait qu'un objet si chéri ne lui échappât encore.

Cependant ils étaient environnés de leur nombreuse famille, qui considérait d'un œil ému ce touchant spectacle. Enfin ils s'arrachent à ces doux liens, et se regardent avec les expressions de la plus vive tendresse : bientôt ils renouvellent les embrassemens. Lorsqu'il a satisfait à ces premiers transports, Joseph porte ses pas au milieu de sa famille ; par-tout il voit ou ses frères, ou leurs épouses, ou leurs rejetons : il se prête à leur impatience ; sa sensibilité seule peut suffire à cette longue effusion d'amitié ; on entendait un murmure agréable, entre-mêlé de cris de joie. Jacob et Sélima à leur tour sont témoins de cette satisfaction commune, qui se retrace sur leurs fronts comme les rayons du soleil resplendissent dans l'onde.

Mais Joseph, rejoignant son père et son amante, les place sur son char ; il s'y assied avec eux ; tous remontent sur leurs chariots, et l'on prend la route de Memphis. A leur arrivée, les peuples, des extrémités de l'Egypte, viennent se prosterner devant le vénérable vieillard, père du libérateur de l'empire. Le roi lui-même veut lui rendre quelque hommage, et Jacob est conduit par son fils

au pied du trône. Couronné de ses cheveux blancs et de ses vertus, sa vue frappe le monarque, et il reçoit de lui un tribut de respect. Jacob bénit le roi, qui lui demande son âge. Il y a cent trente ans, répond-il, que je suis voyageur; le tems de ma vie a été court et fâcheux, et n'a point égalé celui de la vie de mes pères.

Cependant l'Egypte touche à la fin de ses calamités, et la nature va se parer de tous ses ornemens, comme pour embellir la fête du plus heureux hyménée. Le ciel s'ouvre et envoie ses bénédictions à la terre. Un ange, ministre de ses bienfaits, en descend : il commande aux nuées et à la tempête; les vents de Libye sont enchaînés, et du midi s'avance majestueusement une longue chaîne de nuages qui apportent l'abondance. A ce fortuné signal, le génie de l'Egypte revole aux sources du Nil.

Alors des torrens, semblables à plusieurs fleuves réunis, tombent des cieux : déjà coulent au sein des rochers les sources bienfaisantes; grossies à chaque instant, elles reprennent leur route accoutumée. Bientôt les nations voisines des cataractes sentent trem-

bler la terre, et entendent un tumulte terrible, comme si quelque astre fondait sur ce globe ébranlé. D'abord elles sont saisies d'épouvante; mais lorsqu'elles voient le Nil se précipiter à gros bouillons dans son lit aride, la terreur se convertit en joie : à mesure qu'il s'avance, les peuples le reçoivent comme un Dieu, avec des cris d'alégresse. Maintenant il s'enfle, surmonte ses bords, et impatient d'arroser les terres qu'il a si long-tems abandonnées, il répand de tous côtés ses eaux impétueuses. L'Egypte entière est une vaste mer sur laquelle on aperçoit, comme autant d'îles, des cités et des hameaux.

Dès que le fleuve est rentré dans son lit, les fleurs et les plantes croissent à l'envi; l'Egypte renaît, et l'on dirait qu'elle s'élève des eaux, parée de tous ses charmes, ainsi que l'on peint la reine de la beauté, sortant, ornée de tous ses appas, du sein des flots qui lui donnèrent naissance. Les peuples considèrent ce spectacle avec transport : déjà les oiseaux revolent dans les bocages ranimés; déjà l'on conduit les troupeaux dans les campagnes; tous célèbrent ce renouvellement de la nature, et l'homme unit ses chants à leurs voix.

Alors Joseph, à qui les habitans de l'Egypte ont confié leurs terres et tous leurs biens, les remet à leurs possesseurs; lui qui fut esclave, et qui connaît les droits de l'humanité, il ne veut point assujettir une nation entière; il sait que la sûreté des chefs et le bonheur des peuples consistent dans un heureux accord du pouvoir et de la liberté; il leur rend leurs troupeaux et toutes leurs richesses, dont il ne s'est regardé que comme le dépositaire.

Puis, du consentement de Putiphar, il affranchit ses compagnons d'esclavage : mais, depuis qu'il a su adoucir leur sort, ils préfèrent celui du villageois à une condition plus relevée; ils chérissent Putiphar; ils aiment leurs troupeaux, et déjà leurs yeux sont tournés vers les campagnes florissantes.

Mais, non content des premiers témoignages de sa joie, le peuple de l'Egypte, après avoir long-tems en vain imploré le Nil, célèbre la fête solemnelle qui tous les ans lui était consacrée, et qui, depuis que ce fleuve a disparu, semblait enfin avoir été mise en oubli. Les prêtres, suivis de tout le peuple, portent en pompe et avec un respect religieux les statues d'Osiris et d'Isis, pour représenter l'hyménée

du Nil avec l'Egypte dont elles sont les images : plusieurs d'entre eux sont chargés d'urnes sacrées qu'ils ont remplies des eaux de ce fleuve, et qu'ils vont placer sur les autels. Les prêtres, le peuple, se prosternent devant ces statues et ces urnes : au sombre deuil succèdent des festins, et des jeux, et des chants éclatans d'hyménée. O Nil, s'écrie le peuple, Osiris, Océan, car ces noms t'honorent, père des autres dieux, ton épouse désolée te voit donc reparaître ! Que votre union soit éternelle ! Divinité suprême, n'abandonne plus ton peuple ni tes contrées ; reprends ton urne trop long-tems sans eau et ta corne d'abondance, et verse sans interruption sur nous tes bienfaits !

Un sacrifice horrible, consacré par un usage ancien, devait terminer cette fête ; une jeune fille, distinguée par ses vertus et par sa beauté, devait être arrachée des bras paternels, et précipitée dans les eaux du Nil. Déjà la victime était choisie ; déjà on la conduisait vers le lieu du sacrifice. Mais Joseph, que le roi seconde, Joseph, saisi d'indignation, paraît ; il fait entendre l'éloquente voix de l'humanité, demande que ces sacrifices barbares

soient abolis pour jamais : les prêtres, comme si du ciel leur parlait une divinité supérieure à celles qu'ils adorent, obéissent sans murmurer, abandonnent la victime : le peuple, adouci par les vertus de Joseph et par ses bienfaits, ému des témoignages qu'il vient d'offrir de la piété filiale et de l'amour fraternel, écoute les sentimens de la nature, regarde comme un don fait à lui-même la délivrance de cette victime belle et innocente; et, ravi que le sang ne souille pas cette fête, et que le deuil n'obscurcisse pas ce jour d'alégresse, il la ramène entre les bras d'un père et d'une mère, qui serrent leur fille contre leur sein, et qui, expirans de douleur, reviennent à la vie.

Tandis que l'Egypte adressait au Nil des hommages religieux, le nom de l'Eternel était prononcé dans le temple qui lui était consacré, et des vœux purs s'élevaient de cette enceinte à la voûte céleste.

Maintenant que Joseph a satisfait aux soins publics et à l'amitié, il va se livrer aux plus doux sentimens. Déjà la cabane isolée où il pleura ses infortunes, est couverte d'un beau feuillage; ses amis consacrent à l'embellisse-

ment de ce séjour les premières fleurs que voit renaître cette contrée : c'est-là qu'il veut serrer les nœuds de son hymen.

Il y conduisait sa famille, lorsque Sélima lui dit : Que ne pouvons nous former ces heureux liens dans la cabane nuptiale que tes mains élevèrent au hameau paternel ! Joseph ne lui fait aucune réponse ; et lorsqu'ils sont entrés dans la forêt, Sélima est agréablement frappée de voir la parfaite image de cette cabane. Jacob se prosterne devant l'autel qui lui retrace celui d'Abraham.

Cependant il conduit à l'écart Joseph et Sélima. Mon fils, dit-il, j'ai quitté pour toi l'habitation de mes pères ; je ne la regrette point, je t'ai revu ; mes derniers jours, ranimés par toi, te seront consacrés, ainsi qu'un fleuve qui, près de se rendre à la mer, se détourne un moment de son cours pour arroser une riante prairie. Mais quand ta main m'aura fermé les yeux, pourquoi serais-je enseveli dans une terre étrangère ? Prometsmoi donc en cette journée solemnelle de transporter mes cendres auprès de celles d'Abraham, d'Isaac et de Rachel, afin que nous sortions un jour réunis du sein de la pous-

sière.... Cependant ton cœur ne devine-t-il point mes désirs ?...

Oui, répond Joseph, l'œil inondé de pleurs... après que je t'aurai rendu ces derniers devoirs... je te promets que la mort ne nous séparera pas long-tems : je veux que, loin des pyramides et des mausolées fastueux de l'Egypte, ma cendre repose auprès des tombeaux sacrés de mes pères... auprès du tien.... Ainsi je ne serai point arraché pour jamais au hameau paternel ; et quand la terre s'ouvrira pour nous rendre à la lumière, nos premiers regards se rencontreront, et je volerai dans tes bras.

Sélima et le vieillard sont vivement attendris. Jacob interroge son fils sur les événemens qui l'ont conduit en Egypte. Parle, lui dit-il, et satisfais enfin mes désirs. Ne crains pas de faire couler mes larmes ; ce seront les dernières que je répandrai, et désormais mon cœur ne goûtera que des sentimens de joie.

Joseph hésitait : sa langue se prêtait avec peine à la feinte, lorsque Siméon sort tout-à-coup d'un bosquet où, avec ses frères, il avait entendu cet entretien, et se précipite aux

pieds du vieillard ; il est quelque tems muet ; il tremble, ses pleurs le suffoquent. Jacob et Sélima regardent Joseph, qui, effrayé de l'action de son frère, veut le retenir. Mais Siméon rompant le silence : Tes efforts sont vains, dit-il : tu m'as pardonné ; mais je ne puis plus supporter mes remords, si mon père, si Sélima ne me pardonnent. Vieillard infortuné, dont je hâtai les pas vers le tombeau, tu veux savoir quel barbare a exercé sa rage contre ton fils ; tu le vois devant toi... Jacob pâlit. Alors Joseph tombe à ses pieds, et, par sa voix et par ses larmes, il lui demande le pardon de son frère. Grand Dieu ! s'écrie d'abord le vieillard, un tel fils est né de moi ! Mais voyant les pleurs de Joseph, et les remords du malheureux Siméon qui, prosterné le visage contre terre, poussait des cris et des hurlemens, il lui tend la main. Lève-toi, lui dit-il, à l'exemple de ton frère je te pardonne. Sélima lui dit les mêmes paroles. Siméon se lève : il n'ose encore embrasser son père ; mais Joseph le conduit dans les bras de Jacob.

Alors rien ne trouble plus l'alégresse. Ils se rendent devant la cabane nuptiale, où les

attendait un festin champêtre. Putiphar, Itobal, et les bergers du hameau, y sont invités; on se place autour d'une table immense : au milieu étaient assis Joseph et Sélima, parés de guirlandes; et le vieillard, dont les cheveux blancs étaient couronnés de fleurs : tous se livrent à la joie; Siméon même oublie ses remords.

Pendant le festin, Sélima présente une lyre à Joseph; c'était celle qu'il avait faite pour célébrer son hyménée, et qu'elle avait suspendue aux rameaux d'un cyprès. Alors règne un profond silence. Joseph chante ces paroles, qu'interrompent souvent ses transports :

Couvert long-tems des ténèbres de la mort, et comme enfermé dans une tombe, je ne chantais plus, je ne poussais que des gémissemens, ainsi que les ombres plaintives; les fleurs, en s'épanouissant, répandaient leurs plus doux parfums, et ma voix ne les célébrait point; l'aurore se parait de ses couleurs les plus touchantes, et j'étais insensible; les fleurs environnaient ma froide cendre, l'aurore éclairait mon tombeau.... Mais, ô Dieu, tu dissipes les ténèbres de la mort, tu me

rappelles à la vie, tu ouvres mes lèvres, et tu mets la lyre dans mes mains.... Reçois les premiers sons que je consacre à l'alégresse. En vain les déserts et les montagnes me séparaient des objets les plus chéris; tu as fait disparaître les déserts, et tu as applani les montagnes. Les forêts courbent devant toi leurs têtes superbes; l'océan, qui frémit, s'arrête à ta voix.... Torrens de joie, vous inondez mon cœur: je suis entouré de tout ce que j'aime; mes yeux, de quelque côté qu'ils se portent, rencontrent ou un père, ou une épouse, ou de tendres frères, ou des amis qui long-tems les ont remplacés. Forêt solitaire où quelquefois je crus voir errer leurs images, aujourd'hui ce n'est point une illusion, je vois ici Jacob, Sélima, Benjamin, et toute ma famille.... Cabane consacrée à la douleur, tu es changée en cabane nuptiale. Feuillage arrosé de mes larmes, tressaille de joie. Troupeaux qui participiez à ma tristesse, bondissez maintenant.... Et toi, lyre, qui fus long-tems suspendue à un cyprès funèbre, fais retentir en ce jour des chants d'hyménée; le cyprès s'est converti en myrte: tes cordes célèbrent, non l'éclat des gran-

deurs, mais les vertus de Jacob, les vertus et les charmes de Sélima, les douceurs de la tendresse fraternelle, l'amitié, les fleurs, les ruisseaux, les bocages, et tout ce qui désormais va concourir à ma félicité.

A ces accens, des larmes de joie coulent de tous les yeux. Jacob et Sélima, qui depuis si long-tems n'ont point entendu les sons de Joseph, sont pénétrés jusqu'au fond de l'ame.

Après le festin, les deux époux, unis et bénis par Jacob, sont conduits dans la cabane sur un lit de fleurs odoriférantes, où, dans les bras l'un de l'autre, ils oublient leurs malheurs. Cependant la lune leur envoie ses rayons à travers le feuillage; les oiseaux, ne songeant point au sommeil, se rassemblent sur les rameaux qui formaient cette demeure, et célèbrent leurs transports; et le Nil coule avec complaisance devant ces lieux fortunés.

Quelques jours s'étant écoulés, Joseph conduit sa famille dans la contrée heureuse de Gessen. S'il ne consultait que son cœur, il vivrait dans ces lieux paisibles auprès de Jacob; sa main reprendrait la houlette, et de son palais il descendrait dans une humble

cabane : mais insensible à l'orgueil et à l'ambition, il ne l'est point aux prières du roi ni aux larmes de toute l'Egypte, et il conserve le rang où il est élevé. Il rentre dans Memphis avec son épouse ; tous deux recommandent Jacob à Benjamin ; et souvent il va se délasser des soins publics dans le sein de son père.

FIN.



